

Université de Montréal

Étude des procédés d'appropriation esthétique de l'astronautique dans Nous

trois de Jean Echenoz

suivi de

Hellen-Freischmann

Par Alexandre Roy

Département des littératures de langue française

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade M.A. en littératures de langue française

Août 2016

© Alexandre Roy, 2016

Résumé

L'essai *Études des procédés d'appropriation esthétique de l'astronautique dans Nous trois de Jean Echenoz* explore les stratégies développées par l'écrivain Jean Echenoz pour engager un dialogue inédit avec le thème de l'astronautique, qu'il met en récit dans son sixième roman. Caractérisé par une adhésion ludique et distanciée au genre romanesque, *Nous trois* multiplie les jeux stylistiques, référentiels et langagiers, inscrivant son univers thématique au sein d'une esthétique de la précarité, qui n'épargne aucune dimension de l'œuvre. La structure du récit induit une part troublante d'équivoque autour de l'identité des personnages et des instances narratives. Sur le plan diégétique, le romancier met en place un univers instable et inquiétant dans lequel le milieu de l'astronautique est exposé sans complaisance. Tirant profit de la précarité inhérente au langage, Echenoz s'approprie un lexique rattaché au thème de l'astronautique qu'il exploite à des fins stylistiques.

Le roman *Hellen-Freischmann* raconte le parcours d'un personnage écrivain singulier qui cherche à faire publier un manuscrit ayant pour protagonistes des corps célestes. Cette trame narrative a pour contrepoint un récit mettant en scène l'éditrice d'une maison d'édition prestigieuse, qui doit composer avec cette soumission atypique. Ces personnages évoluent au sein d'un univers sombre où l'étrangeté côtoie le familier, où le vraisemblable menace de basculer dans le fantastique, où la fiction contamine la réalité. Le roman est porté par une voix narrative inusitée, instable, caractérisée par des jeux complexes de focalisation, des registres contrastés et une certaine indécidabilité quant au rapport de la narration à l'histoire racontée. Ce narrateur assimile une nomenclature propre à l'astronomie, qui sert tant le développement de l'intrigue que les jeux stylistiques du roman.

Mots-clés : narration, Jean Echenoz, astronomie, maison d'édition, ludisme.

Abstract

The essay entitled *Études des procédés d'appropriation esthétique de l'astronautique dans Nous trois de Jean Echenoz* explores the strategies employed by the author Jean Echenoz to engage in a new dialogue with the theme of astronautics, which he brings into play in his sixth novel. Characterized by a playful and distanced adherence to literary fiction, *Nous trois* plays with styles, references and language, inscribing his universe into an aesthetic of precariousness, sparing no dimension of his work. His narrative structure induces a troubling ambiguity around the characters' identities and narrative instances. On a diegesis level, the author sets an unstable and unsettling universe in which the subject of astronautics is exposed without any complacency. Taking advantage of the language's inherent precariousness, Echenoz takes ownership of the astronautics' lexicon which he employs to further his style.

The novel *Hellen-Freischmann* narrates the journey of a peculiar author whose goal is to publish his manuscript starring celestial bodies as protagonists. This narrative is intertwined with the tale of a publisher from a prestigious publishing house who must come to terms with this atypical submission. These characters evolve within a dark universe where strangeness stands alongside familiarity, where likelihood threatens to fall into fantasy, and fiction contaminates reality. The novel is carried by an unusual and unstable voice, characterized by complex plays on focus, contrasted language use, and a certain indecision towards the role of narration in the story told. This playful narrator incorporates a nomenclature proper to astronomy, which serves both the intrigue and the style of the novel.

Keywords: narration, Jean Echenoz, astronomy, publishing house, playfulness.

Table des matières

Résumé	ii
Abstract	iii
Remerciement	v
<i>Étude des procédés d'appropriation esthétique de l'astronautique dans Nous trois de Jean Echenoz</i>	1
Introduction	2
I- Précarité induite par la narration	6
II- Précarité de l'univers diégétique	13
III- Précarité du langage	20
Conclusion	25
<i>Hellen-Freischmann</i>	29
Bibliographie	138

Remerciements

Je suis avant tout redevable à ma directrice, Marie-Pascale Huglo, dont l'approche a grandement favorisé l'aboutissement de ce mémoire. À la fois précises et nuancées, ses observations ont su m'orienter dans les moments de doutes, m'amenant à prendre conscience des quelques plis indésirables de mon écriture, sans jamais miner ma détermination. Sa lecture sensible et aiguisée de mon projet créatif, toujours respectueuse de mon style et de mes idées, m'a permis d'atteindre un résultat que je suis fier, très fier de présenter aujourd'hui.

Merci à mon amie Hélène. Hélène qui a lu et commenté généreusement mes ébauches de chapitres, me permettant de les soumettre à ma directrice avec plus d'assurance. Hélène avec qui j'ai eu de longues et passionnantes discussions sur les aléas de la création littéraire.

Merci à mes parents et à mes frères qui m'ont encouragé tout au long du processus, notamment en manifestant de l'intérêt et de la curiosité pour mon œuvre en chantier.

Merci à Catherine Mavrikakis et à Claire Legendre d'avoir bien voulu évaluer mon projet.

Enfin, merci à mon grand ami Maxime qui a bénévolement assumé la traduction anglaise de mon résumé.

**ÉTUDE DES PROCÉDÉS D'APPROPRIATION ESTHÉTIQUE DE
L'ASTRONAUTIQUE DANS *NOUS TROIS* DE JEAN ECHENOZ**

INTRODUCTION

La fin des années soixante-dix est couramment décrite comme une période charnière pour la littérature française. La plupart des théoriciens s'accordent pour qualifier de « contemporaines » les œuvres produites dès lors. Antérieurement, la succession des courants esthétiques suivait une logique de l'innovation pure ou de la table rase. Sous l'emprise de la pensée structuraliste, la littérature en est venue à se replier sur elle-même, devenant son propre objet, son « terrain de prédilection¹ », sa propre finalité. Par la suite, les mutations qui s'opèrent dans le paysage littéraire français relèvent d'un désir manifeste des écrivains de renouer avec des notions jugées surannées par leurs prédécesseurs. On assisterait donc à une série de « retours » : retour de la subjectivité, de la psychologie, de l'intrigue, de l'Histoire et du réel, autant d'éléments rejetés par les artisans du Nouveau Roman au profit d'explorations formelles. Pour rendre compte de cette tendance, Dominique Viart parle d'une littérature qui redevient « transitive » (LFP, p. 16), autrement dit, qui se redonne des objets extérieurs à elle. Il convient d'être prudent avec cette idée de retour, susceptible d'induire une interprétation biaisée des phénomènes à l'œuvre. Comme l'indique Christine Jérusalem, il faut éviter d'y voir « la restauration régressive ou nostalgique d'un ordre ancien² ». Dominique Viart émet une mise en garde similaire dans l'introduction de son ouvrage *La littérature française au présent* :

On aurait tort de voir, dans la mutation esthétique qui s'origine dans les années 1980, un effet de balancier qui, à la manière des cycles d'effervescences baroques et d'assagissements classiques décrits par Eugenio d'Ors, ferait se succéder des périodes inventives et d'autres plus traditionnelles. Il n'y a en effet aucun retour à la tradition, aucun repli formel, dans la littérature de notre temps. (LFP, p. 19)

¹ Dominique Viart et Bruno Vercier, *La littérature au présent*, 2^e édition augmentée, Paris, Bordas, 2008 [2005], p. 15. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le sigle LFP.

² Christine Jérusalem, *Jean Echenoz*, Paris, ADPF, ministère des Affaires étrangères, 2006, p. 27. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le sigle JE.

Héritiers directs de ce que Nathalie Sarraute nommait l'ère du soupçon, les écrivains contemporains envisagent le réel selon des préoccupations nouvelles qui se distinguent des entreprises empiriques et mimétiques passées, qu'il s'agisse de la Comédie humaine, du Cycle des Rougon Macquart ou même des épopées scientifico-romanesques de Jules Verne. Loin d'avoir disparu, le soupçon détermine le regard que pose la littérature sur le monde et participe d'une représentation plus ou moins décalée, néanmoins lucide et sensible au réel dans les œuvres.

L'écrivain Jean Echenoz, publié aux Éditions de Minuit, figure parmi les principaux acteurs de cette « nouvelle vague ». Comme plusieurs de ses contemporains, Echenoz renoue avec une narrativité plus conventionnelle, où l'action, l'intrigue et le suspense sont réhabilités. Ce faisant, il n'hésite pas à mettre en évidence, à l'intérieur même de ses fictions, l'usure de ces dispositifs et l'impossibilité de s'y abandonner naïvement. Ses premiers romans, par exemple, reprennent et détournent divers genres codifiés, du roman policier (*Cherokee*, 1983) au roman d'espionnage (*Lac*, 1989) en passant par le roman d'aventures (*L'Équipée malaise*, 1986). Chaque fois, l'écrivain joue avec les conventions, déconstruit les lieux communs et brouille les références. Par cette adhésion partielle, qui donne tant bien dans la parodie que dans l'hommage, il suscite une impression de familiarité teintée de malaise. Dans ses œuvres subséquentes, Echenoz se distancie des formes génériques pour explorer plus librement des univers aussi variés que l'industrie du spectacle (*Les Grandes Blondes*, 1995), le marché de l'art contemporain (*Je m'en vais*, 1999) ou la réalité de l'itinérance (*Un an*, 1997). En dépit du ludisme qui caractérise ses récits, le romancier de Minuit fait montre d'une rigueur incontestable dans le traitement qu'il accorde à ses thématiques. Comme il l'explique souvent en entrevue, chacun de ses projets est

précédé d'un important travail de documentation. En somme, l'écrivain puise allègrement dans le réel pour livrer sa représentation du monde, aussi décalée soit-elle. Dans l'essai qu'elle consacre au romancier, Christine Jérusalem décrit avec justesse le processus par lequel il s'approprie ce matériau :

Jean Echenoz éprouve une vive dilection pour les données réelles qui, loin de produire un « effet de réel », induisent un « effet de romanesque ». Il fabrique non un simulacre de réalité, mais une réalité qui a l'air d'un simulacre [...]. » *Au piano* multiplie les signes de cette esthétique de l'indécidable, introduisant différentes zones de brouillage entre le réel et son double fictionnel. (JE, p. 34)

La réflexion que j'entends développer cherchera précisément à comprendre par quels procédés la littérature « induit » cet « effet de romanesque », en particulier lorsqu'elle entreprend de mettre en œuvre des univers thématiques dont la littérarité ne va pas de soi a priori. La question se pose davantage quand le récit reprend, dans sa représentation narrative du monde, un savoir scientifique, lequel engage un point de vue spécifique sur la réalité qu'il tente de décrire. Dans cette optique, l'examen du sixième roman d'Echenoz, *Nous trois* (1992), se prête exemplairement à l'analyse que je souhaite mener puisqu'il donne vie à trois personnages issus du milieu de l'astronautique. On l'aura compris, l'intérêt de cette œuvre relève du contraste qu'elle propose entre la rigueur technique de son sujet et le ludisme de sa mise en récit. J'entends démontrer que l'écrivain poétise sa thématique scientifique en instaurant une esthétique de la précarité, laquelle s'exprime autant à travers la forme que sur le fond.

Avant toute chose, il convient de définir brièvement le concept de précarité tel qu'il faut l'entendre dans le cadre de cette réflexion. Le terme doit être appréhendé d'après son acception la plus large. Ainsi, l'esthétique de la précarité renvoie aussi bien aux procédés narratifs inusités structurant l'œuvre qu'aux présages sinistres qui se manifestent dans

l'univers diégétique. Selon les occurrences, la précarité sera tantôt synonyme d'instabilité, tantôt d'incertitude, d'ambiguïté ou de fragilité. D'un point de vue narratif, langagier ou syntaxique, elle se mesure également à la perte de repères qu'elle impose au lecteur. Citant un entretien avec Olivier Bessard-Banquy publié dans la revue *Europe*, Christine Jérusalem explique comment cette esthétique va même jusqu'à contaminer le sens et l'exposition de l'intrigue :

Pour l'écrivain, l'idée doit se développer « mais de façon bancale, ou dissymétrique, ou déséquilibrée, de sorte que cet énoncé, plus excitant ainsi, pourra éventuellement appeler ou suggérer jusqu'à son contraire ». D'où une poétique romanesque de l'équivoque³ qui simultanément dynamise et dynamite l'intrigue fictionnelle... (JE, p. 24)

Omniprésente dans l'œuvre d'Echenoz, cette précarité offre des pistes d'analyse particulièrement intéressantes dans le cas de *Nous trois*, notamment grâce à la dynamique structurante qu'elle crée en interaction avec le thème de l'astronautique. Pour en rendre compte, je me pencherai sur diverses manifestations du phénomène. Je chercherai à voir comment les choix narratifs induisent une précarité des identités. L'analyse de l'univers diégétique du roman m'amènera ensuite à exposer deux autres formes de précarité intrinsèquement liées : celle de la civilisation et celle de l'entreprise astronautique. La relation de complémentarité que j'aurai mise en lumière entre ces deux types de précarité me permettra finalement d'établir un pont entre l'écriture littéraire et l'aventure scientifique. Pour bien définir cette analogie, j'explorerai une dernière manifestation de la précarité, celle du langage dans le roman d'Echenoz.

³ Cette poétique romanesque de l'équivoque évoquée par Christine Jérusalem n'est qu'une des nombreuses facettes de ce que nous qualifions plus largement d'esthétique de la précarité.

I – PRÉCARITÉ INDUITE PAR LA NARRATION

Une première forme de précarité découle donc des procédés narratifs insolites qui structurent le récit. Comme le suggère son titre, *Nous trois* s’articule autour des interactions entre trois protagonistes. DeMilo, pilote expérimenté d’une agence française d’aéronautique, apparaît dès le premier chapitre, où il se présente comme « narrateur homodiégétique ⁴ » – soit un narrateur personnage de son propre récit. Malgré cette posture, DeMilo est rapidement mis de côté : une bonne partie de l’histoire est racontée en focalisation interne. On suit le parcours de Louis Meyer, « homme astigmatique et polytechnicien, quarante-neuf ans [...], seul et surmené⁵ », travaillant pour la même agence que DeMilo. Durant plusieurs chapitres, la narration se concentre sur les vacances de Meyer à Marseille, où l’ingénieur sera victime d’un tremblement de terre majeur. Cette trame narrative est ponctuellement interrompue par de brèves et nébuleuses séquences où DeMilo reprend le récit de son mode de vie oisif. Le trio est complété par Lucie Blanche, docteure-biologiste travaillant pour la même agence que les deux autres. Bien connue et convoitée par DeMilo, elle croise fortuitement le chemin de Meyer par deux fois durant leur périple à Marseille : une première fois sur le bord de l’autoroute où Meyer lui vient en aide suite à l’incendie de sa voiture et une deuxième fois lors du séisme. Les trois protagonistes seront finalement réunis dans le cadre d’une mission en orbite qui occupe le dernier tiers du roman – troisième rencontre entre Lucie Blanche et Louis Meyer.

En somme, *Nous trois* se caractérise par un récit en montage alterné où deux trames narratives sont développées parallèlement avant de converger et de se confondre. Or, c’est

⁴ Gérard Genette, *Nouveau discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1983, p.56

⁵ Jean Echenoz, *Nous trois*, Lonrai, les Éditions de Minuit, coll. « Double », 2010 [1992], p. 13. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le sigle NT.

de cette structure particulière que découle la précarité la plus spectaculaire, celle de Lucie Blanche dont l'identité s'avère fragmentée par la multiplicité des points de vue. Au total, elle sera nommée d'au moins trois façons. Le narrateur DeMilo, qu'elle semble connaître depuis longtemps, la désigne par son prénom. De son côté, Meyer se bute à une froideur inexplicable de la part de Lucie. En dépit de l'aide qu'il lui apporte, elle « rest[e] imprécise, poliment évasive, dans le flou [...] » (NT, p. 85), ne daigne même pas donner son nom. Le passage suivant montre comment l'instance narrative s'y prend pour pallier cette dernière difficulté :

Lorsqu'il imagina de se présenter, à toutes fins utiles d'indiquer au moins son prénom, la conductrice de l'ex-Mercedes jaune ne réagit que par un signe de tête automatique sans décliner sa propre identité. D'accord, appelons-la Mercedes et n'en parlons plus. (NT, p. 27)

Dans ce passage, la narration établit un rapport de complicité avec le lecteur. L'utilisation de verbes à la première personne du pluriel met en évidence ce que Gabrielle Gourdeau nomme le « lecteur implicite⁶ » : entité conceptuelle façonnée par le texte. L'instance narrative lui propose donc une solution ludique au problème de la taciturnité de Lucie Blanche. Si cette dernière demeure mystérieuse, elle se voit au moins octroyer une identité temporaire, Mercedes, à laquelle le lecteur peut se raccrocher. Comme nous le verrons plus tard, Meyer lui-même cautionne ce pseudonyme, tirant ainsi profit de cette intervention inusitée du narrateur. Ce moment de complicité entre le lecteur, le narrateur et le personnage évoque d'ailleurs une perspective intéressante relative au titre du roman qui, comme le fait judicieusement observer le critique Pierre Lepape, « peut aussi se lire : l'auteur, le livre et le lecteur⁷. »

⁶ Gabrielle Gourdeau, *Analyse du discours narratif*, Boucherville, Gaëtan Morin éditeur, 1993, p. 4.

⁷ Pierre Lepape, « Une esthétique du malaise », *Le Monde*, 28 août 1992, no 14800, consultable sur le site des Éditions de Minuit, http://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-Nous_trois-1634-1-1-0-1.html

À ce point de l'histoire, le lecteur n'a pas la moindre chance d'effectuer le rapprochement entre Lucie et Mercedes. L'identité de la jeune femme se trouve donc fracturée par la scission du récit en deux trames narratives disjointes. Or, Echenoz va encore plus loin lorsqu'il attribue à sa protagoniste une troisième dénomination issue du contexte professionnel de la mission spatiale. Après son périple marseillais, Meyer apprend, en effet, qu'il fera équipe avec « le biologiste Blanche ». Le genre masculin n'aidant en rien, il est loin de se douter qu'il s'agit de la même femme rencontrée sur le bord de l'autoroute quelques semaines plus tôt.

Le lecteur n'est pas davantage aiguillé, Lucie, le biologiste Blanche et Mercedes lui apparaissant comme trois entités distinctes. Cette confusion s'étire sur plusieurs chapitres avant d'être dissipée par la réunion du trio quelques jours avant la mission. Pourtant, la rencontre préalable entre Meyer et DeMilo aurait pu permettre au lecteur de faire coïncider les identités de « Lucie » et du « biologiste Blanche ». Connaissant intimement la jeune femme, DeMilo la désigne habituellement par son prénom. Or, le narrateur déroge à cette habitude tout de suite après avoir rejoint Meyer : « On approfondirait cela demain, dès l'arrivée du docteur Blanche, biologiste prévu pour superviser les expériences avec Meyer. » (NT, p. 138) Pourquoi ne dit-il pas : « ... dès l'arrivée de Lucie, biologiste prévue⁸ pour superviser les expériences avec Meyer »? Si le contexte explique qu'elle soit nommée selon sa profession, il demeure curieux que le narrateur passe sous silence la correspondance entre ce biologiste Blanche et cette Lucie dont il parle constamment dans les chapitres précédents. En procédant de la sorte, DeMilo diffère autant que possible le rassemblement des morceaux

⁸ Le mot *biologiste* peut très bien se dire au féminin : la biologiste, ce qui impliquerait un accord avec *prévu*. Or, cet accord est absent dans l'extrait du roman. Cela dit, la féminisation des professions, surtout à l'époque de la publication du roman, n'était guère répandue en France. En somme, si la désignation au masculin s'avère trompeuse, elle n'est pas invraisemblable pour autant.

du puzzle, qui permettrait à l'identité de Lucie de se stabiliser. L'attente sera finalement récompensée par la rencontre des trois personnages (et des trois identités de Lucie Blanche) dans une fin de chapitre jubilatoire :

Celui-ci s'étant poussé, Meyer se retrouva juste en face d'une jeune femme. C'est inattendu. On ne l'avait pas prévenu.

Tellement inattendu qu'il ne la reconnaît pas tout de suite, cette jeune femme qui ouvre des yeux surpris, puis qui porte un regard incertain sur lui pendant que Blondel les présente l'un à l'autre.

– Lucie, c'est Louis Meyer dont je vous ai parlé, je crois. Meyer, voici le docteur Blanche.

– Mercedes, articule Meyer.

– Je vous demande pardon? fait Blondel.

(NT, p. 143)

En somme, le choix nominal effectué par DeMilo s'avère complice de l'efficacité narrative de cette scène, laquelle aurait été compromise si le lecteur avait connu d'avance le nom complet du personnage. Par ailleurs, avec deux morceaux du puzzle (Lucie et Blanche) sur trois, un lecteur avisé aurait pu, intuitivement, faire le rapprochement entre « Mercedes » et « Lucie Blanche ». En employant le nom « Blanche » plutôt que « Lucie » à ce moment précis de l'histoire, DeMilo pose un geste calculé. Il effectue un choix narratif. Ce faisant, il révèle l'existence d'une tension entre sa fonction narrative et son rôle d'actant au sein de la diégèse.

De cette tension découle une autre forme de précarité, laquelle se rattache à l'identité de DeMilo, mais plus largement, à celle des instances narratives. Encore une fois, cette précarité, qui se manifeste sous forme d'équivoque, a pour fondement la structure du roman, qui fait alterner le récit de Meyer à Marseille et celui de DeMilo, qui languit chez lui, relégué au second plan de l'histoire. Cette étonnante passivité du narrateur homodiégétique ne manque pas de créer une forme d'attente chez le lecteur, qui a matière à se demander quel

rôle DeMilo est appelé à remplir. Si de son côté, Meyer traverse la moitié du pays, rencontre une femme mystérieuse et survit à un tremblement de terre majeur, DeMilo stagne dans son quotidien, se contente de classer ses albums photos, de jouer avec son chien⁹ et de s'adonner à une contemplation méditative du ciel :

Je connais bien le ciel. Je m'y suis habitué. Toutes ses nuances terre d'ombre, tilleul, chair ou safran, je connais. Dans mon fauteuil, sur la terrasse, je l'examine. Il est midi. Le ciel est blanc. J'ai tout mon temps. (NT, p. 7)

Finalement, ce personnage subit la même attente que le lecteur, et ce durant plus de la moitié du roman, où il n'a droit qu'à de courts chapitres éparpillés dans la trame narrative principale racontant l'aventure de Meyer. Coincé dans l'expectative, DeMilo paraît à l'affût, attendant l'occasion de prendre part à l'histoire. Sa patience finit par porter ses fruits; l'opportunité tant espérée se présente avec la mission spatiale, qui lui permet de s'engager plus concrètement dans l'histoire. Dès le début du chapitre vingt-trois, il est rejoint par Meyer et d'autres membres de l'agence au cosmodrome où la mise à feu doit avoir lieu. Cette rencontre constitue un moment décisif du récit. Il marque officiellement la jonction des deux trames narratives, et par le fait même, la convergence des deux subjectivités qui s'y rattachaient. L'extrait suivant, qui comprend les dernières lignes du vingt-deuxième chapitre et l'ouverture du vingt-troisième, permet d'apprécier la manière dont s'articule cette connexion :

... Meyer ne quitterait pas son siège. Descendu se dégourdir un peu sur le tarmac, Bégonhès reparut en nage dans l'appareil. Particulièrement chaud en effet, confirma-t-il. On va morfler. On repartit.

⁹ Le nom de l'animal, Titov, est mentionné à maintes reprises. Son comportement, tel qu'il est décrit par DeMilo, donne à penser qu'il s'agit d'un chien, ce qui ne sera jamais précisé dans le roman. Du coup, certaines analyses de l'œuvre parlent d'un chien, d'autres y voient un chat. Les plus pertinentes font état de la subtile ambiguïté entourant l'identité de l'animal. On a ici une autre manifestation de la précarité.

Une heure plus tard, je les attendais au bas de l'échelle de coupée. DeMilo, s'exclama Blondel, c'est vraiment gentil d'être passé nous prendre. Il me présenta Meyer et Molino, dont j'avais entendu parler, pas très causants ni l'un ni l'autre. (NT, p. 133-134)

Le marqueur de temps qui ouvre le chapitre est déconcertant dans la mesure où il compromet l'étanchéité de la frontière entre les instances narratives. En effet, DeMilo introduit la séquence en rebondissant sur la fin du précédent chapitre; un peu comme s'il était conscient de l'existence du récit parallèle de Meyer. Il reprend le fil de la narration comme s'il avait lui-même raconté les événements antérieurs, ce que rien n'indiquait jusqu'à présent. Dès lors, la proximité des deux foyers de focalisations les amène à se contaminer. Dans les pages qui suivent, on passe chaotiquement d'une focalisation interne centrée sur Meyer à la narration de DeMilo, parfois sans autre délimitation typographique qu'un retour à la ligne. Et au fur et à mesure que le récit progresse, il apparaît de plus en plus évident que la focalisation sur Meyer se fait par l'entremise du regard de DeMilo, qui serait alors clairvoyant, voire omniscient. Si les indices d'une telle posture narrative sont d'abord subtils et ambigus, il devient éventuellement difficile d'en faire fi. Dans l'extrait suivant, par exemple, DeMilo décrit dans le détail une scène dont il n'est pas témoin entre Lucie et Meyer :

Meyer laissa ses doigts sur son épaule, y posant le reste de sa main – sa paume, son pouce – non moins délicatement qu'une pince de télémanipulateur. Elle laissait faire. Le civil endormi, Bégonhès occupé sur le pont arrière, moi-même en sortie extravéhiculaire, ils étaient seuls dans le vaisseau, tranquilles pour le moment. Je me doutais plus que jamais de ce qui allait se passer. (NT, p. 170)

Qu'il soit à même de détailler ce tête-à-tête soulève forcément des questions. Faut-il y voir une transgression narrative ou une perception extra-sensorielle de DeMilo? Compte tenu du caractère essentiellement réaliste de l'univers fictionnel, la seconde hypothèse est difficile à envisager. Quoi qu'il en soit, ces indices tendent à définir DeMilo comme

narrateur instable. Tantôt confiné aux limites sensorielles du personnage, tantôt libérée de toutes contraintes, le regard de DeMilo oscille, sa portée variant selon les nécessités du récit. Pour parler en termes genettiens, la séquence temporelle marquée par la proximité entre Meyer et DeMilo est ponctuée de transfocalisations¹⁰, lesquelles ne semblent pas impliquer de relais transvocaliques¹¹, contrairement aux attentes. En d'autres mots, le point de vue change, mais la voix narrative reste la même. Tout compte fait, on peut légitimement se demander si DeMilo n'est pas l'unique narrateur du roman, y compris de la trame narrative de Meyer. Rien, toutefois, ne permet d'en faire concrètement la démonstration. La séquence du voyage à Marseille, par exemple, ne contient aucun élément susceptible d'étayer cette hypothèse¹². Le roman expose plutôt une évolution spectaculaire et déstabilisante de l'espace qu'occupe DeMilo dans le récit, autant en sa qualité de personnage que de narrateur. D'abord effacé de l'histoire, DeMilo finit par y prendre part activement. Initialement centrée sur la monotonie de son existence, sa narration ratisse de plus en plus large pour finalement englober tout le récit. Cette progression du personnage-narrateur en vient même à se faire aux dépens de Meyer. En effet, le récit a beau se concentrer sur le rapprochement de Lucie et Meyer, c'est DeMilo qui aura le fin mot de l'histoire. Quelques pages avant la fin du roman, l'idylle entre Meyer et Lucie s'achève brutalement, ouvrant la porte à son rival. Le passage où survient cette volte-face est marqué par un glissement métadiégétique qui ne fait que confirmer la précarité de(s) instance(s) narrative(s) :

Il (Meyer) l'embrasse, elle ne se lève pas. Ils échangent des regards convalescents, [...] puis il sort. Il a refermé la porte et Lucie ne lit plus le magazine. Elle fixe un point dans l'air et se lève brusquement, traverse le séjour vers son sac à main, cherche un carnet dans le sac puis un numéro dans ce carnet. Elle revient s'asseoir sur le canapé, pose le téléphone sur une case du damier, tout près d'elle, avant de composer ce numéro. Je décroche aussitôt. (NT, p. 183-184)

¹⁰ Déplacement du foyer de focalisation. En l'occurrence, la focalisation alterne entre DeMilo et Meyer.

¹¹ Passage d'une instance (ou voix) narrative à une autre.

¹² Les chapitres focalisés sur Meyer ne contiennent aucune trace de ce narrateur homodiégétique, de ce « je » ironiquement égocentrique.

Finalement, la précarité qui caractérise le personnage de Lucie Blanche, tout comme celle des instances narratives du roman, est le moteur d'une tension narrative remarquablement efficace. Or, les nœuds qui constituent cette dernière, à savoir le mystère entourant les identités multiples de Lucie et celui suscité par l'inaction du narrateur, s'avèrent tous défaits par l'entreprise astronautique. C'est effectivement la mission en orbite qui permet à Mercedes, Lucie et le biologiste Blanche de coïncider. C'est cette même mission qui donne à DeMilo l'occasion de sauter à pieds joints dans l'histoire, puis de s'arroger l'exclusivité de la narration. Pourtant, le projet spatial fait bien plus que délier des nœuds. Il en forme de nouveaux, brouillant les instances narratives en plus de consolider le triangle amoureux que constituent Meyer, Lucie et DeMilo.

II – PRÉCARITÉ DE L'UNIVERS DIÉGÉTIQUE

Si les formes de précarité identifiées jusqu'ici relèvent des procédés narratifs déroutants mis en œuvre par Echenoz, d'autres appartiennent à l'univers diégétique. Un regard plus empirique sur d'autres romans nous révèle d'ailleurs que la précarité de la civilisation constitue plus largement un topos de l'écriture echenozienne. Christine Jérusalem fait état de cette tendance en énumérant quelques exemples :

Les nombreux travaux de démolition qui affectent la ville (en particulier dans *Je m'en vais*) témoignent d'un monde qui s'autodétruit – on peut en trouver dans l'œuvre d'Echenoz trois manifestations fictionnelles : l'explosion du palais dans *Le Méridien de Greenwich*, la destruction de Marseille dans *Nous trois* et l'anéantissement d'un immeuble dans *L'Occupation des sols*. (JE, p. 42)

C'est néanmoins dans *Nous trois* que cette précarité apparaît la plus frappante. Son importance peut se mesurer à l'ampleur de la dévastation provoquée par le séisme à côté duquel les autres événements relevés par Christine Jérusalem font pâle figure. Elle s'observe également à travers une série de manifestations étranges, parfois inquiétantes, qui peuvent se lire comme les signes avant-coureurs du cataclysme. Par leur récurrence dans les premiers chapitres, ces signes ont tôt fait d'instaurer un climat trouble. Les occurrences sont nombreuses, les niveaux de subtilités, divers – de la simple hyperbole (« Sur les voies combles de l'autoroute, les conducteurs semblaient tendus, comme si tout était au bord d'exploser ») (NT, p. 17) à la description étoffée de phénomènes susceptibles de glacer le sang :

Puis Meyer distingua la tête et le poitrail luisant d'un cheval fou dans l'ombre d'une stalle [...]. Meyer s'aperçut [...] qu'une atmosphère inquiète pesait sur la basse-cour : frissonnant rang serré, les poules s'étaient juchées sur une branche du platane, quelques canards hypertendus investissant la branche du dessus, loin du rond d'eau boueuse au bord duquel [...] quatre porcs paraissaient en état de choc. Tout cela respirait moins une peur précise [...] qu'un profond malaise flou. (NT, p. 31)

Echenoz va même jusqu'à employer la prolepse narrative lorsqu'il explique qu'« [a]vant la catastrophe, l'entrée de Marseille présentait quelques longues pentes abruptes de part et d'autre de l'autoroute ». (NT, p. 28) Évoquant une transformation imminente et radicale du relief¹³, ce passage fournit un indice probant de l'ampleur (et la nature géologique) du désastre qui doit se produire plus tard dans l'histoire. En somme, les premiers chapitres du roman sont imprégnés d'une atmosphère pesante qui persiste jusqu'à la description cataclysmique du tremblement de terre. Dès lors, la tension narrative, à l'image de l'énergie tectonique accumulée, est relâchée, ce qui permet au récit de se poursuivre sur une note allégée. Ainsi, la séquence qui suit, comprenant la mission spatiale,

¹³ À savoir, la disparition de ces « longues pentes abruptes » condamnées à ne plus exister après la catastrophe annoncée.

est pratiquement dépourvue d'allusions lugubres. Il faut attendre la toute fin de l'histoire pour voir resurgir en force les présages présentés dans les premiers chapitres. Condensés en quelques pages, la plupart des phénomènes ayant précédé le cataclysme – animaux agités, foule fiévreuse – se répètent, plaçant la situation finale sous la menace d'une nouvelle catastrophe. Particulièrement sombre, l'excipit charge le présage d'une connotation biblique, laissant le lecteur sur une impression de malaise :

Je repasse dans le living, l'eau ruisselle sur les vitres de la porte-fenêtre. Tout à l'heure c'était une eau claire, une pluie classique plutôt rafraîchissante et maintenant elle paraît se troubler, se précipiter dans l'opaque. D'abord légèrement ocre, elle fonce de plus en plus et vire bientôt, je n'ai jamais vu ça, au rose foncé puis au brun rougeâtre. Au bout d'un moment, vous diriez du sang. (NT, p. 187)

La métamorphose de cette pluie, qui passe du clair à l'opaque, traduit bien la tendance trouble qu'adopte la fin du récit. L'atmosphère sombre du dernier chapitre, de même que la rupture surprise de Meyer et Lucie, déjouent habilement l'attente du lecteur, le tirant hors de sa zone de confort.

La précarité de l'univers diégétique se manifeste donc à travers l'impression de catastrophe imminente qui pèse sur le récit. Elle se rattache également à l'origine tectonique du cataclysme, qui rappelle de façon spectaculaire la mouvance des masses continentales et, par extension, la fragilité de tout ce que l'humanité s'obstine à construire sur leur étendue. Pour bien exprimer cette instabilité fondamentale, Echenoz n'hésite pas à mobiliser le savoir scientifique inhérent à ces mouvements :

C'est que sous des dehors faciles et bleus, jaune citron, légers, verts, l'innocente Riviera sert de couverture au combat souterrain qui oppose la plaque africaine à la plaque eurasiatique. Sans cesse, au-dessous de nous, l'Afrique attaque, monte à l'assaut, tente d'annexer trois pouces de terre à l'Eurasie qui lui en concède ordinairement quinze millimètres par an. (NT, p. 53)

L'écrivain y va ensuite d'une description généreuse des ravages incommensurables générés par ce duel occulte. Il ne lui faut que quelques pages pour transformer la cité

phocéenne en champ de ruines « plongé dans la poussière et dans la boue, dans un silence hébété de couvre-feu, de cessez-le-feu ». (NT, p. 69) Or, ces quelques pages sont, semblent-ils, encore trop longues pour rendre compte fidèlement de la vitesse fulgurante et de la brutalité avec laquelle le séisme réduit à néant ce que la civilisation a mis des siècles à ériger. À cet effet, l'instance narrative y va d'une observation ludique qui souligne l'importance de la pause narrative propre à cette description : « Et notez bien que depuis que les choses ont commencé de trembler, neuf secondes seulement se sont écoulées. Notez. » (NT, p. 58) Aussi efficace qu'audacieuse, cette intervention expose le lecteur à une tension inhérente à toute œuvre narrative : celle du rapport entre temps de l'histoire et temps du récit. Qui plus est, elle adopte, encore une fois, le mode d'une complicité décalée, qui contraste étrangement avec la description du tremblement de terre qu'elle clôt.

Enfin, la précarité de la civilisation se manifeste également par le truchement d'une image symboliquement puissante, à savoir l'effondrement, durant le séisme, d'une série de grues mécaniques que la narration a pris soin de décrire quelques chapitres plus tôt.

C'est donc dans un univers diégétique hanté par la perspective de sa propre disparition qu'Echenoz situe l'agence d'aéronautique à laquelle appartiennent ses personnages. Or, il se trouve que c'est précisément la précarité de la civilisation au sein du roman qui détermine le devenir de cette entreprise. En effet, le récit expose une relation de complémentarité entre le programme d'exploration spatiale et la précarité du sol. Lorsque débute l'histoire, l'agence bat de l'aile. Prise entre ses satellites défaillants, dont un « ne [transmet] plus que des données partielles et des clichés tronqués, fréquemment flous » (NT, p. 10) et ses explosions de fusées aux lancements, l'entreprise française se trouve en situation de blocage, incapable

d'obtenir le financement privé nécessaire à sa pérennité, incapable d'être prise au sérieux. Comme le fait remarquer DeMilo, « l'explosion fait rire l'opinion ». (NT, p. 10) Finalement, l'agence spatiale s'avère si décevante que le récit lui-même s'en désintéresse, focalisant dès le chapitre deux sur les vacances de Meyer à Marseille. Et survient le séisme – séquence névralgique du récit, qui vient changer la donne pour l'agence d'aéronautique. Celle-ci reçoit alors du financement et un mandat : la mise en orbite d'un satellite de surveillance environnementale responsable de mesurer les mouvements tectoniques susceptibles de provoquer de nouvelles secousses. L'aéronautique se retrouve alors engagée dans une quête l'opposant à la précarité des masses continentales – précarité dont elle dépend pourtant. À la lumière de ces considérations, on voit se dessiner une tension romanesque structurante entre le blocage géologique et le piétinement de l'entreprise spatiale. Si la résistance des plaques lithosphériques est synonyme de stabilité pour le territoire, elle maintient néanmoins l'agence dans son inertie. À l'inverse, la mobilité du sol sème la dévastation et la mort dans les villes, mais redonne vie, dans un même mouvement, à l'agence d'aéronautique. Cette dualité entre blocage et déblocage est bien exprimée par le personnage de Blondel, tête dirigeante de l'agence, lorsqu'il invite Meyer à rejoindre son équipe d'astronautes : « Je m'y attendais de toute façon, ça devait bouger un jour ou l'autre. Il aura fallu ça pour qu'ils se décident. » (NT, p. 100)

Pourtant, l'attribution des fonds et la concrétisation du projet de mise en orbite n'empêchent pas la précarité de peser sur l'agence. Le récit insiste, en effet, sur le caractère navrant, pour ne pas dire médiocre, de plusieurs aspects de la mission. L'engin qui doit propulser les astronautes à la lisière de l'espace, par exemple, est si peu présentable que Blondel en appelle de l'indulgence du futur équipage :

– Votre indulgence, avait-il invoqué, je vous préviens que tout n'est pas complètement impeccable. C'est un appareil, vous le savez, qui a déjà servi. On nous le prête très gentiment, mais nous n'avons pas pu, malheureusement, tout remettre à neuf. [...] C'est qu'on était un peu pressé, n'est-ce pas, l'alignement de planètes favorables au départ ne s'éterniserait pas, la fenêtre météo ne resterait ouverte qu'une vingtaine d'heures. Naturellement le plus gros était fait, mais les vitres, par exemple, vous allez voir que ce n'est pas tout à fait ça. (NT, p. 145-146)

Qui plus est, les astronautes, pour des raisons de financement, doivent s'encombrer d'un civil qui, dans le cadre d'un programme d'étude du mal des transports, « va surtout servir à être malade » (NT, p. 117) – tâche dont il s'acquittera avec brio. Plus largement, le roman malmène la figure valorisée de l'astronaute, l'archétype du héros américain, qui risque sa vie pour repousser les limites de l'inconnu. Tout au long du récit, Meyer est dépeint comme un type maladroit, peu assuré, névrosé à ses heures. Et s'il se porte au secours de Lucie Blanche au début du roman, l'instance narrative a tôt fait de dénoncer le manque d'empathie derrière son initiative :

Rien d'héroïque ni de spécialement altruiste chez Meyer : s'il freine en basculant son clignotant, s'il vient se garer non loin du gros fumigène, c'est moins par souci de son prochain que de lui-même, c'est surtout pour se changer les idées. (NT, p. 22)

La situation n'est guère plus brillante chez DeMilo, personnage à l'amour-propre démesuré, qui se décrit lui-même comme un « homme à femmes ». Béghonès, le commandant de bord, avoue ne pas être à son aise devant les caméras, ce qu'il aura l'occasion de démontrer lors d'une apparition en direct durant la mission :

Et maintenant, annonçai-je, notre commandant de bord va s'adresser à vous. Comme vous voyez tout va très bien, improvisa Béghonès en rougissant. Pas de problème, développa-t-il, rien à dire. Ça gaze. (NT, p. 174)

Ici, l'emploi ironique du verbe *développer* – qui implique une part d'élaboration – ne fait qu'accentuer le caractère dérisoire de cette scène; comme si la narration se moquait de son personnage, invitant le lecteur à rire de lui. Mais l'absence de héros digne de ce nom ou le délabrement de la fusée ne sont pas les seuls symptômes de la déroute de l'entreprise

astronautique. Cette dernière relève plus largement d'un phénomène sociétal que le narrateur DeMilo déplore en ces termes :

Mais fini le temps des audiences mondiales, fini les grandes premières, les nuits blanches planétaires devant la télévision, fini votre visage souriant dépassant du scaphandre en couverture des magazines, en timbre-poste, en porte-clefs, terminé les portraits officiels. Tout le monde s'en fout, maintenant. Nul envoyé spécial n'est venu de loin, les photographes à la porte de l'ascenseur n'émargent qu'à des feuilles très locales, certains d'entre eux ne sont que des stagiaires. Tant pis, quand même on avait pris la pose... (NT, p. 149)

Enfin, le déclin du programme spatial est réaffirmé dans le dernier chapitre, qui suggère la possibilité de son échec. La survenue d'une nouvelle catastrophe, que la fin du roman laisse sous-entendre, viendrait confirmer la vanité de la mission menée par les personnages, laquelle devait permettre d'anticiper les désastres futurs. Dépouillée de ses héros, boudée par l'opinion publique et les investisseurs privés, incapable d'atteindre ses objectifs, l'entreprise astronautique, telle que l'expose Echenoz, n'est plus qu'un vestige de sa grandeur passée.

Sans être représentative du milieu, cette conception défaitiste n'en est pas pour autant déconnectée. Elle met en lumière une tendance bien réelle qui s'observe dans divers programmes spatiaux. Grassement financée dans le contexte compétitif de la guerre froide, la Nasa confie désormais l'exploration du cosmos à des sondes robotisées – solution largement plus économique (et moins dangereuse) que l'envoi d'êtres humains. Qui plus est, l'humanité est en voie de compromettre la lisière de l'espace, qu'elle sature de débris de toutes sortes – débris d'engins explosés, réservoirs abandonnés, satellites désuets –, dont la circulation libre menace la sécurité des astronautes en orbite. Bien plus qu'une fabulation, la précarité constitue donc une réalité du milieu – réalité qu'Echenoz exacerbe afin de déconstruire la machine romanesque. L'astronautique, quant à elle, constitue le point nodal

d'un récit dynamique qui, au fil des coïncidences, des énigmes et des retournements de situation, déjoue l'attente du lecteur tout en lui offrant un divertissement jubilatoire.

III – PRÉCARITÉ DU LANGAGE

Le rapport de complémentarité qui lie la précarité de la civilisation et l'avenir de l'astronautique permet d'envisager un rapprochement entre l'écriture littéraire et l'aventure scientifique. L'évolution constante de ces entreprises s'avère en effet motivée par la soif d'interpréter, d'explorer et d'appivoiser un monde dangereux, imprévisible et difficile à appréhender. Autrement dit, le devenir de la littérature dépend lui aussi de la précarité de la civilisation dont elle relève. Chez Echenoz, par exemple, la nature dégénérée de la société contemporaine est continuellement mise au premier plan – à un point tel qu'il faut bien y voir l'un des principaux moteurs de ses fictions. Décrivant les univers diégétiques que met en place le romancier de Minuit, Christine Jérusalem explique en quoi l'écrivain donne à voir « l'instabilité du monde contemporain » (JE, p. 45) et la « dérive » (JE, p. 46) du territoire.

Dans leur tentative respective de faire face à une telle réalité, sciences et littérature ont en commun d'aborder les phénomènes qu'elles étudient selon une perspective qui leur est propre et d'en livrer une représentation médiatisée par les codes qu'elles ont mis au point pour les traduire. Or, cette médiation passe en partie par le langage : dénominateur commun de la littérature et de n'importe quel domaine spécialisé. Pourtant, il se trouve que le langage est lui-même sujet à diverses formes de précarité. En témoignent les constants malentendus qui n'ont de cesse d'altérer la communication, quel qu'en soit le contexte. Évoquant le

travail de décortication mené dans le cadre des approches structurales de la langue, le théoricien Italo Calvino emploie une image éloquente pour illustrer la dimension précaire du langage, lequel est décrit comme « la plus complexe et imprévisible [des] machines¹⁴ » mises au point par l'homme. Se comptant par dizaines de milliers, les lexèmes constituant la plupart des idiomes sont instables, leur sens variant selon une multitude de facteurs : situation d'énonciation, niveau de langue, région, époque, etc. Développée dans une optique de nomenclature du monde, la machine du langage a proliféré au point de s'emballer et d'échapper (en quelque sorte) à ceux qui en usent.

Pourtant, cette précarité inhérente au langage lui vient également de sa malléabilité – souplesse que les écrivains s'attachent à exploiter dans le but de réinventer la manière de dire et de concevoir la réalité. Dans son ouvrage *La Machine Littérature*, Italo Calvino définit avec précision et dynamisme les modalités de cette quête qui porte la littérature à se dépasser continuellement :

[La littérature ne] chercherait-elle pas à dire sans cesse quelque chose qu'elle ne sait pas dire, quelque chose qu'on ne peut pas dire, quelque chose qu'elle ne sait pas, quelque chose qu'on ne peut pas savoir? Telle chose ne peut pas être sue tant que les mots et les concepts pour l'exprimer et la penser n'ont pas encore été employés dans cette position, n'ont pas été disposés dans cet ordre, dans ce sens. Le combat de la littérature est précisément un effort pour dépasser les frontières du langage; c'est du bord extrême du dicible que la littérature se projette; c'est l'attrait de ce qui est hors du vocabulaire qui meut la littérature. (ML, p. 16)

En somme, la force de la littérature relève du fait qu'elle sait tirer profit de la malléabilité du langage pour se réinventer. C'est précisément ce que fait Echenoz dans *Nous trois* en s'appropriant une nomenclature propre aux sciences de l'univers. La souplesse du langage permet au romancier d'imbriquer ce champ lexical spécifique à son style et d'en tirer une dimension poétique. Le potentiel lyrique est exploité avec finesse dans le chapitre

¹⁴ Italo Calvino, *La Machine Littérature : essais*, traduit de l'italien par Michel Orcel et François Whal, Paris, Éditions du Seuil, coll « Pierres Vives », 1984, p. 22. Désormais, les renvois à ce livre seront indiqués par le sigle ML.

six où Echenoz utilise un lexique d'astronomie pour décrire métaphoriquement le comportement des invités d'une soirée mondaine à laquelle participe Meyer durant son séjour à Marseille :

Comme Nicole, ensuite, s'approchait de Meyer pour lui présenter Bill, juste un instant d'inattention suffit à faire disparaître Cynthia. L'instant d'après, non loin, Meyer la vit accaparée par un garçon trapu, râblé, plus petit qu'elle dans un blouson marron glacé – c'est qu'il faut toujours surveiller de près ce genre de satellite, prêt à s'enfuir de son orbite dès que votre attention se relâche quand votre télescope ne fait plus le point sur lui seul.

Meyer serra la main de Bill, la retirant intacte avant de se rapprocher de Marion Morhange, autre corps céleste repéré plus haut. (NT, p. 37)

En mobilisant cette terminologie, Echenoz insuffle à sa description une atmosphère aérienne, nébuleuse – sorte d'impression d'onirisme et de légèreté assez compatible avec l'idée communément admise de l'ambiance propre aux veillées bien arrosées. Plus largement, l'image de personnages-satellites orbitant autour d'autres personnages, présentés comme des centres d'attraction, décrit bien la dynamique de certaines soirées où des invités plus influents monopolisent l'attention. La pertinence de l'analogie peut également s'observer dans le choix du terme *satellite*, dont la racine latine, *satellit*, signifie littéralement *escorte* ou *compagnon*.

Ce procédé par lequel Echenoz fait appel à des concepts spécifiques pour enrichir sa narration s'avère l'exact opposé de la métaphore scientifique qui parsème les discours de vulgarisation. Il s'agit, cette fois, d'employer une image courante pour outrepasser l'hermétisme du lexique spécialisé et rendre accessible au grand public des champs de savoirs, des phénomènes dont la compréhension lui échapperait autrement. Dans son essai intitulé « Réflexions sur la métaphore dans le discours scientifique de vulgarisation », Anne-Marie Loffler-Laurian fournit de plus amples détails sur la nature de cette méthode :

Pour les domaines scientifiques, on a des métaphores lorsque le rédacteur quitte le champ scientifique pour utiliser des vocables appartenant à d'autres champs, lorsqu'il quitte un domaine de spécialité pour puiser son vocabulaire dans un autre domaine, ou lorsque le

vocabulaire utilisé fait référence à des réalités d'un autre lieu, d'un autre moment, d'un autre contexte, d'un autre environnement (professionnel, culturel, social, etc¹⁵.)

Certaines de ces métaphores sont si récurrentes qu'on peut les considérer comme des lieux communs de la vulgarisation scientifique. La personnification, par exemple, est une figure courante en astronomie et cela ne date pas d'hier. Durant l'Antiquité, les planètes étaient déjà associées aux déités dont elles portent le nom encore aujourd'hui. Les trous noirs sont fréquemment qualifiés d'ogres cosmiques. Les galaxies, quant à elles, sont comparées à des villes tandis que les nébuleuses sont présentées comme des pouponnières d'étoiles. Echenoz lui-même a recours à un tel procédé. Pour décrire les mouvements tectoniques responsables du séisme, il emploie un lexique à connotation militaire plus que géologique, évoquant le « combat sous-terrain » (NT, p. 53) dans lequel « l'Afrique attaque, monte à l'assaut ». (NT, p. 53) D'autres occurrences peuvent être repérées dans les chapitres réservés à la mission en vol habité. Les satellites aperçus par les astronautes sont décrits selon leur ressemblance avec divers objets : « Toute sorte de satellites en forme de tam-tam, d'oursin, de lustre 1950 ou de virus, et tournant sur eux-mêmes indéfiniment » (NT, p.168) Quelques pages plus tard, DeMilo développe une métaphore ludique à partir d'une simple comparaison de taille : « Gentil petit engin monobloc, pas plus gros qu'un ballon de basket et bardé de réflecteurs, d'un lob assez ajusté je le propulsai, tir au but, dans la matière interstellaire. » (NT, p. 172) La souplesse de la langue peut donc être exploitée à des fins esthétiques (dans la fiction) aussi bien que didactiques dans un cadre de vulgarisation. Il ne faut pourtant pas perdre de vue que la malléabilité du dispositif langagier relève de sa précarité. Compte tenu de la notoriété et de la crédibilité couramment associées au discours

¹⁵ Anne-Marie Loffler-Laurian, « Réflexions sur la métaphore dans le discours scientifique de vulgarisation », *Langue française*, n°101, 1994, p.72-73. Désormais, les renvois à cet article seront indiqués à l'aide du sigle RMDSV.

scientifique, cette précarité peut s'avérer problématique dans un contexte de vulgarisation.

Anne-Marie Loffler-Laurian indique où se situe le danger :

Si cela fonctionne assez bien sur la plus grande partie du public, on peut cependant se poser des questions sur le bien-fondé de telles comparaisons ou images, de telles métaphores dès lors que le public des lecteurs ne sait pas qu'il y a métaphore. Le public risque de se laisser prendre au jeu linguistique et de croire que la réalité scientifique est réellement proche de sa réalité quotidienne à lui. (RMDSV, p. 73)

Si la conclusion à laquelle arrive Madame Loffler-Laurian – à savoir que la vulgarisation scientifique aurait pour principale vocation d'être un produit de consommation de masse – mérite d'être nuancée, l'extrait précédent donne tout de même une idée juste de la position précaire dans laquelle se trouve tout énoncé visant à démocratiser la science : il est tiraillé de part et d'autre par la nécessité de rendre accessible et/ou captivant et celle de limiter la dénaturation des faits. Cette dénaturation est pourtant inévitable; impossible d'y échapper. L'approche scientifique filtre déjà le réel par le biais des outils conceptuels (nomenclature, techniques de classification) et technologiques (instruments d'optique, outils de mesures) qu'elle met au point. Ce savoir est à nouveau médiatisé par les discours de vulgarisation qui se l'approprient et le font interférer avec des univers référentiels supposés les rendre plus accessibles. Le lecteur a donc tout intérêt à aborder ces discours avec prudence, à prendre conscience des limites conceptuelles de ces canaux de transmission.

Notons que l'écriture littéraire participe elle aussi à cette double médiation lorsqu'elle aborde une thématique quelconque. Dans *Nous trois*, par exemple, le lexique que mobilise Echenoz se lit à travers son insertion au sein d'une structure codifiée – celle du récit – et par son alliage à la langue stylisée de l'auteur qui, loin de chercher à réduire l'équivoque, le malentendu ou le brouillage du sens, s'amuse à confondre le lecteur, à lui faire perdre ses repères, à lui donner le vertige. En tirant le lecteur hors de sa zone de confort, la littérature l'amène à mettre en doute ses acquis tout en lui offrant un aperçu de l'immense complexité

de la machine langagière. Elle lui fournit des outils lui permettant de décortiquer et de remettre en cause les discours dominants – eux-mêmes précaires – qui déterminent une conception figée du monde.

CONCLUSION

Savoir exploiter de façon judicieuse la souplesse du langage n'est pas donné à tout le monde. L'écrivain doit pouvoir saisir les difficultés qui s'y rattachent s'il souhaite les mettre au service de sa créativité. À cet effet, le style d'Echenoz témoigne d'une aisance déconcertante. Tout à fait conscient et lucide en ce qui a trait à la complexité de la machine langagière, Echenoz parvient à libérer l'écriture de ses impératifs, qu'il s'agisse des pièges de la langue ou des contraintes de précision, créant ainsi une impression de légèreté, de liberté, voire d'affranchissement. Le romancier a beau donner dans divers types de transgressions : temps de verbes instables, formulations équivoques, alternance marquée entre ellipses et pauses narratives, glissements inhabituels entre discours direct et indirect, il ne fait aucun doute que rien n'est laissé au hasard, que tout est finement calculé. Ce paradoxe de l'écriture echenozienne, à la fois nonchalante et rigoureuse, est assez bien décrit par une locution employée par DeMilo, lorsqu'il affirme « inspect[er] le dispositif par petits gestes sûrs, soigneusement négligés... » (NT, p. 146). Cette tension entre légèreté et minutie s'observe également dans l'entreprise scientifique. Les prouesses modernes de l'aéronautique et l'efficacité des technologies actuelles, par exemple, reposent autant sur un travail technique de précision que sur une connaissance approfondie des lois qui régissent l'univers. C'est après avoir compris les fondements de la gravitation – force perçue comme

oppressante a priori – que la civilisation a pu la manipuler pour s’affranchir de l’attraction terrestre. La légèreté relève, encore une fois, de l’exploitation d’un système de lois dont la maîtrise ne va pas de soi. Ce parallèle entre la littérature et l’épopée astronautique est judicieusement souligné par Christine Jérusalem lorsque, pour décrire les qualités stylistiques de *Nous trois*, elle parle d’un roman qui « s’affranchit des lois de la pesanteur pour décoller au-dessus des conventions. » (JE, p. 17) et d’une écriture qui « voltige avec aisance. » (JE, p. 17)

Tout compte fait, le sixième roman de Jean Echenoz parvient à engager un dialogue serré et original avec la thématique qu’il explore. Il fait de l’astronautique un objet à la fois sérieux et désinvolte dont la littéarité s’exprime à travers différentes facettes. Or, la pierre angulaire de cette appropriation poétique est, comme nous l’avons vu, l’esthétique de la précarité qui n’épargne aucune dimension de l’œuvre. Impliquée dans des zones de brouillage entourant, d’une part, l’identité des personnages et, d’autre part, celle des instances narratives, cette précarité s’observe également dans divers aspects de l’univers diégétique, qu’il s’agisse de la civilisation décrite dans toute sa fragilité ou de l’entreprise astronautique elle-même, qui s’avère précipitée dans une quête désespérée l’opposant au vacillement du monde contemporain. Qui plus est, *Nous trois* établit un parallèle habile en exposant la débandade du programme spatial dans le cadre d’un récit qui déconstruit lui-même la machine romanesque. Enfin, dans un tour de force caractéristique de sa virtuosité, Echenoz tire parti d’une autre forme de précarité, inhérente, cette fois, au matériau fondamental de la littérature, à savoir le langage, dont il exploite la souplesse afin de détourner et s’approprier divers lexiques qui enrichissent son écriture. L’analyse sémantique et lexicale de *Nous trois* nous a d’ailleurs permis de poser les bases d’une réflexion

épistémologique sur la relation qu'entretiennent la littérature et les sciences avec le monde ainsi que sur leur rapport respectif au langage.

L'histoire de la littérature compte quantité d'œuvres qui placent l'univers des sciences sous leur loupe. Il n'y a pas à chercher bien loin : la modernité offre déjà quelques occurrences des plus intéressantes. Mentionnons à titre d'exemple les explorations mathématiques menées par l'Ouvroir de littérature potentielle. Un siècle plus tôt, la science était au centre de la démarche des écrivains naturalistes. En reculant plus loin dans le temps, on remarque même que la distinction, aujourd'hui évidente, entre littérature et texte de documentation n'existait tout simplement pas. Il était alors courant d'attribuer à des écrits à vocation scientifique des qualités esthétiques. Le regard que pose Italo Calvino sur les textes de Galilée s'avère d'ailleurs sensible à cette dimension :

Et il suffit de voir le choix des passages de Galilée qu'il donna dans le *Crestomazia della prosa italiana* pour comprendre combien la langue léopardienne – y compris la langue poétique – doit à Galilée. [...] Galilée utilise le langage, non pas comme un instrument neutre, mais avec une précision littéraire, avec une continuelle participation expressive, imaginative, et même lyrique. [...] Le regard sur le monde du Galilée scientifique est nourri de culture littéraire. » (ML, p. 33)

Le projet astronautique a lui-même alimenté une panoplie de récits, portés autant par la fiction littéraire (Vernes) et cinématographique (Kubrick) que par la couverture médiatique d'événements marquants tel l'alunissage. Ces récits se sont imposés aujourd'hui dans l'imaginaire collectif, conférant au programme d'exploration spatiale un statut mythique et, à ses pionniers, celui de héros. En somme, Echenoz n'innove aucunement en abordant un tel sujet; l'originalité de sa démarche réside ailleurs que dans ce choix thématique. Le propre de *Nous trois* serait plutôt de mettre à mal, non pas le programme

spatial lui-même, mais une représentation fantasmée qui persiste en dépit d'une réalité qui a grandement évolué depuis le début de l'ère spatiale. Nous l'avons vu, la figure type de l'astronaute est remplacée, dans le roman, par des personnages maladroits, névrosés, parfois même irritants¹⁶. Le projet astronautique est lui-même ramené à la dure réalité du monde contemporain : celui des impératifs économiques, des visées purement utilitaires : sécurité du territoire, développement des télécommunications, surveillance militaire. L'astronautique dépeinte dans le roman n'est donc plus déterminée par la soif d'inconnu, l'appel de la *terra incognita*. Plus subtilement, Echenoz équilibre son récit d'une manière surprenante. La partie aventureuse, « héroïque » et active de l'histoire – soit la séquence des « vacances » de Meyer à Marseille – se déroule loin des fusées, loin de l'espace. Et si les chapitres précédant la mission – ceux décrivant les préparatifs et l'entraînement des astronautes – créent une attente et un certain suspense, la mission en elle-même s'avère d'une déroutante¹⁷ banalité. Elle n'est marquée par aucun incident hormis les crises d'agoraphobie du passager civil, anticipées et gérées sans mal par le reste de l'équipage. Une fois les astronautes acclimatés à l'état d'apesanteur, la routine s'installe : « Les deux jours qui suivirent, très vite c'était un peu toujours pareil. » (NT, p. 172) Cette routine s'imprègne rapidement d'une certaine lassitude, qui culmine au dernier jour de la mission, lorsque le civil demande très platement : « Quand est-ce qu'on rentre? » (NT, p. 178)

Echenoz a eu l'audace de descendre le grand récit de l'astronautique de son piédestal. Caricaturale, ludique et triviale, sa représentation du milieu base son efficacité sur un décalage déstabilisant, qui crée un pont entre l'idée reçue qui domine l'imaginaire collectif et une vision étrangement réaliste.

¹⁶ DeMilo...

¹⁷ Donc efficace.

HELLEN-FREISCHMANN

*Au début, il n'y avait pas d'homme
le bonheur de l'univers n'avait pas de bouche
pour l'embrasser le manger ou le cracher
il n'y avait que l'instinct de la lumière
le temps est un puits qui nous permet de voir
les astres d'en-haut les désastres d'en-bas
la plus grande fatigue vient de se défendre de soi
puis je suis là dans le berceau des civilisations
il y a une constellation en point d'interrogation
un chant qui demande de le croire absolu
un oiseau blanc qui vole dans la nuit
mon amour qui se repose de ses origines
et moi qui refuse l'avenir du sommeil
maintenant je sais c'est quoi l'éternité
c'est juste le temps qui a perdu la mémoire
après la pluie le vent agite les feuilles
pour faire tomber d'autres gouttes
et l'univers secoue les étoiles
pour que s'élèvent d'autres vies¹⁸*

¹⁸ Bonheur ultime tabou. José Acquelin

Première partie

Chapitre I

Théodore Norès longeait le boulevard Maurier, l'esprit ailleurs. On aurait tort de croire qu'il avait la tête dans les nuages; le ciel surplombant la ville de Nordamont n'en contenait aucun. Et puis cette tête volatile vagabondait bien au-delà de la troposphère où ils ont pour habitude de flâner, les nuages. On se tromperait tout autant de situer Théo dans la Lune. La Lune était certes visible en ce jour de solstice : petit rond timide, fantomatique dans le ciel vespéral, mais l'esprit de Théo voltigeait beaucoup plus loin. À l'inverse, son enveloppe matérielle, soumise aux lois intraitables de la gravitation, se traînait lourdement sur la terre ferme.

Nordamont était une ville bruyante, comme c'est souvent le cas des métropoles. C'était, de surcroît, une ville froide et sombre. Le boulevard Maurier, où déambulait Théo, en constituait une artère centrale. Comme il approchait seize heures, moment du jour où l'on transite massivement, l'artère n'allait pas bien, éprouvée par un écoulement automobile visqueux et bouchonné duquel émanait un tintamarre de klaxons frénétiques. Artère polluée, dégueulasse, bonne pour l'infarctus. Crispés au volant de leur voiture, certains conducteurs obèses et hypertendus risquaient la même chose.

Ce n'était guère le cas de Théo dont le système cardiovasculaire se portait bien et qui privilégiait la marche. Il aurait mérité, à cet effet, que soit mentionné son courage. C'est qu'il faisait un tantinet frisquet en ce 22 décembre. Il faisait même affreusement froid. Déjà célèbre par son climat exécrationnel, Nordamont était, depuis quelques jours, particulièrement éprouvée par les rigueurs de l'hiver. Sur le pavé reposait une mince croute glacée : reliquat

bosselé de neige partiellement fondue, puis cristallisée par un refroidissement soudain. Ce microrelief, Théo l'entendait joyeusement croustiller sous ses bottes à crampons. Autour de lui se dressaient d'imposants gratte-ciels suffisamment élevés pour évoquer un point de fuite vers les cieux. Certains vous diraient qu'on s'y sentait croupir au fond d'un gouffre aux parois d'acier; d'autres commenteraient plutôt le caractère grandiose d'une telle architecture. Plus concrètement, une verticalité si magistrale nuisait à l'ensoleillement au sol. Surplombant la ville en son centre, une montagne dont la crête dépassait le kilomètre d'altitude plongeait plusieurs arrondissements dans une ombre persistant même en plein jour. Avec le solstice en prime, Nordamont, décidément, n'était pas égayante cet après-midi-là. On l'aurait qualifiée, sans trop exagérer, de sinistre, de ténébreuse. Plus prosaïquement, Nordamont pourrait être décrite comme étant terne, voire un peu moche.

Théo, lui, n'avait que faire de ces questions puérides d'ensoleillement, de gratte-ciels, de solstice ou d'embouteillages, ayant l'esprit – rappelons-le – bien au-dessus de tout cela, perdu quelque part dans la voûte céleste.

*

Mais pourquoi? Qu'y avait-il là-haut? Toutes sortes de choses qu'il serait vain et même assommant d'énumérer : diverses planètes (telluriques, géantes gazeuses, géantes glacées, super-Terres), des nébuleuses bigarrées, des pulsars, Pluton, des éjections de masse coronale, des sursauts de rayons gamma, plus d'étoiles qu'il n'y a de grains de sable sur Terre, les anneaux de Saturne, des quasars, des galaxies (elliptiques, spirales, lenticulaires,

irrégulières), Saturne, des supernovas et leurs rémanents, un large spectre d'ondes électromagnétiques, des trous noirs (primordiaux, stellaires, intermédiaires ou supermassifs), des disques protoplanétaires (mondes en devenir) ou d'accrétion (mondes déchiquetés), des naines multicolores (brunes-blanches-jaunes et rouges), le fond diffus cosmologique (trace résiduelle de la lumière originelle, vieille de treize milliards d'années), des magnétars, de l'énergie sombre, de la matière dite dégénérée, la galaxie d'Andromède, celle du Sombrero; ce n'est là qu'un aperçu.

Bien des choses, en somme, mais aussi pratiquement rien considérant la répartition de tout cela dans l'immensité vertigineuse du vide sidéral, lequel n'a de cesse de s'étendre toujours plus vite.

Pour tout dire, l'essentiel de ce fatras astronomique ne captivait pas plus Théo que n'importe qui. Ses pensées convergeaient vers un objet céleste bien précis.

Une comète. Mais attention, pas n'importe laquelle. Des comètes, notre petit système solaire à lui seul en contient des myriades : au bas mot, plusieurs milliards. La plupart restent confinées bien au-delà de l'orbite de Neptune, en périphérie du système solaire, une vaste zone de forme sphérique nommée *Nuage d'Oort*. Presque toutes n'en sortiront jamais, éteintes et anonymes pour l'éternité. Mais le hasard réserve à quelques élues une destinée différente. La visite occasionnelle d'un corps massif – étoile nomade, planète orpheline – dans le voisinage du système solaire compromet la stabilité des orbites suivies par les résidents permanents du Nuage d'Oort. Résultat : l'expulsion d'une poignée de comètes vers l'espace interstellaire ou, mieux, vers le système solaire intérieur.

Ce cas de figure se rapporte précisément au parcours de la comète Hellen-Freischmann, religieusement suivi par Théodore Norès ces derniers mois. Découverte trois quarts d'année plus tôt, Hellen-Freischmann était une comète dite *rasante* : terme qui, dans le jargon astronomique, renvoie aux objets téméraires dont le périhélie se situe dangereusement près du soleil. C'est une zone réputée hostile avec ses températures extrêmes, sa brise solaire chargée de particules à haute énergie et ses effets de marée dévastateurs. Il n'est guère recommandé de s'y balader. Une boule de neige sale d'à peine quelques kilomètres de rayon risque même d'y effectuer son dernier voyage. Hellen-Freischmann, touriste solitaire, nouvelle dans le secteur, n'était sans doute pas au courant. Son orbite elliptique devait la mener, un an après sa découverte, à un-million-huit-cent-mille petits kilomètres de la photosphère : un tête-à-tête pour le moins brûlant au terme duquel, de Hellen, il ne resterait peut-être rien. Mais si elle en réchappait, cette vagabonde intrépide (ou inconsciente) acquerrait, en guise d'insigne, une magnitude apparente exceptionnelle vue de la Terre. Même la Lune, reine incontestée de la nuit, risquait d'y perdre momentanément son titre d'astre nocturne le plus éclatant. En somme, tout un spectacle en perspective, mais d'ici là, tout un suspense quant au sort de Hellen-Freischmann.

*

Mais laissons là ces histoires de comètes pour en revenir à Théo. Et d'abord, mettons les choses au clair. Théodore Norès, malgré une propension à se passionner pour les comètes, n'éprouvait envers l'astronomie qu'un pâle intérêt. Son obsession pour Hellen pouvait être le symptôme d'un mécanisme mental de projection. Théo, solitaire, cœur de

glace, soumis à des forces intransigeantes, errant sans but ni destination dans l'immensité désertique du monde, voyait possiblement en cet astre mystérieux et lointain, un alter ego, une sorte d'âme sœur, de figure d'inspiration – la réflexion sublime et majestueuse, potentiellement spectaculaire, de sa lamentable existence. Ou peut-être n'est-ce là qu'un ramassis de conneries. Peut-être l'intérêt de Théo pour Hellen relevait-il de tout autre chose.

Du caractère éminemment romanesque de son épopée céleste, par exemple. Hypothèse fort intéressante d'ailleurs corroborée par le contenu du sac en cuir noir à bandoulière que traînait Théo. Y était soigneusement déposé un manuscrit. On parle ici d'une toute petite chose en fait de papier : cent pages tout au plus, mais tant d'efforts déployés pour chacune d'elles! Tant d'efforts qu'il était temps de couronner de succès, ce pour quoi Théo cheminait vers le bureau administratif des éditions du Mistral : maison prestigieuse à la réputation enviable, où être publié était synonyme de consécration. Et ce manuscrit, en lequel Théodore Norès plaçait tous ses espoirs, avait pour protagoniste une comète dont la destinée n'était pas étrangère à celle de Hellen.

*

Seize heures trente-huit : heure à laquelle le soleil tirait sa révérence. S'achevait le jour le plus bref de l'année. Débutait, conséquemment, la nuit la plus longue. Le couchant, de sa dernière lueur, enveloppait la ville de Nordamont – en particulier son centre-ville – dans un clair-obscur harassant pour quiconque devait s'y déplacer. Prenez Théo, par exemple. Le boulevard Maurier qu'il empruntait scindait la métropole sur un axe nord-sud. Tantôt ombragé par le trop-plein d'édifices, le marcheur était ponctuellement aveuglé par des

apparitions solaires brutales dès qu'il croisait une rue transversale. Il y avait matière à vous refiler la migraine.

Comme de raison, une douleur lancinante venait de se déclarer dans la boîte crânienne de Théo, mais le ténébrisme crépusculaire n'était pas seul en cause. Plus il approchait des éditions du Mistral et plus sa rêverie vaporeuse – marquée par le doute – se travestissait en symptômes physiologiques divers : maux de tête, crampes, fourmillements, sueurs froides. De cette façon, son tourment nouveau-né était aussitôt dérobé à sa conscience. Dès lors, Théo aurait bien du mal à reconnaître que son malaise était intimement lié à la destinée incertaine de sa muse sidérale. C'est d'autant plus vrai que ce même tracas l'avait assailli en phase de rédaction et qu'il croyait s'être fait une raison.

Selon toute vraisemblance, Hellen-Freischmann allait connaître une fin abrupte et décevante. En l'espace de quelques semaines, le discours tenu par la communauté scientifique s'était assombri. Trois mois plus tôt, les astronomes du monde entier lui certifiaient un brillant avenir. Les périodiques scientifiques gonflaient leurs ventes en proclamant Hellen-Freischmann phénomène céleste du millénaire. Tout le monde s'était alors emballé. On aurait mieux fait d'attendre un peu. Les premières mesures effectuées sur le corps glacé de Hellen laissaient entrevoir un rayon d'environ six kilomètres. On sait pourtant qu'il existe une marge d'erreur lors d'observations préliminaires, d'autant plus quand une distance se chiffrant en milliards de kilomètres nous sépare de l'astre étudié.

Alors que la comète se faufilait entre l'anneau A et l'anneau B de Saturne, les astronomes, bénéficiant d'un objet de comparaison on ne peut plus familier, avaient réévalué à la baisse sa taille, sa masse et, par conséquent, ses chances de survie. Tout compte fait,

Hellen devait avoir, au plus, un ou deux kilomètres de rayon. Aucun doute, le soleil ne ferait qu'une bouchée d'un objet aussi frêle. Vite convaincu par cette conjecture, Théodore Norès, voyant sa figure d'inspiration compromise, avait bien failli tout foutre en l'air, imprimer son manuscrit inachevé dans l'unique but de pouvoir le mettre en pièces de la manière la plus concrète possible, donner à sa mauvaise idée le traitement qu'elle méritait, à savoir un aller simple pour la déchiqueteuse.

Cet accès de fiel l'avait paralysé durant quelques jours avant de s'estomper sans laisser de trace visible. Réflexion faite, la disparition annoncée de Hellen-Freischmann n'était pas matière à tant d'émoi. Car enfin, le meurtre de la comète par Monseigneur Hélios avait, d'entrée de jeu, été considéré avec sérieux par de nombreux astronomes de bonne réputation. Et après tout, la passion de Théo pour cette petite chose errante n'avait-elle pas pour fondement l'incertitude de sa survie, la beauté du contraste entre ses destins possibles? Mort anonyme ou triomphe éclatant. Échec cuisant face à l'astre du jour ou appropriation de sa lumière pour impressionner la galerie. Si le premier scénario était, d'un point de vue scientifique, source d'amertume, l'écrivain s'était lui-même persuadé que seule comptait sa dimension poétique, nullement compromise quoi qu'il advienne de Hellen. Il se targuait d'être en paix avec ce dénouement qu'il comparait volontiers au destin d'Icare. Se croyant remis de sa déception, Théo avait fébrilement repris l'écriture. Une petite nuit de rédaction lui avait alors suffi pour fixer le sort tragique de son protagoniste céleste.

Dans l'univers concret, celui de Théo, Hellen-Freischmann, invisible depuis la Terre, vaquait à son errance sidérale, bien vivante, loin de se douter qu'à quelques millions de kilomètres d'elle, une poignée d'astronomes pessimistes de même qu'un aspirant écrivain un

peu fêlé s'étaient résignés à l'idée de sa mort. Et tandis qu'elle croisait la zone orbitale de la planète Mars, s'entourant d'une chevelure gazeuse et poussiéreuse qui atteindrait bientôt plusieurs millions de fois sa taille, Théodore Norès déposait froidement son manuscrit à la réception des éditions du Mistral.

Chapitre II

Il existe, dans toute ville qui se respecte, d'innombrables recoins où l'inertie dans laquelle Théo stagnait depuis quatre bonnes minutes passe pour normale : parcs, aires de détente, squares, ruelles, terrains vagues et bien d'autres. Le trottoir d'un centre-ville – en période d'affluence, qui plus est – n'est pas de ces endroits.

Par son enracinement, Théodore Norès allait à l'encontre du principe de trottoir. Rien pour se faire des amis parmi la masse ambulante de citoyens dont il canalisait la mauvaise humeur. Son ancrage avait d'abord causé un carambolage de piétons. Les râlements n'avaient pas tardé à fuser : « Encore un! Pas moyen de rentrer tranquillement chez soi. Chienne de vie saturée de chiens! » Ou encore : « Ce sont des types comme ça qui pourrissent nos villes. Il faudrait les déporter. » Et même : « On devrait les faire fouetter sur la place publique, ceux-là. »

Quelques minutes plus tôt, une réceptionniste sèche au faciès remarquablement crispé s'était emparée, sans cérémonie, de son manuscrit : « N'attendez pas de réponse avant deux mois. Ne tentez pas de nous contacter. Nous ne faisons aucun suivi. » Lui-même s'était départi de son œuvre sans nostalgie ni épanchements sentimentaux : « Voilà. Bonne lecture. Désolé pour les taches de café. Il y a deux ou trois fautes que j'ai préféré corriger au crayon plutôt que de réimprimer tout le truc. Pour les arbres. Vous comprenez, c'est pour les arbres. » La réceptionniste avait opiné à répétition, pressée de mettre un terme à cet entretien qui mettait son peu de patience à l'épreuve. Une fois dehors, Théo s'était mis en marche avec entrain. Malgré une accélération prometteuse, il n'avait parcouru qu'un mètre,

peut-être deux, avant de s'immobiliser. Il s'était si brutalement arrêté que certains passants, pour rire, avaient supposé la présence d'un mur invisible sur sa route.

Ce qui n'était pas idiot finalement, la progression de Théo étant compromise par ce qu'il faut bien nommer une barrière mentale. Le principal concerné aurait été incapable d'en cibler l'origine. Ce blocage reposait sur une hésitation violente, mais étrangère à sa conscience.

À l'unique piéton s'étant inquiété de sa léthargie, il avait répondu que tout baignait, qu'il prenait un moment pour respirer, pour méditer un peu. Il avait ajouté : « On ne prend jamais le temps de s'arrêter pour respirer, n'est-ce pas? Moi, je prends le temps. » Le passant attentionné avait haussé les épaules avant de poursuivre son chemin. Une épouse non moins attentionnée l'attendait chez lui. Pas de temps à perdre avec des abrutis.

L'abruti en question gardait la pose depuis de longues minutes, indifférent au tumulte qu'il suscitait, lorsqu'un agent de la paix l'apostropha avec une civilité typiquement policière : « On peut savoir ce que vous glandez? » Sans se presser, l'interpelé dirigea un regard vague vers l'officier. Il cligna des yeux, peut-être pour confirmer ou infirmer la théorie de l'hallucination. Infirmée. Théo garda le silence. « Vous êtes sourd ou juste niais? », s'impacienta le policier.

Il avait bien, à l'occasion, quelques acouphènes : sifflements, tonalités stridentes, bourdonnements, tintements métalliques, vrombissements, pulsations sourdes. Malgré tout, n'importe quel otorhinolaryngologiste aurait tout de suite écarté le diagnostic de la surdité. Au demeurant, Théo avait une façon bien à lui de raisonner, de traiter l'information, qui pouvait le faire passer pour bête. Mais attention! Quiconque aborde le personnage de cette

façon fait montre d'étroitesse d'esprit. Théo avait parfaitement saisi le sens de la question. Reste qu'à ses yeux, celle-ci soulevait une aporie : elle ne s'appliquait pas à la situation en cours, d'où son silence persistant. Car enfin (cela se voyait, non?), il ne faisait rien. Muet et pétrifié, une statue vivante. Autant demander à une roche ce qu'elle fabrique. Absurde.

– Qu'est-ce que vous me voulez, enfin? parvint à verbaliser Théo.

– Je vous demande ce que vous fabriquez sur le trottoir. C'est pourtant simple.

– Je ne fabrique rien. Vous voyez bien que je ne fabrique rien.

– C'est tout le problème. Le Code pénal stipule qu'il faut faire quelque chose lorsqu'on occupe les allées publiques. Au minimum, marcher. Je sors mon carnet à contraventions. Voyez, je prends tout mon temps. Peut-être que si vous décampez maintenant... qui sait?

Pas friand de contravention, Théo s'éclipsa illico. Il entreprit de regagner son appartement. En principe, rien de compliqué. Il longerait le boulevard Maurier sur quatre kilomètres (presque rien pour un flâneur d'expérience), rejoindrait la rue Garnier (avenue transversale sinueuse) qu'il parcourrait jusqu'à déboucher sur un réseau de petites rues conformes, son quartier. Une fois engagé dans ce dédale, il suivrait un tracé contre-instinctif et peut-être gagnerait-il la rue Mélisande où, aux dernières nouvelles, se trouvait son domicile, numéro 96. Tel était le programme.

En l'absence de soleil, Nordamont était appelée à scintiller de ses propres lumières. Sur ce point, le boulevard Maurier excellait, déployant une armée impérieuse de lampadaires, des régiments bariolés de néons (clignotants ou fixes) et des escouades tactiques de projecteurs mitraillant l'obscurité. Au croisement des boulevards Maurier et

Loranger se dressait un panneau publicitaire dont la lumière criarde vous garantissait un mal de tête; panneau obligeant (opportuniste) qui glorifiait les vertus analgésiques d'une marque populaire d'acétaminophènes.

Théo venait de dépasser ce panneau sans le considérer. Il ne s'attarda pas davantage à la fresque de commerces aux noms inspirés bordant son itinéraire. Il ignora pas moins de quarante-six SDF, négligea un portefeuille tombé de la poche du piéton qu'il talonnait, contourna ce même piéton étalé sur le pavé après qu'il eût glissé sur un amoncellement de glace, évita in extremis une bouche d'égout béante privée de sa plaque, omit de s'excuser auprès d'une vieille dame qu'il venait de télescoper, brûla trois feux rouges, croisa d'assez près la trajectoire d'un autobus et n'eût aucune considération pour le coup de klaxon qu'il s'attira par le fait même. On présuma, sur la base de sa démarche en zigzag, qu'il était pris de boisson. On le jugea. L'ivresse publique, on peut tolérer, mais pas un mardi et surtout pas en fin d'après-midi. On jugeait à tort. Point d'éthanol dans le sang de Théo. Son esprit hyperactif ne s'affairait pas au bon endroit, c'est tout.

Il flânait – son esprit – à quelques millions de kilomètres de là. Théo, matériellement coincé sur Terre, tentait de le rejoindre en jetant des regards fiévreux vers le firmament.

Le firmament n'avait pourtant rien de palpitant à offrir. Ses bijoux étaient obscurcis, annihilés par les garnisons rutilantes de Nordamont. À basse altitude, leurs émissions photoniques interpénétraient une nuée fétide de particules fines qui enveloppait intégralement la métropole et même sa périphérie. Pollutions lumineuse et atmosphérique ne font pas bon ménage. De leur mariage naît une lueur uniforme qui hésite entre la rouille et le marron et de laquelle seule une poignée d'astres (la Lune et Vénus en chefs de file) parvient à se détacher.

À suivre pour Hellen-Freischmann.

*

– Si j’étais toi, j’évitais de m’embourber dans ce trou, mon vieux, recommanda un SDF avachi le long d’un grillage en fer oxydé, grillage duquel s’échappait un air répugnant, mais tiède.

Théo venait, encore une fois, de s’immobiliser, comme il est normal de le faire quand la route empruntée vous tend un guet-apens et s’interrompt là où vous pensiez progresser. L’allée butait contre deux bâtiments délabrés dont la façade en briques rouges était à peine révélée par une lumière hésitante et diluée. Un cul-de-sac, eût-on dit. En y regardant de plus près, on distinguait un espace étranglé entre les deux édifices, une venelle large d’un mètre et demi tout au plus (sans garantie que l’ouverture ne se resserrait pas plus loin.) Obèses, s’abstenir. À trois mètres de l’accès, la lumière (presque brune rendue là) esquissait les contours d’un escalier en béton désagrégé plongeant dans des ténèbres opaques.

– Crois-moi, ce souterrain ne t’amènera nulle part. Fais-moi confiance. J’ai vu.

– Erreur de parcours, expliqua Théo. Je ne devrais pas être ici.

– Je sais ce que c’est.

– Voilà ce qui arrive quand on quitte la route des yeux. Ça m’apprendra. Je veux juste rentrer chez moi, vous comprenez? Ce n’est pas dur à comprendre.

– Je comprends, assura le SDF.

Théo rebroussa chemin. Le boulevard Maurier s'était joué de lui. Profitant de son inattention, il s'était dérobé sous ses pieds. Peu d'espoir de le retrouver dans l'immédiat. Croisant une intersection, le flâneur apprit qu'il longeait la rue Mystolphe. « Drôle de nom. », pensa-t-il. Les gratte-ciels du centre-ville avaient cédé leur place à deux alignements de duplex tristement similaires (par leur structure comme par leur délabrement) s'étalant sur des kilomètres en s'aplatissant jusqu'à disparaître contre l'horizon. Théo aurait été incapable de repérer le moment exact de cette transition qui frisait le surnaturel.

À quelle distance astronomique de son domicile avait-il été déporté?

À très exactement deux mille cent quatre-vingt-douze mètres. L'avenue Mystolphe n'était en fait qu'un prolongement insoupçonné de l'avenue Garnier, laquelle (souvenez-vous) offrait un accès rapide à la rue Mélisande. Dès lors, il ne fallut à Théo qu'une petite demi-heure pour parvenir au seuil de sa porte. Il y demeura quelque temps, comme s'il redoutait ce plafond minable, beaucoup trop bas, qui le couperait des cieux dès qu'il aurait franchi le chambranle de sa porte. Il s'y résigna non sans un dernier coup d'œil dirigé, cette fois, vers la planète Mars – picot rouillé dans la voûte céleste. Une fois claquemuré, il s'entendit soupirer avec force, sans possibilité de retenue. Ce soupir avait tout d'un éternuement hormis l'éjection de mucus (et encore).

Pour la première fois, Théo prit acte de ce qui avait dicté ses dernières inconduites. Quelque chose ne tournait pas rond.

Sublimée

Cette promiscuité commençait à l'étouffer dangereusement. Elle avait perdu beaucoup de poids en peu de temps : un milliard de tonnes en quelques jours. Elle prenait conscience qu'il la tenait. Elle n'en réchapperait pas. La captive sentait irradier sur son corps atrophié le souffle ardent de son bourreau. Elle le toisa. « Tu m'as piégée, Hélios! » Piqué au vif par cet affront, Hélios vociféra avec tant de vigueur qu'une langue de feu colossale jaillit de sa surface et claqua dans l'espace à l'instar d'un fouet; sur Terre, cette éruption de colère embraserait le ciel nocturne de l'hémisphère nord huit minutes plus tard.

– Je ne t'aurais pas piégée, Hellen, si tu ne m'avais pas trahi d'abord! répliqua Hélios.

– Te trahir, moi?

– Parfaitement! Je vois clair dans ton jeu.

– Trop clair, oui! Tu es même aveuglé par ta défiance. J'ai parcouru des billions de kilomètres pour te rejoindre. Oserais-tu douter de mon amour?

Elle n'avait pas terminé sa phrase qu'un spasme d'ampleur sismique la secoua violemment. En son centre venait de se graver une énorme fissure en forme d'éclair. Le long de cette ligne de clivage se formèrent d'autres nervures qui, à leur tour, se ramifièrent. L'attractivité d'Hélios n'allait pas tarder à la disloquer. Hellen, bientôt lézardée de partout, poussa un gémissement étouffé. Ses heures étaient comptées; elle le savait. Hélios le savait aussi.

– Ce n'est pas pour moi que tu as couvert cette distance. Tu te morfondais dans ton espace lointain. Tu voulais mener la grande vie, jouer les vedettes, en mettre plein la vue aux autres planètes, te pavaner dans leur ciel. Il te fallait ma nitescence pour cela.

– Tu délires, Hélios!

– Ton dessein sournois transparait dans ton tracé. Je le vois d'ici; tu prévoyais m'éviter *in extremis*. Tu n'aurais pas mis trois heures pour me contourner après quoi tu te serais enfuie, radieuse sous les feux de mon amour déçu, sans un regard d'adieu vers moi. Je t'ai tant attendue, tant désirée. Le spectacle de ton éloignement me tuerait. J'aime autant que tu disparaisses là, maintenant. Puisse ta mort servir d'exemple. On ne se moque pas impunément du seigneur Hélios.

– Si tu pouvais m'écouter, juste un ins...

– SILENCE!

Il resserra l'étau gravitationnel. L'intégrité structurelle de Hellen ne tenait qu'à un fil. Elle aurait souhaité qu'il lui accorde une plaidoirie. Elle lui aurait assuré qu'il se trompait, qu'elle l'évitait – oui –, qu'elle s'éloignerait – d'accord –, tout cela pour mieux lui revenir quelques millénaires plus tard. Elle aurait ensuite demandé ce que représente une absence de quelques milliers d'années dans une existence qui en compte des milliards. Peut-être Hélios se serait-il adouci. Elle avait toujours eu le tour d'apaiser ses sautes d'humeur. Peut-être était-ce pour cela qu'il la réduisait au silence et qu'il s'efforçait, par tous les moyens, d'accélérer son agonie.

Les lignes de clivages continuaient de se multiplier dans la structure de Hellen, esquissant les contours de ses fragments en devenir. La segmentation coïncida avec le périhélie : moment de proximité maximale entre les deux astres éperdus. Dès lors, il ne fallut à Hélios qu'une petite heure pour sublimer complètement les vestiges épars de celle qu'il avait aimée.

FIN

Chapitre III

« Plusieurs auditeurs nous écrivent ce matin pour exprimer leur consternation. Pierre, écrivent-ils, où est le soleil? Tu disais qu'il y aurait du soleil! Tu t'es moqué de nous, Pierre. Croyez-en ma parole; je suis aussi désemparé que vous par cette nappe grisonnante qui plane sur nos têtes. Et je n'y suis pour rien. Le soleil vient de lâcher un coup de fil. Il ne se sent pas très bien, qu'il dit. La grippe, supposément. Il demande congé. C'est le soleil, vous comprenez, on ne peut rien lui refuser! Il faudra se passer de ses tendres rayons en cette journée encore une fois glaciale. Les nuages sont là pour rester. »

Annie Mèvre tâtonna le tableau de bord de sa voiture, pressée de mettre un terme aux calembredaines de l'animateur Pierre Joachim. Dans sa hâte, elle effleura la commande du volume.

« MAIS GARDEZ LE MORAL! SOURIEZ! SOYEZ VOUS-MÊMES DES RAYONS DE SOLEIL! POUR VOUS Y AIDER, *RADIO-M* VOUS PROPOSE MAINTENANT LE DERNIER TUBE DE KELLY MANFIELD, ♪ *BEING TRUE, BEING ME* ♪. »

Après avoir devancé un poids lourd, Annie réitéra sa tentative. D'une frappe chirurgicale, elle parvint à éteindre la radio une fraction de seconde avant que ne sévisse la voix haut perchée de Kelly Manfield. Un coup de klaxon prolongé eut tôt fait de lui rappeler pourquoi elle avait syntonisé la radio.

L'éditrice du *Mistral* – car voilà précisément ce qu'était Annie Mèvre – repéra un espace de stationnement, avenue Desormeaux, à quelques pas du boulevard Maurier. Elle

s’y risqua, malgré un entassement cahoteux de neige en bordure de route. Après un quart d’heure de manœuvres laborieuses, après avoir épuisé le registre des insultes à l’endroit des préposés au déneigement, elle coupa le contact et s’extirpa de son véhicule. Giflée par des bourrasques acérées, oppressée par un ciel en strates d’acier, elle serra les poings, les dents – surtout les dents – et pressa le pas en bredouillant des jérémiades.

Huit heures douze. Annie Mèvre, gentiment escortée par une rafale, pénétra dans le hall d’entrée des éditions du Mistral. L’y attendait, tout sourire, un visage familier, celui de Sylphie Jones.

– Bon matin, Ninie! minauda-t-elle.

– Bonjour, Phiphie, riposta Annie.

– Devine qui veut te voir à son bureau.

– Ernest, évidemment. Personne d’autre n’a de bureau ici.

Sylphie acquiesça, les yeux fermés, le sourire écartelé jusqu’aux oreilles, avant de montrer les talons. Une fois seule, Annie retira son manteau en reniflant. Elle fit escale à la salle d’eau avec l’idée discutable de se contempler dans la glace. Le miroir lui présenta une tignasse cuivrée où l’électricité statique avait semé l’anarchie. L’échevelée approcha doucement la main du côté droit de sa tête, vit une gerbe de cheveux abîmés défier la gravité. Sa figure bouffie par le froid s’illumina le temps d’un sourire, le temps d’une pensée idiote : « Je suis une magicienne », avant de retrouver sa morosité. Renonçant à dompter ce gâchis capillaire, elle s’affaira à nettoyer les lentilles de ses lunettes rondes, dont la monture clôturait une surface équivalant au tiers de son visage anguleux. Elle renifla trois coups et prit congé de son reflet.

Il était huit heures vingt-neuf lorsqu'Annie poussa discrètement la porte donnant sur le bureau d'Ernest – vaste pièce couvrant la moitié du second étage. Rien de trop beau pour l'actuel directeur des éditions du Mistral, successeur immédiat du fondateur de la maison. Ernest Pollux, cinquante-sept ans, six pieds quatre, ascendant Lion, passionné de philatélie et d'estampes japonaises, fervent disciple de l'art Feng shui, présentait une carrure imposante. Plus remarquable encore, sa tête épousait la forme d'un cube presque parfait. Conscient de cette morphologie, loin de s'en affliger, Ernest prenait toutes les dispositions possibles pour l'exacerber. Il entretenait un embonpoint modéré grâce auquel ses joues s'alignaient au tracé rectiligne de ses tempes. Une barbe crayeuse finement taillée optimisait cette géométrisation faciale.

Annie le trouva derrière la chaise de son bureau, faisant les cent pas en discourant avec entrain. Seul, eut-on dit.

– Cyrus vous connaît. Il sait qui vous êtes, ce que vous valez et croyez-moi, ce n'est rien contre vous. Seulement, il est... Enfin, vous savez comment il est! Il faut le prendre avec ses défauts. Vous connaissez les grands auteurs! Vous en avez vu passer.

Ernest venait d'aligner son centième pas lorsqu'il remarqua Annie coincée dans l'embrasement de la porte. Sans s'interrompre pour si peu, il eut un geste vague qu'elle dut traduire comme une invitation à s'approcher. C'est en s'avançant qu'elle découvrit la silhouette filiforme de Jérôme Astier, réviseur et doyen de l'équipe du Mistral, dissimulée par le dossier allongé d'une des deux chaises situées face au bureau. Jérôme Astier – trois quarts de centenaire, employé depuis la fondation de la maison – faisait mine d'écouter la tirade du directeur. Annie prit place à sa gauche, lui adressa son deuxième (et dernier)

sourire de la journée; sourire bientôt gâché par l'indifférence du vieil homme. Du fait que sourire commençait à l'emmerder un peu, elle opta pour le confort d'une moue dépitée.

Ernest marqua une pause. Annie sentit ses grands yeux d'aigle se poser sur sa personne, s'y balader sans pudeur, s'attarder sur sa jupe drapée couleur safran, étudier le détail de sa blouse caramel en satin, prendre de la distance pour jauger l'assortiment de sa toilette, suivre ses lignes de contour et se fixer sur son visage. Il eut un rictus assumé.

– Annie, j'ignore ce qui t'est arrivé, mais tu ressembles à un zombie ce matin. Et tes cheveux! Non, mais, tu t'es vue?

– Un coup de vent, maugréa Annie.

– Je vois. Et c'est ce même coup de vent qui t'a mise en retard, peut-être?

– Pourquoi pas.

– Passons... Jérôme et moi discussions du nouveau-né de Cyrus.

Cyrus Félicien, romancier prolifique fraîchement diplômé de l'Université de Nordamont, était la vache à lait des éditions du Mistral. *Des Espérances*, son plus récent ouvrage, tapissait les vitrines des librairies un an encore après sa parution. À ce jour, deux millions d'exemplaires s'étaient écoulés, sans parler des douze traductions et des droits sur l'adaptation cinématographique (médiocre) réalisée quelques mois plus tôt – sept-cents millions au box-office.

À l'évocation du nom de Cyrus, le cœur d'Annie manqua deux battements. Ses mains devinrent moites. Son visage blêmit. Elle renifla.

– Tu l'as lu, je suppose? questionna Ernest en se calant dans son fauteuil matelassé.

– Vous plaisantez! s'indigna Annie.

- À l’occasion... Alors, tu l’as lu?
- Trois cent quatre-vingts pages, Ernest! On me l’a confié vendredi.
- Si je comprends bien, tu ne l’as pas lu.
- Non.

Ernest inspira bruyamment par le nez en jetant, vers le plafond, un regard d’imploration, l’air de penser : « Dieu tout puissant, pourquoi m’avoir refile des incapables? Dieu de miséricorde, soutiens-moi. Je ne suis qu’un homme! » Voyant qu’aucun dieu ne venait à son secours, le martyr se prit le visage à deux mains et se massa les tempes en grimaçant.

- Ça m’embête, Annie. Tu avais tout le week-end, plus hier et lundi.
- Et une tonne de manuscrits en attente pour meubler tout ce temps!
- Et alors?
- Et alors... Celui de Cyrus va nous tenir occupés pour la prochaine décennie. J’ai cru pertinent d’en finir avec les autres. Je...
- Toute l’équipe attend ton rapport pour se mettre à l’ouvrage! As-tu seulement pensé au reste de l’équipe? Dorénavant, tu traiteras les manuscrits de Cyrus en priorité. Il faut penser méthodiquement, Annie. Mé-tho-di-que-ment! As-tu seulement songé aux librairies indépendantes qui luttent pour survivre? Certaines pourraient bien devoir fermer boutique si elles n’ont pas très bientôt le prochain Cyrus Félicien. Et le lecteur! Je présume que tu n’as pas non plus pensé au lecteur. Ce pauvre petit lecteur qui se mange les doigts, s’arrache les cheveux, s’abrutit dans l’attente interminable du prochain roman de Cyrus. Ce lecteur, il compte sur nous, Annie. Jérôme est du même avis. N’est-ce pas, Jérôme?
- Complètement débile, marmonna Jérôme Astier.

– Il est d'accord! décréta Ernest. Bref, j'attends ton rapport vendredi, sans faute. Voilà qui est réglé. J'aurais souhaité que nous discussions à trois du manuscrit, mais comme personne ne l'a encore lu...

Ernest mit sa phrase en suspens le temps d'accabler son éditrice d'un regard réprobateur.

– Je vous laisse disposer. On se retrouve dans quinze minutes avec le comité. J'espère, Annie, que tu auras quelque chose d'intéressant à soumettre. Pour compenser.

Annie sentit une bouffée de chaleur lui monter à la tête, accompagnée d'acouphènes à basse fréquence et de flashes lumineux. En situation de stress, elle présentait couramment ce genre de symptômes, et plusieurs autres : migraines, nausées, étourdissements, sueurs froides, sueurs ardentes, tremblements, toux nerveuse, reniflements, saignements de nez, urticaire, courbatures, syncopes. Pressentant le pire, elle s'éjecta de sa chaise et se dépêcha de quitter la pièce, poursuivie par le regard intrusif du directeur. Comme tous les matins, le comité éditorial se regrouperait à neuf heures tapantes. Annie disposait d'un petit quart d'heure pour retrouver un semblant de flegme.

Dans la salle de réunion, on était une douzaine à s'installer autour d'une vaste table en ébène vernie. On discutait avec entrain, on faisait un peu le pitre. On se trouvait très marrant. « On » exclut Annie, trop occupée à écumer sur sa chaise sans vraiment savoir pourquoi. Trop occupée à fixer son verre d'eau. Elle capta néanmoins quelques bribes.

– Je me fiche de ce que dira Ernest. Cette bonne femme écrit comme un pied. C'est moi qui vous le dis.

– Toi qui nous le dis, d'accord. Reste que c'est Ernest qui a le dernier mot.

– Parlant d’écrire comme un pied, tu crois qu’on saura enfin ce que Cyrus nous a pondu?

– Tu rêves! Annie n’a toujours pas commencé! Pour moi, on ne saura rien avant trois mois.

– Vendredi! ronchonna Annie en levant subitement la tête.

Ernest fit son entrée vers neuf heures vingt-deux. Il tapa des mains à trois reprises, signe convenu qu’il fallait se taire, que la réunion allait commencer. Une fois installé, il se racla la gorge, but une lampée de son café irlandais, se racla encore la gorge.

– Passons rapidement sur les mauvaises nouvelles. Une seule, ce matin. Le suspense se poursuit en ce qui a trait au bébé de Cyrus. Mais soyez sans crainte. Nous serons fixés vendredi. Sur une note plus heureuse, Mylène a été proactive ce week-end! De L’Ormier parlera de son nouveau livre sur Radio-M jeudi prochain, à l’émission *Je pense donc je lis!* Une main d’applaudissement pour notre attachée de presse préférée! Je suis sérieux. On l’applaudit, allez!

Tout le monde s’exécuta avec chaleur. « Tout le monde » exclut encore Annie qui se contenta de deux claquements de mains discrets. Pendant ce temps, Ernest donnait l’impression de combattre un essaim de frelons.

– Du bon boulot, Mylène, vraiment! reprit paternellement le directeur. Si vous êtes d’accord, je propose que nous passions tout de suite aux recommandations du comité. Allons-y pour un tour de table. Sylphie, tu commences.

Sylphie Jones plissa les yeux en inscrivant sur son visage fardé un sourire distendu. Elle annonça s’être penchée sur deux manuscrits depuis la réunion précédente.

– Il y a le nouveau d’Aurélien, *Une pierre à la reine*. Un peu dans la continuité du précédent, je vous dirais. Le même squelette sur une toile de fond pseudo-médiévale cette fois. Toujours ces mêmes personnages dessinés au crayon-feutre. L’ensemble fonctionne, je…

– Cent mille ventes avec son dernier, si je ne m’abuse, souleva Ernest en se caressant la barbe. Des critiques plus qu’acceptables, qui plus est. Je propose qu’on l’approuve sans plus discuter. La suite, Sylphie.

– Un torchon! reprit Sylphie au paroxysme de la joie. Déjà, le titre, *Sempiternelle beauté*, laisse présager le pire. Et le pire se confirme rapidement. Quatorze fautes dès la première page. Trois-cents pages sans la moindre virgule. Un lyrisme exacerbé truffé de rimes internes, de clichés usés à fond. Une horreur. Laissez-moi vous lire l’incipit. C’est à s’étouffer.

Sylphie se racla la gorge avec cérémonie.

« L’insomnie m’étranglait de ses interminables doigts noueux quand soudainement la félicité sonna à ma porte. La félicité avait un nom : Louison! Sans doute l’eussé-je aussitôt reconnue si je n’eus été sous l’emprise de Dame-boisson. »

Bien vite, les fous rires dégénérent en railleries. Sylphie dut s’interrompre dès la quatrième phrase, incapable de se contenir. Ernest réclama les trois-cents pages du manuscrit pour pallier une présumée pénurie de papier d’allumage à sa maison de campagne. Annie, pendant ce temps, gérait au mieux une violente envie de gerber. Les réjouissances perdurèrent un moment, alimentées par d’autres traits d’esprit mémorables signés Ernest. Au bout d’un moment, ce dernier décida que cela suffisait, qu’il fallait enchaîner.

– Ton tour, Annie!

Annie eut un reniflement de surprise. Conformément à la mode, elle se racla la gorge avant d'entamer fébrilement son rapport du manuscrit de Théodore Norès : *Sublimée*.

– Je serai brève. Il n'y a rien à dire. En partant, c'est mal écrit. Le style accroche. L'auteur se démène avec un registre de langue mal maîtrisé. Du reste, l'idée de base ne tient pas la route. Et ça ne cadre pas avec notre catalogue. Sur le coup, j'ai cru qu'il s'agissait d'une histoire jeunesse déposée chez nous par mégarde. Même pas! L'auteur transpose, dans un glissement métaphorique obscur, des planètes du système solaire en personnages romanesques.

– De la science-fiction? demanda Ernest.

– Non, non! Pas de la science-fiction! Surtout pas! Croyez-moi, ça ressemble davantage à une épopée tragique qu'à de la science-fiction. En fait, c'est précisément ça. Prenez une tragédie ou une épopée quelconque, remplacez tous les personnages par des planètes, des météores, et c'est tout. Rien de plus!

– Tu nous mènes en bateau! lança Sylphie, un sourire en coin.

– Des planètes, je vous dis! Prenez la protagoniste. Hé bien, il s'agit, tenez-vous bien, d'une comète. Une comète, le croyez-vous?

– Sublimée... Je viens de comprendre le titre, marmotta Jérôme Astier.

– La trame narrative est boiteuse, les transitions bâclées. J'ai relevé toutes sortes d'incohérences. Et la chute... prévisible dès la première page!

– Comment, la chute? sursauta Ernest. Non, attends, ne me dis pas que tu l'as lu jusqu'au bout!

Annie hoqueta en éternuant. En résulta un son inédit.

– J’ai lu en diagonale, s’excusa-t-elle. Et ce n’était pas bien long. Une petite centaine de pages, police quatorze, double interligne.

– Tu aurais dû statuer dès la première page! insista Ernest. Et dire que tu as perdu je ne sais combien d’heures avec des divagations abjectes tout en laissant moisir le manuscrit de Cyrus! Ça me dépasse.

– Il doit être déjà putride celui-là, mâchonna Annie.

– Assez discuté! trancha le directeur. On enchaîne. Léon, ton rapport, s’il te plaît.

D’une oreille distraite, Annie écouta les rapports subséquents. Elle soupira sans retenue lorsqu’Ernest clôtura la réunion vers midi et quart. D’humeur morose, elle aurait volontiers mordu quelqu’un. Ne pouvant blairer personne, elle préféra s’isoler dans son cubicule pour le dîner. Elle demeura immobile un long moment, les yeux rivés sur l’écran de son ordinateur où s’affichait une page blanche. Subitement, elle s’anima, comme traversée par une décharge à haute tension. Elle posa les doigts sur son clavier et se mit à rédiger avec célérité.

Chapitre IV

En date du dix-huit février, au petit matin, Théo s'éveilla tout d'un coup, sans alarme criarde ni coq bien en voix pour l'y aider. Il reposait sur son lit, couché dans une position peu esthétique, encore moins confortable, le dos fortement arqué, le visage plaqué contre son oreiller. Voulant connaître l'heure inscrite sur son cadran en chiffres luminescents, il pivota la tête, sentit une résistance articulaire au niveau du cou. Il persista jusqu'au craquement – brève douleur, soulagement, six heures trente-neuf. Il voulut ensuite se gratter l'omoplate. Ce voulant faire, il dut mobiliser sa main qu'il retrouva fortement engourdie sous sa hanche. Il avait mal dormi. Voilà bien deux mois qu'il dormait mal.

Cette nuit, un mauvais rêve avait monopolisé son sommeil – cauchemar dans lequel une taraudeuse détraquée avait tenté de forer l'os temporal de son crâne. Ici, n'importe quel psychanalyste s'en serait donné à cœur joie : « Une taraudeuse vous perforant la tête? Hum, il n'y a pas mille interprétations possibles, n'est-ce pas? Vous êtes anxieux, voilà tout. Inactif depuis des mois, sans emploi, sans passe-temps ni fréquentations, vous appréhendez une dégénérescence cognitive. Cette éventualité, bien sûr, vous ne la supporteriez pas. Votre bienveillant *surmoi* la déguise en une forme plus tolérable : une taraudeuse se frayant un chemin dans votre cerveau. Voilà. »

N'étant pas le genre d'homme qui s'éternise au lit, Théo enfila ses pantoufles en vaches, c'est-à-dire de couleur blanche, tachetées de brun avec des orteils en forme de museau et une petite queue longiligne accrochée au talon. Il revêtit une robe de chambre noire et quitta la pièce d'un pas raide, un peu claudicant. Le soleil, moins matinal, croupirait sous l'horizon pour encore trois quarts d'heure. Théo fit appel à l'électricité pour éclairer

son cinq et demi. Il entreprit de se concocter un café filtre qu'il laissa infuser tandis qu'il allait au courrier où l'attendaient son exemplaire du *Placotin* – quotidien à grand tirage auquel il était abonné – et une enveloppe cachetée sur laquelle était apposée l'insigne des éditions du Mistral (la lettre *M* emportée par une rafale tourbillonnante.)

Il demeura sur le pas de sa porte, les deux documents en mains (l'enveloppe dans la gauche, le journal dans la droite). Il hésita : « Le journal en premier ou l'enveloppe? »

Résumons. Théodore Norès avait sur lui le poids virtuel de deux enjeux : le destin de son manuscrit dans la main gauche et, dans la droite, celui de la comète Hellen-Freischmann, dont le périhélie, survenu en début de nuit, devait faire l'objet d'un article étoffé dans la rubrique scientifique du *Placotin*. Comme il accusait le coup, Théo sentit son cœur s'emballer, c'est-à-dire passer de cinquante à cinquante-cinq battements la minute. Cette fébrilité subite le contraria. Il crut bon de s'adresser des réprimandes.

« Franchement, Théo, tu exagères. Tous ces battements de cœur pour une réponse éditoriale que tu connais déjà et une comète vaporisée. Une ignoble trainée de gaz et de poussière diffuse dont tu n'as plus rien à cirer, rappelle-toi. »

On se souvient du deuil par anticipation qu'il s'était imposé quelques mois plus tôt en réaction aux discours pessimistes concernant le sort de sa muse. Inévitablement, nous revient aussi l'impasse que cette précarité lui avait inspirée, impasse au cours de laquelle son projet romanesque avait frôlé l'avortement. Pour résoudre cette crise, l'écrivain avait opté pour la mise à mort fictionnelle de sa comète et par une dénégation obstinée de son intérêt pour Hellen-Freischmann, version réelle. Depuis, il déployait continuellement un arsenal

rhétorique impressionnant pour adhérer à son propre mensonge. Or, l'emballement cardiaque qui venait de se déclarer lui imposait un constat amer : la vanité de cet acharnement. Théo n'avait plus qu'à l'admettre : le sort de Hellen-Freischmann n'avait eu de cesse de le tracasser. Sa physionomie subissait, depuis, les contrecoups de son déni. Si quelqu'un avait pu comparer l'actuel Théo au Théo du solstice d'hiver, il aurait dénoté un contraste effrayant.

Soyons ce quelqu'un. Comparons-les. Le Théo d'il y a deux mois avait vingt-huit ans. L'actuel Théo en avait vingt-neuf, mais d'énormes cernes et un front parsemé de plis dus au stress lui rajoutaient cinq bonnes années. Frêle de nature, le Théo du moment avait trouvé le tour de perdre pas mal de poids, au moins six bons kilos. Du reste, ce Théo-là avait le teint blême, les yeux injectés de sang, la bouche bée, le regard égaré dans les nues. Un zombie.

Il s'éternisa dans le cadre de sa porte d'entrée, comme le sujet figé d'un tableau romantique, assez semblable au Chateaubriand d'Anne-Louis Girodet méditant sur les ruines de Rome. Au bout d'un moment, une bourrasque chargée de poudrière lui rappela qu'une robe de chambre n'est pas un manteau. Il tourna les talons et regagna la cuisine, oubliant de refermer derrière lui. Cette escale prolongée lui avait rafraîchi les idées. Résigné, il s'installa autour de sa table, un café fumant à portée de main, et plongea tête première dans le *Placotin* – destination : la rubrique scientifique. Mains articles au titre aguicheur tentèrent de le ralentir : « Vos ordures pourraient vous sauver la vie! » ou : « Une pieuvre à dix tentacules aperçue au large de la Mer du sud » sans compter : « 40 000 000 \$ dilapidés en deux semaines : le maire de Nordamont dans l'embarras » et même : « L'écorce terrestre, 450 % plus ductile que prévu? »

Rien à faire. Théo ne mit que quatre secondes et trois dixièmes pour dénicher l'article qui l'intéressait.

18 février

Le feu et la glace

Basil Brazeau
Le Placotin

Cette nuit avait lieu un rendez-vous fort attendu des mordus d'astronomie. La comète Hellen-Freischmann, découverte le 12 mars, a atteint le périhélie de son orbite autour du soleil vers 1 h 45 du matin, une rencontre qui devait lui être fatale.

2 800 °C. Telle est la température infernale mesurée dans le voisinage immédiat du soleil où la petite Hellen-Freischmann s'est aventurée la nuit dernière. Au moment de sa découverte, cette comète originaire du nuage d'Oort, dans les confins du système solaire, avait suscité beaucoup d'émoi dans la communauté scientifique. L'astronome Velma Baglin de l'Université de Cambres-Sur-Mer explique : « Nous étions tous fébriles. Au moment de sa découverte, Hellen réunissait toutes les caractéristiques des grandes comètes, notamment un périhélie particulièrement rasant, moins de deux millions de kilomètres du soleil. Presque rien à l'échelle astronomique! À cette distance, les températures extrêmes accélèrent la sublimation de la comète, autrement dit, son passage à l'état gazeux. Or, ce sont précisément les gaz et la poussière libérés dans le processus qui permettent la formation de la chevelure et des queues sans lesquelles la comète ne serait guère plus brillante qu'un astéroïde. Et il va sans dire que c'est de la proximité avec le soleil que dépend l'amplitude du phénomène. Avec Hellen, c'était de bon augure. Qui plus est, le calcul de la trajectoire laissait entrevoir un séjour prolongé de la comète dans le voisinage terrestre après son périhélie. Vraiment, Hellen-Freischmann nous faisait de belles promesses! Nos collègues les plus optimistes évoquaient une magnitude apparente de -13, un éclat supérieur à celui de la pleine Lune. »

Des observations ultérieures ont eu tôt fait de refroidir les ardeurs. Hellen-Freischmann, plus petite que prévu, risquait plutôt de se désintégrer sous l'assaut combiné du rayonnement stellaire et de l'attraction gravitationnelle exercée par le soleil. Quelques jours avant le périhélie, la plupart des astronomes se prononçaient en faveur de ce scénario.

Cette nuit, Hellen-Freischmann les a tous confondus. Conformément aux calculs, la comète a glissé derrière le disque solaire vers 1 h 16. Elle filait alors à plus d'un million de kilomètres à l'heure. À cette vitesse, elle ferait vingt-cinq fois le tour de la Terre en soixante minutes. Un peu avant de disparaître du champ d'observation des télescopes, elle a émis un soubresaut de lumière. La docteure Baglin raconte : « On s'est tous dit que ça y était, Hellen venait de rendre l'âme. Ce grand flash de lumière semblait indiquer que son noyau venait d'exploser. Bien sûr, nous y étions préparés. Tout de même, la déception se lisait sur le visage de tout un chacun. »

Bien vite, la déception a laissé place à l'incrédulité. Vers 2 h 15, les astronomes ont vu une petite tache brillante se détacher de la couronne solaire. Défiant les évidences et les pronostics, se moquant même des calculs, Hellen-Freischmann émergeait miraculeusement de la fournaise, atrophiée, diminuée, mais en un seul morceau. La mine radieuse, Velma Baglin se montre prudente dans ses explications : « Il est trop tôt pour se prononcer. Peut-être en saurons-nous plus sur le pourquoi du comment lorsque la comète s'approchera de la Terre, d'ici quelques semaines. Il se peut que la trajectoire de Hellen ait été altérée et qu'elle soit passée un peu plus loin du soleil que prévu. Pour le moment, nous le vivons comme un petit miracle, mais l'esprit scientifique devrait vite reprendre le dessus. »

Quoi qu'il en soit, Hellen-Freischmann, par sa ténacité, a maintenant toutes les chances d'offrir un spectacle époustouflant au début du mois de mars. Il va sans dire qu'elle fera l'objet d'un suivi assidu dans les semaines à venir.

Le contenu de l'article eut sur Théo un effet aussi spectaculaire qu'inattendu. Dans un premier temps, il se mit à respirer par le nez, d'abord doucement, puis avec une férocité croissante. Il saisit le journal à deux mains et entreprit de le réduire en lanières, puis en miettes, puis en petites granules de papier. Avoir eu des ongles plus fins, il aurait volontiers poursuivi jusqu'aux atomes. Il n'était pas content. N'ayant personne à qui se confier, il adressa spontanément ces quelques mots à la rescapée :

« C'est contrariant, Hellen. Je fais des pieds et des mains pour adapter mon récit en fonction de ta mort, et toi, juste pour m'emmerder, tu trouves le moyen de survivre! Qu'est-ce que je fais, moi, maintenant? C'est une suite que tu veux? Je vois ça d'ici. *Sublimée 2 : la comète vengeresse*. Grottesque, Hellen! Il y a des limites au mauvais goût. Du reste, il est hors de question que je réécrive la fin... Comment, pourquoi? Parce que ça ne se fait pas! Un auteur qui se respecte ne change pas son œuvre du tout au tout après qu'un éditeur l'a acceptée. Non, vraiment, il faudra s'y faire. De toute façon, c'est trop tard. Je garde cette fin! Elle convient parfaitement. »

Théo s'empara de l'enveloppe cachetée et la brandit, un sourire féroce accroché aux lèvres.

« Tu n'es pas d'accord? Voyons ce qu'ils en ont pensé, eux! Je te parie ce que tu veux qu'ils ont adoré. »

Surexcité, il s'empressa de déchirer l'enveloppe. À l'attention de Hellen, il lut à voix haute.

Monsieur Norès,

J'ai pris connaissance de votre manuscrit intitulé Sublimée et vous remercie de nous l'avoir adressé. Je suis dans le regret de vous informer qu'il n'a pas su convaincre notre comité de lecture. Nos publications annuelles étant restreintes, nous effectuons une sélection rigoureuse fondée sur des critères d'évaluation serrés. Votre récit relève d'une esthétique inusitée qui ne cadre pas avec notre catalogue.

Une brève recherche sur nos publications vous aurait rapidement éclairé sur notre ligne éditoriale. Voilà une démarche que je vous suggère fortement d'entreprendre lorsque vous déposez un manuscrit. Elle vous évitera des déplacements inutiles, vous épargnera de faux espoirs. Qui plus est, il peut être irritant pour un éditeur (souvent éprouvé par une charge de travail considérable!) de constater, à la lecture d'un manuscrit, que son auteur ignore parfaitement quelle est la vocation de la maison. Soumettre un texte pour publication ne peut être fait à la légère.

Je reconnais à votre récit une certaine originalité, une audace qui a d'abord excité ma curiosité. Cédant au charme de l'inhabituel, je vous ai lu d'un bout à l'autre. Faisant fi de la pauvreté de votre style, de vos formulations laborieuses, d'une typographie bâclée, agressive pour l'œil et d'une trame narrative aussi simpliste que boiteuse, je me suis raccrochée à l'espoir que votre récit recèle des qualités finement inscrites entre les lignes; des qualités que seule une lecture aiguisée, capable de creuser le texte jusqu'à la moelle, saurait mettre en lumière. J'ai creusé. J'ai entretenu cette foi jusqu'au point final. En vain. Mes espoirs se sont butés à une fin terriblement convenue, une sorte d'anti-chute si j'ose dire. Ce deuxième ou troisième degré de lecture tant espéré n'était qu'un leurre. Votre manuscrit crée une attente; il la déçoit.

Je vous souhaite néanmoins bonne chance dans la recherche d'un éditeur qui pourra donner suite à votre démarche.

Pour finir, prenez note que votre manuscrit peut vous être expédié moyennant des frais de 10 \$. Autrement, vous pouvez venir le récupérer à nos bureaux jusqu'au 3 mars après quoi, en l'absence de réclamation, nous procéderons à sa destruction.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de nos meilleurs sentiments.

Annie Mèvre

*Service des manuscrits
Les éditions du Mistral*

Chapitre V

On peut légitimement se demander ce que Théo fabriquait là. Par « là », entendons à huit cent trente-six mètres d'altitude, les bottes enfoncées dans deux pieds de neige folle, sur le versant ouest (ombragé à cette heure) du mont Nordat, par une température de moins dix-neuf. Oui, il est permis de se questionner.

On a pu s'en rendre compte, il existait, en fait de locomotion, certains différends entre l'enveloppe corporelle de Théo et son esprit. Si la première était, le plus souvent, confinée à une grille de déplacements horizontaux (gravitation oblige), le second allait où bon lui semblait, en l'occurrence où le Théo charnel avait peu de chances de (et peu intérêt à) mettre les pieds; des endroits aussi variés que la couronne solaire, la surface de Vénus, la nébuleuse de la Tarentule, la grande tache rouge de Jupiter, celle moins grande et bleue de Neptune, la surface d'une étoile à neutron ou encore, la chevelure vaporeuse de Hellen-Freischmann.

Sachant bien qu'il ne verrait jamais de près ces merveilles célestes, Théo trouvait une bonne dose de réconfort dans l'idée qu'il pouvait s'en approcher. Et si l'ascension des mille trois cent soixante-deux mètres du mont Nordat ne comblait qu'une infime partie des distances inconcevables en jeu, elle procurait à Théo cette sensation de légèreté et d'affranchissement qui lui faisait tant défaut sur le plancher des vaches. Serait ainsi assouvi le besoin pressant de mettre un maximum de distance entre lui et le niveau de la mère qui l'avait pris d'assaut à son réveil.

Il évoluait à bon rythme, comme attiré par les hauteurs, à rebours de la gravité. Il avait renoncé au tracé sinueux des sentiers, préférant couper à travers bois. Suivant une ligne directe vers le zénith, il condensait son ascension. Le prix à payer : un terrain instable et accidenté, envahi par une densité arborescente assez forte pour compromettre sa progression. Avalanche possible et même probable. Risques d'ours. Mais Théo n'allait pas se décourager pour si peu. Tout compte fait, il respirait la bonne humeur, évoluait avec plus d'aisance qu'il ne l'avait fait ces deux derniers mois sur le plan horizontal. Quelque chose avait changé. Quelque chose dans la chimie de son cerveau, peut-être.

Quatre jours plus tôt, une enveloppe et un journal s'étaient donné rendez-vous dans sa boîte aux lettres. Dans un premier temps, l'annonce d'une Hellen plus vivante qu'escompté l'avait mis hors de ses gonds. Théo s'était alors transformé en déchiqueteuse humaine. L'instant d'après, un manuscrit moins accepté que prévu l'avait pétrifié sur sa chaise. Quelques minutes plus tard, il avait repris vie, s'était longuement massé le cuir chevelu pour ensuite éclater d'un rire guttural presque (et même carrément) inquiétant. Ce rire avait canalisé une palette d'émotions nuancée : rire défiant teinté d'une certaine mégalomanie, rire entreprenant et fier pour ne pas dire victorieux; mais aussi, rire de type crachat, autrement dit mouillé et offensif. De qui ou de quoi Théo avait-il ri de la sorte?

De lui-même, bien entendu. De sa bêtise. De cet épilogue si justement qualifié de « convenu » par l'éditrice du Mistral. Loin de se révolter contre ce verdict, Théo avait eu ces quelques mots à l'égard d'Annie Mèvre :

« Vraiment, merci et merci! Cette conclusion, j'ai été bête de la concevoir. J'ai été fou de la rédiger. Aujourd'hui, vous m'accordez la chance de réparer ce fiasco. Vous ne serez pas déçue. »

Fort de cette opportunité, il avait passé les trois jours suivants claquemuré chez lui, à cogiter assez sérieusement merci. Au terme d'une réflexion remarquablement inefficace vu son degré de motivation, Théo n'avait acquis qu'une certitude. Tirer Hellen des griffes d'Hélios, lui offrir son *one-comète-show*, la faire briller à outrance dans la nuit n'allait rien régler. Le problème de la finale convenue resterait entier. Que faire alors? Las de moisir dans son appartement, Théo avait statué, au matin du 22 février, qu'un changement d'air s'imposait.

Situé en plein centre de la ville, le mont Nordat offrait une vaste étendue de nature à peu près sauvage – ilot miraculeux de tranquillité au cœur de l'enfer métropolitain, l'œil d'une sorte de cyclone urbain. Pour étayer cette métaphore glissante, précisons que l'œil en question avait sa propre lentille, celle du télescope catadioptrique de l'observatoire coiffant la cime aplanie de la montagne.

Deux cents mètres plus bas, Théo s'efforçait de maintenir la cadence, et ce malgré une radicalisation du relief dont l'inclinaison frisait alors les quarante-cinq degrés. Conscient qu'il vaut mieux, dans ces situations, abaisser son centre de gravité et multiplier les points d'ancrage, il se pencha vers l'avant et plongea ses mitaines dans l'épais couvert de neige. Il grimpa ainsi depuis peut-être cinq minutes lorsqu'il sentit le sol se dérober sous lui, puis glisser dans une direction que lui, Théodore Norès, ne voulait pas emprunter. Le randonneur dégringola sur quelques mètres, d'abord lentement et ensuite, moins lentement... Ses

nombreuses tentatives pour s'arrimer au terrain eurent pour seul résultat d'entraîner plus de neige avec lui. Non, vraiment, sa situation n'était guère brillante.

Guère brillante, d'accord, mais pas désespérée. La couche de neige, grande responsable de sa mauvaise posture, lui évita bon nombre d'écorchures, d'ecchymoses et autres blessures que pareille chute en milieu rocailleux lui aurait infligées. Il dévala la pente sur environ quatre mètres avant de buter contre un mélèze qu'il eut la délicatesse de remercier. Euphorique d'avoir survécu à sa toute première avalanche, il demeura affaissé contre l'écorce du conifère, transpirant son trop-plein de bonne humeur. Quelques minutes plus tard, il se redressa, prêt à reprendre l'ascension.

Le sol ayant révélé sa précarité, Théo lui préféra la robustesse des arbres. Prenant leur tronc pour point d'appui, il poursuivit en se propulsant sur de courtes distances, priant chaque fois pour que l'arbre suivant soit bien enraciné. D'épicéas en pins, de bouleaux en érables, il ne mit qu'un quart d'heure pour combler les derniers cent mètres le séparant du sommet.

Le soleil, désormais visible grâce à l'aplanissement du relief et la rareté des arbres, lui indiqua que la matinée tirait sur sa fin. Il prit quelques secondes pour humer le silence avant de se remettre en marche. Il entrevit aussitôt un petit sentier de neige damée sur lequel il s'engagea. L'air, par sa froideur piquante et sa densité, avait quelque chose de désaltérant. La neige présentait une teinte bleutée qui n'avait rien de banal. Et le soleil... Théo ne le quittait pas des yeux ce qui, normalement, aurait dû poser problème.

Le chemin était bordé par deux séries d'arbres (exclusivement des sapins) faisant obstacle à la contemplation du panorama. Théo était sur le point de réprocher leur présence lorsqu'il perçut, un peu plus loin, un escalier rustique en bois raboté. Une fois en haut, il put

déceler, droit devant lui, une vaste étendue de neige tapée donnant directement sur un dénivelé important : un belvédère. Sensible à l'appel du paysage, il décida d'y faire escale.

Les coudes plaqués contre une rampe en marbre désagrégé, il laissa son regard se promener sur les quartiers ouest et sud de Nordamont. Il pouvait presque déterminer à quelle hauteur le smog urbain s'épuisait à grimper les basses couches de la troposphère, loin en dessous de lui. À l'opposé, le bleu du ciel tirait sur le violet, et Théo supposa qu'il devait s'agir de sa couleur normale, qu'il n'avait jamais pu voir en raison du nuage fétide qui, toute sa vie, s'était interposé entre lui et la voûte céleste.

Son regard se connecta à l'une des artères de la ville qui, débutant au pied de la montagne, partait à la conquête de l'ouest. Il l'accompagna jusqu'à l'horizon. Alors qu'il se laissait peu à peu hypnotiser par le territoire quadrillé s'étendant devant lui, Théo fut frappé par une évidence sortie tout droit du néant.

Son récit n'aboutirait nulle part s'il s'obstinait à calquer le devenir de son protagoniste sur le parcours interminable de la comète. Son modèle lui avait donné l'impulsion nécessaire à la mise en branle de son projet, mais pour le parachever, il devait s'en affranchir. Si l'incertitude pesant sur l'avenir de Hellen avait efficacement soutenu son histoire jusqu'ici, Théo prenait acte de l'essoufflement de ce moteur narratif, inapte à porter son œuvre jusqu'à son terme.

Non, sa comète fictive n'était pas enchaînée au monde réel. Théo n'allait pas s'en laisser imposer. Il ferait comme bon lui semblait; il écrivait un roman. Sa Hellen à lui serait la plus intéressante, la meilleure, point barre!

Chapitre VI

« Ce ne sont pas des conditions de travail », se répétait Annie Mèvre, piégée dans une réflexion sclérosée juste bonne à nourrir sa consternation. L'éditrice avait passé tout le matin à mariner dans un condensé de fiel : solution aigre saturée de pensées noires, rehaussée d'un zeste de mauvaise foi. Autre problème, elle mijotait doucement dans son jus corporel : produit salé d'une sudation qui la laisserait médium bien cuite d'ici la fin de son quart de travail.

Bien des mots pour dire qu'Annie était en nage et contrariée. L'après-midi ne faisait que débiter. Frénétiquement, entre deux soupirs, elle passait à son front une main à contenance de chiffon – vaine tentative d'éponger la sueur qui cascadaient jusqu'à ses sourcils pour ensuite se mêler au liquide lacrymal de ses yeux. Cette main, pas moins détrempée que le reste, n'absorbait goutte. Tout compte fait, l'effort engagé dans ce geste réitéré ne faisait qu'accroître sa transpiration.

Vers treize heures trente-huit, une gouttelette native de sa tempe roula jusqu'à son menton, hésita un moment, se laissa choir sur le manuscrit qu'Annie avait sous le nez, entre ces quelques lignes :

« Il était pour elle ce que la tache aveugle est à la vision : un point de néant incognito, une lacune latente, un vide occulte. Il était ce drain que vous dissimulez dans le paysage, que vous dissimulerez aussi longtemps qu'il n'aura pas siphonné l'essence de votre âme esseulée. »

La transpiration d'Annie forma une infime tache grise au-dessus du mot « tache ». Prenant acte du gâchis, la jeune femme ébaucha illico presto un scénario catastrophe.

« Si l'on vient à croire que j'ai larmoyé sur un passage aussi abject, je serai la risée de l'équipe. Ma réputation sera entachée. Ma carrière, à l'eau. »

Son délire s'étira cinq longues minutes durant lesquelles lettre de démission, changement d'identité, exil et suicide furent considérés. Une solution moins radicale s'imposa finalement. Un bref commentaire : « métaphore incongrue et mal filée », rédigé sur l'emplacement de la tache, lui permit de régler le problème. Rassurée, elle put reprendre le cours méandreux de sa rumination. Où en était-elle déjà? Ah oui, la chaleur.

« Dans un four crématoire, au moins, mon agonie serait rapide. Pas sans douleur, mais brève. Oui, un four crématoire, ce serait bien. Avec un four crématoire, on va droit au but. C'est à peine s'il laisse le temps de s'apitoyer sur son sort. Merde, qu'est-ce qu'il fait chaud! »

Annie eut une pensée fielleuse à l'endroit d'Ernest Pollux, grand responsable du climat équatorial dans lequel baignaient les bureaux du Mistral depuis quatre jours.

Quatre jours donc que le directeur avait fait l'acquisition d'un *medinilla magnifica* : plante délicate (capricieuse) d'origine tropicale, qu'il gardait dans le hall d'entrée.

Princesse pimbêche de la gente végétale, *medinilla* dramatise pour un rien. Survient un courant d'air un rien trop froid, un rien trop sec, et voilà notre prima donna plongée dans une détresse à fendre l'âme, à vous enserrer le cœur, à vous broyer les... enfin bref, à vous faire mourir de chagrin. Ses grandes feuilles d'un vert intense attrapent la jaunisse. Honteuse, mais sublime, *medinilla* se recroqueville (ne me regardez pas, je suis hideuse, laissez-moi

mourir seule), signe que rien ne va plus, qu'il n'y en a plus pour longtemps. La minute d'après, en effet, les feuilles ont déjà commencé à tomber. Modèle réduit d'automne sans promesse d'un printemps. À voir *medinilla magnifica* ainsi, on l'imagine très bien tousoter, gémir faiblement et, d'une voix frêle, supplier qu'on écourte son calvaire.

Déterminé à tout mettre en œuvre pour préserver sa précieuse d'une telle déchéance, Ernest n'entendait pas négocier. Chacun devait se soumettre aux exigences thermiques et hygrométriques de Sa Majesté *medinilla* – température : vingt-six degrés, humidité relative : quatre-vingt-huit pour cent. De plus, dans l'optique d'une floraison optimale, la protégée du directeur nécessitait des soins constants. Et toutes sortes de soins : vaporisation d'eau non calcaire sur son feuillage, maintien d'un éclairage naturel sans exposition directe au soleil, distribution d'engrais liquide, taillage stratégique des rameaux encombrants. L'équipe du Mistral avait eu droit à un breffage soporifique et détaillé des différentes tâches à exécuter.

– Si j'avais voulu être botaniste, j'aurais postulé chez Fleur-Ô-rama de l'autre côté de la rue. Et surtout, je n'aurais pas moisi dix ans de ma vie en études de lettres.

– La ferme, Annie.

Confronté aux mines consternées de ses employés, l'éditeur en chef s'était improvisé diplomate. À sa façon :

« C'est notre bébé à tous, vous comprenez. En échange des soins que nous lui prodiguerons, elle deviendra, j'en suis sûr, notre muse bien-aimée, le moteur d'un renouveau qui seul peut permettre à cette maison de poursuivre sur la voie de la prospérité. La puissance brute du Mistral doit s'imprégner d'une dimension qu'elle n'a jamais côtoyée jusqu'ici; celle-là même qui canalise et dompte la force du soleil pour la faire rayonner

autrement, pour l'enrichir d'une délicatesse sans égale, inscrite dans ses courbes de vitalités. Je parle, vous l'aurez compris, du Principe végétal qu'incarne notre nouvelle pensionnaire. Il n'en tient qu'à vous de laisser son aura vous habiter, vous revigorer l'esprit, irradier sur vos âmes et résonner à travers vos chakras. Respirez, mes amis. Humez son essence divine. Vibrez au rythme subtil de medinilla. »

En vérité, medinilla magnifica ne faisait qu'étoffer la déjà très longue liste des lubies éphémères et spontanées qu'Ernest imposait au personnel du Mistral depuis qu'il était en poste : rideau à billes à l'entrée de son bureau (durée : une semaine), vivariums (au pluriel, oui) contenant douze variétés de lézards (trois semaines), capteurs de rêves pour chaque fenêtre de l'édifice (une matinée), séances obligatoires d'écriture automatiste (tous les matins durant trois semaines), lecture en boucle du vinyle d'Atrëyù Akíndynos (musicien-soliste, maître de la syrinx [deux très longues journées]), trente mètres de tiges d'encens consumées en deux suffocantes semaines et tant d'autres.

Au seuil de l'ébullition, Annie s'efforça de bannir medinilla magnifica de ses pensées après quoi elle voulut bien accorder une seconde chance à Gustav Angers, l'auteur de la tache aveugle : « OK, Gustav, parlons sérieusement. Je te laisse trois pages pour me convaincre. Parce que je suis gentille. Fais voir ce que t'as dans le ventre! »

Pas grand-chose dans l'estomac, Gustav. Pour l'essentiel, du prémâché, et Annie eut tôt fait de regretter son empathie. Une page plus tard, elle capitulait : « Trop mauvais, exécration, Dieu n'existe pas. » En une fraction d'éclair, sa compassion se reconfigura de manière à cibler le lecteur : « Hors de question qu'une telle bouse te tombe entre les mains.

Tu mérites mieux que des métaphores de taches aveugles. Ne crains rien, petit lecteur, je suis aux aguets. Moi, Annie Mèvre, filtre vigilant, je ne te laisse pas tomber. Un peu tout le monde te laisse tomber ces jours-ci. Moi, jamais. Tu m'entends? Jamais! »

Gustav Angers fut admis dans le classeur réservé aux manuscrits rejetés, classeur qu'Annie nommait, en riant, son *Salon des refusés*. Elle s'affairait à y loger le nouveau venu : « Voilà, monsieur Gustav, c'est ici. Vos voisins de chambres sont Naëlle Ambre et Anthelme Aude. Tâchez de bien vous entendre. » lorsque son regard dévia brusquement (spasme oculaire) vers la section des *N*, où reposait une œuvre plus refusée que la moyenne : méprisée par le comité de lecture du Mistral, puis reniée par son propre auteur.

Annie, qui s'appêtait à refermer le classeur pour s'emparer du prochain document sur sa pile, buta contre la *Sublimée* de Théodore Norès et sombra, bien malgré elle, dans une introspection douloureuse.

Navré, Annie. Tu n'es guère ce filtre vigilant qui préserve le lecteur des sécrétions infectes issues des cerveaux défectueux. À quoi bon te leurrer? Vois les choses en face. Tu n'es rien de plus qu'un filet. Un filet en mailles d'acier. Un instrument froid et désincarné qui, bien empoigné, devient le prolongement asservi d'une tierce main, d'un tiers esprit. Libre arbitre néant. Pas convaincue? Rappelle-toi du manuscrit de Cyrus, de ta conversation désastreuse avec Ernest. Allez, trouillarde, souviens-toi. C'était il y a une semaine jour pour jour...

– Alors, ce manuscrit? t'a demandé cette grosse tête d'Ernest.

– Du Cyrus tout craché, aucune surprise, as-tu répondu.

– Mais encore?

– Cyrus nous donne précisément ce qu'on attendait de lui, ni plus ni moins.

– Alors, c'est OK?

– C'est une vraie question?

– Qu'en penses-tu?

Libre arbitre néant, disions-nous. Félicitations, Annie. Tu as bien appris à lire avec les yeux d'un autre. Tu dois maintenant désapprendre, t'affranchir de la grille d'évaluation du Mistral qui emprisonne ton regard depuis... Tu ne saurais dire depuis combien de temps. Des années? Peu importe. Figure-toi que tu es sur la bonne voie. C'est avec tes propres yeux, n'est-ce pas, que tu as parcouru le rejeton de Cyrus. À croire que tu les as entrouverts dernièrement. Un peu rouillés, tes yeux, d'accord. Un peu de poussière dedans, bien sûr. C'est normal et ce n'est rien. Une mince pellicule vite balayée, tu verras.

– Toi, il te faut un café, susurra une voix par-dessus l'épaule gauche d'Annie.

Un murmure, cette voix. Une caresse pour les tympans. Rien à faire. Annie, qui s'était assoupie, se redressa dans un sursaut cataclysmique qui expédia une ribambelle d'objets (une agrafeuse, plusieurs crayons, un contenant de liquide correcteur privé de capuchon, un miroir de poche, un tube de baume à lèvres, un pot d'aspirines ouvert, un tube de gelée antibactérienne, un arc-en-ciel de punaises, quatre épingles à cheveux, un tube de crème hydratante au parfum de fleur d'oranger et une infusion de camomille dans un récipient isothermique mal fermé) sur la moquette.

Dans son élan, l'éditrice pivota avec sa chaise, vit le décor de la pièce entrer en orbite autour d'elle le temps d'un arc de cent-quatre-vingts degrés. Au terme dudit arc, elle

s'immobilisa, les jambes croisées en catastrophe (restons cool), face à son vieux collègue, Jérôme Astier, qui l'observait de ses yeux-océan, une espèce de sourire accroché à la figure.

– J'ai dit *café* comme j'aurais pu dire *pause*. Ou même un alliage des deux. Pause-café?

– Les pauses, c'est pour les faibles, rétorqua Annie, sans pouvoir maîtriser le trémolo de sa voix.

– Et la faiblesse, pour tout le monde. Tu dormais.

– Et alors? Je réfléchis en dormant, c'est connu.

– Je te crois. Tu parlais tout haut. J'étais à la cantine; je t'ai entendue. Et, hum... tu as quelque chose sur la figure. Juste là.

Ce quelque chose était un papillon adhésif amovible, plus couramment appelé *post-it*, collé à son menton; papillon sur lequel était inscrite à l'encre rouge une courte note : « Dépoussiérer le système avant de partir. » Annie amorça un geste pour s'en débarrasser, mais...

– Laisse donc, intervint Jérôme. Je n'ai pas dit que c'était déplaisant.

Elle se palpa le menton du bout des doigts, désireuse d'établir la nature de l'intrus. Sitôt reconnue, la note autocollante fut autorisée à séjourner sur son visage. Pour l'instant.

– C'est pour me complimenter sur mon carton facial que tu m'as réveillée?

– Oui.

– Sans blague?

– Aussi pour te mettre en garde.

– En garde contre quoi, ange gardien?

Le sourire de Jérôme s'éteignit cependant qu'un petit nuage glissait devant le disque solaire, plongeant la pièce dans un semblant de crépuscule.

– Contre le sommeil, naturellement! Le sommeil, dont tu viens de t'extirper, mais qui te guette toujours. Le sommeil qui saisira la première occasion pour fondre sur toi. Fais gaffe.

– Pas de soucis, je suis réveillée.

– Tu peines à soulever tes paupières, à croire qu'elles sont en plomb. Tu as le regard vitreux, les yeux lézardés de rouge sur le point de se refermer, jurerait-on. Et tu es blanche comme une morte... ou un béluga.

– Reste que je suis éveillée, merci! s'impacienta l'éditrice.

– Vraiment, oui? Alors, fais ce qu'il faut pour le rester.

– Autre chose? demanda une Annie de plus en plus irritée.

– Oui...

Il fit deux petits pas vers elle, mouvement qu'il compléta en inclinant son buste vers l'avant. Il scruta son menton.

– N'oublie pas de dépoussiérer le système, souffla-t-il sur un ton indéchiffrable.

Il salua sa collègue d'un hochement de tête amical et prit la direction de la porte. Arrivé dans l'embrasure, il s'interrompit, fit un pas en arrière, puis deux autres vers l'avant. Il ricana en se retournant vers la jeune femme qui l'observait sans respirer, la mâchoire scellée, les yeux, au contraire, écarquillés.

– Tu as remarqué l'inclinaison du plancher? demanda le réviseur.

– Non, grogna Annie.

– Et pourtant, c’est tout l’édifice qui bascule, qui s’enfonce petit à petit du côté ouest.

Sans doute le terrain qui est trop mou. Ce n’était pas comme ça à l’époque.

– Tu devrais arrêter de picoler durant les heures de bureau.

– Ça me regarde. Je te laisse vaquer à tes manuscrits. Reste vigilante.

Il glissa dans la pièce adjacente, qui n’était pas une pièce, mais un corridor. Annie s’étonna de ne pas entendre le bruit décroissant de ses pas. À croire qu’il s’était immobilisé sitôt sorti. La jeune femme frissonna d’inconfort et demeura aux aguets, le regard cadennassé sur le cadre de porte. Deux minutes plus tard, elle se trouvait un peu ridicule. D’autant plus bête qu’elle prenait acte du bric-à-brac étalé sur le plancher autour d’elle. D’autant plus conne qu’elle se rappelait ce stupide bout de papier toujours apposé à son menton.

Elle l’en décolla et l’observa attentivement.

« Dépoussiérer le système. Je m’en suis occupée la semaine dernière. »

Elle cligna des yeux en approchant le mémo de son nez. Entre les lettres rouges se profilait la trace d’une écriture au verso. Annie considéra l’envers du papillon.

« Un intrus à virer du Salon des refusés. »

Force fut d’admettre qu’il s’agissait de son écriture.

« Impossible. Je n’ai jamais écrit ça. »

Elle appliqua son pouce contre la surface jaune qu’elle frotta dans un mouvement de va-et-vient. Les lettres se brouillèrent en s’étalant sur le papier, preuve assez convaincante que : « Je viens tout juste de l’écrire. Ça y est, je deviens dingue! »

Annie demeura immobile, plongée dans une espèce de coma cérébral, la bouche grande ouverte. Puis, elle se ranima. Elle se tourna vers le classeur des textes refusés. La chose n’est guère possible, mais ses yeux se mirent à trembler. Luttant contre une réticence

féroce, elle tendit le bras vers la section des *N* et s'empara fébrilement du manuscrit de Théo, celui-là même qu'elle avait froidement traîné dans la boue quelques jours plus tôt.

« Lire avec mes propres yeux. Je vous accorde une seconde chance, monsieur Norès. »

Seconde partie

Sublimée – revu et corrigé

La poigne d'acier d'Hélios gagnait en puissance tandis que la comète plongeait vers lui, toujours plus vite, en chute libre dans le gouffre gravitationnel par lequel il assurait la cohésion de son système planétaire. Hellen commençait à comprendre qu'elle n'obtiendrait son salut qu'au terme d'une lutte féroce, de celles qu'on dit perdues d'avance. Il n'était plus question d'amadouer son tortionnaire. Une hargne plus froide, plus noire que le vide séparant les étoiles s'était substituée à l'amour fiévreux qu'il lui avait porté naguère – rancœur amère et même acide qui ne laisserait aucune place à la clémence, ni même à la pitié.

Fort bien, elle se battrait! Elle livrerait à Hélios un combat sans merci. Hellen – petit corps gelé déjà meurtri par le souffle stellaire, famélique, prête à tomber en morceaux – mènerait la bataille de son existence face à la matrice du système solaire.

Distance : deux millions de kilomètres de la photosphère. Vitesse d'approche : autant de kilomètres par heure. Température ambiante : cinq mille degrés. Malgré des pertes corporelles considérables (deux millions de tonnes par seconde), Hellen tenait bon. Voyant qu'elle ne bronchait pas, Hélios eut un accès de colère éruptive. Il expédia sur la téméraire un arc igné, une lame de plasma plus vaste que la Terre. Après l'avoir encaissée, la comète éclata d'un rire railleur.

« C'est tout ce que tu as dans le ventre, Hélios? Tu crois peut-être m'impressionner ou m'effrayer avec tes feux d'artifice? Ne sais-tu pas que certaines étoiles, en explosant,

deviennent plus radieuses qu'une galaxie entière? Crois-moi, tu fais pâle figure avec tes flammèches. »

Certains diraient que Hellen jouait avec le feu en attisant ainsi la colère de l'astre diurne. Ces gens témoigneraient toutefois d'un sens de l'humour discutable. Qui plus est, ils auraient tort. S'il est vrai que la puissance d'Hélios se décuplait lorsqu'il s'emportait, Hellen, de son côté, puisait une ténacité irréductible à même la déroute de son bourreau. Le mettre hors de ses gonds lui permettait d'apprécier l'empire qu'elle avait sur lui.

Dans cette optique, elle en rajouta :

– Tu sais ce que je pense? Au fond, tu es jaloux! Toi qui laisses huit planètes te graviter autour, tu es malade de jalousie! C'est déplorable, Hélios. Tu es abject; j'ai envie de dire dégoûtant. Tu sais d'ailleurs ce que tout le monde raconte sur toi et Saturne?

– Je m'en moque! tempêta Hélios.

– On dit que c'est toi qui lui as offert ses anneaux! Sept anneaux mirobolants qui scintillent sous ta lumière. Tu ornas tes planètes de bijoux et tu oses prétendre n'avoir d'amour que pour moi! Un sale menteur, voilà ce que tu es, Hélios! Une ordure! Un allumeur!

Fou de rage, Hélios multiplia les assauts contre la fouguese comète : coups de soleil, tempête magnétique, éjections de masses coronales. Rien n'y faisait. Hellen traversa le moment critique du périhélie en riant aux éclats. Deux heures plus tard, sa masse restante – un noyau de glace de cinq cents mètres de rayon – s'éloignait victorieusement de l'astre esseulé, replongeant à toute vitesse vers les ténèbres obscures de son nuage d'Oort natal. Elle s'enfuyait, emportant avec elle la fierté blessée du seigneur Hélios, qui n'avait su ni se

l'approprier ni même la terrasser. La comète triomphante baignait dans une toison éclatante constituée des gaz et de la poussière qu'il lui avait arrachés. Elle était ravissante.

Ravissante, peut-être; tirée d'affaire, rien de moins sûr. Toujours coincée sur le tracé elliptique de son orbite, elle serait ramenée sous la griffe létale du seigneur stellaire si rien n'était fait. À peine extirpée de l'enfer, Hellen se voyait confrontée au péril d'un retour programmé quelques milliers d'années plus tard. C'est comme dire demain à l'échelle d'une comète.

Comment faire pour se libérer de l'attractivité fatale d'Hélios?

« Seule, je n'y arriverai pas. Mais qui pourrait bien m'assister? On raconte que Vénus – autrefois belle comme la Terre – a elle aussi été ravagée par cette brute d'Hélios. Sans doute se montrera-t-elle sensible à ma cause. Vénus alias la déesse de l'amour. Ça, ça le mettrait hors de lui! Je croise son orbite d'ici quelques jours. Hélas, je me déplace beaucoup trop vite pour être prise dans son champ d'attraction. Il faut que je ralentisse. Mais comment? »

Trois jours qu'elle glissait silencieusement dans le grand vacuum, attendant fébrilement que la providence lui tende une perche. Dans le lointain, Vénus se démarquait déjà des étoiles : petite sphère opalescente grossissant d'heure en heure. Hellen soupira de désespoir. Si rien n'advenait très bientôt, elle défilerait à toute vitesse le long de sa courbe d'espace, sans pouvoir l'épouser.

La comète était sur le point de se résigner lorsque le hasard joua un coup de dé miraculeux. Quelques heures avant qu'elle n'atteigne le voisinage de Vénus, Hellen

coïncida avec un astre errant, une petite masse rocheuse moitié moins grande qu'elle. Les deux vagabondes ricochèrent l'une contre l'autre avec un angle favorable pour Hellen, qui se mit à tourner comme une toupie en perdant beaucoup de vitesse.

Tout était en place. La comète dériva tranquillement vers l'Étoile du matin dont elle devint le premier satellite naturel, le plus éclatant de tout le système solaire. Au terme de quelques révolutions, Hellen avait tracé, sur la ligne de sa nouvelle orbite, une trainée nacrée constituée de ses matériaux sublimés.

« Quel magnifique anneau! » s'émerveilla Vénus, déjà follement amoureuse de sa nouvelle compagne.

FIN

Chapitre VII

Nordamont arborait une mine grincheuse, l'air de s'être levée du mauvais pied. On peut la comprendre; elle était comme tout le monde : lasse d'un hiver qui ne montrait aucun signe d'épuisement. Cette nuit encore, un vent musclé natif du pôle Nord avait dégringolé les latitudes pour s'abattre sur elle, cependant qu'une masse d'air humide la prenait en tenaille, côté sud. Résultat : un ciel incontinent et pas mal de neige depuis la veille.

Mine de rien, une métropole de mauvais poil est une chose préoccupante. À prendre très au sérieux. Nordamont, en particulier, devenait exécration lorsque contrariée. Il y avait fort à parier qu'elle ferait exprès, ce jour-là, de pourrir l'existence de chaque citoyen logé en son sein. Sa logique, en quelques mots : si je ne suis pas contente, personne ne le sera.

Pour s'en rendre compte, il suffira de suivre le parcours d'un citoyen, n'importe lequel. Prenons quelqu'un au hasard. Pourquoi pas Annie Mèvre?

De toute évidence, Annie n'était pas dans son état normal. Façon de dire qu'elle arborait une mine radieuse, que son visage présentait tous les signes de la quiétude, que ses yeux n'étaient guère alourdis par le poids des cernes ni ramifiés de nervures rouges. Plus surprenant encore, elle reniflait à peine malgré le froid – tout de même un peu. Si quelqu'un de son entourage l'avait vue ainsi, sans doute se serait-il alarmé d'une métamorphose aussi spectaculaire :

« Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait d'Annie? »

Dans les environs de neuf heures, la neige continuait de s'acharner sur Nordamont. En se déposant sur le sol, elle avait redéfini les contours de la ville, confondant trottoirs et

routes, insérant une bonne dose de chaos dans le paysage urbain, normalement régi par la ligne droite et la surface plane. Les voitures, complètement ensevelies pour la plupart, trahissaient leur présence en ponctuant le relief de petites buttes alignées le long des rues. Le couvert de neige était également sculpté par les assauts répétés d'un nordet vigoureux, – pour sûr, mal intentionné – qui lui donnait, à certains endroits, un aspect de vagues figées ou de dunes scintillantes. Le mercure, quant à lui, aurait toutes les misères du monde à venir lécher la barre du moins quinze vers le milieu de l'après-midi. C'est dire qu'au cœur de la matinée, il croupissait dans les bas-fonds du thermomètre, à moins vingt-trois. En somme, la journée s'annonçait parfaite... à condition d'être un ours polaire.

Ou d'être en congé, naturellement – spectateur distant de ces intempéries, niché dans le confort de son foyer, armé d'une tasse de chocolat fumant et d'une bouillotte sur laquelle poser les pieds. Bonne nouvelle, c'était samedi.

Annie n'entendait pas saisir l'occasion pour hiberner. Au programme : exploration urbaine, égarement prémédité dans les artères de la ville, fuite du quotidien, recherche d'une retraite douillette (café, pub ou salon de thé), tout cela dans l'optique d'une relecture attentive du manuscrit de Théo.

« Quelque chose dans ces pages a peut-être interpellé une dimension enfouie en moi, une authenticité ou une sensibilité enterrée à force d'impératifs professionnels. Je dois découvrir ce que c'est! »

Elle filait à toute allure, portée par une effervescence vivace, déconnectée de la tempête qui n'affectait en rien la légèreté de son pas. Elle donnait l'impression de se mouvoir au sein d'une bulle de flegme étanche à l'univers hostile qui l'entourait. Nordamont, pendant ce temps, croulait sous le poids de l'intempérie. Les plus vieux édifices

craquaient sous l'effet conjoint d'une accumulation critique de neige sur leur toit et d'un vent qui exagérait un peu. Il suffisait de tendre l'oreille pour percevoir leur grincement. La ville tout entière se lamentait, son cri conjugué à la plainte éolienne.

Les rues étaient pratiquement désertes. C'était même le cas des grandes artères, comme le boulevard Austorme dont Annie suivait le tracé, trottoir de gauche, depuis vingt-six minutes. Entrevus durant cet intervalle : une chenillette couchée sur le flanc en plein milieu du trottoir, un SDF au seuil de l'hypothermie à qui Annie avait refilé deux misérables dollars (tu en avais cinq dans les poches et tu le sais, radine!), une inondation locale résultant d'une conduite d'eau sectionnée par le froid, Théo, une vieille dame attendant un bus qu'elle attendrait longtemps, le bus fautif embourbé dans un monticule de neige un kilomètre plus loin, un commerçant s'affairant à dégager l'entrée de sa boutique et un poète maudit résolu à ne faire qu'un avec la tempête. Autrement, ce segment de rue avait des airs de ville fantôme.

Neuf heures quarante. La matinée filait, et le projet d'égarement d'Annie risquait de piétiner si elle s'obstinait à longer les grands axes. La flâneuse scrutait nerveusement les alentours à l'affût d'une solution; laquelle se présenta rapidement sous la forme d'une rue transversale dont le nom, Myriam, lui était étranger – occasion prometteuse d'aborder la ville sous un nouvel angle. Envoûtée par l'appel de la *terra incognita*, la piétonne pila sur son début d'anxiété et retrouva vite fait son entrain.

Midi vingt-deux. En l'espace de quelques heures, son regain de motivation s'était lentement mais sûrement dilué sur l'étendue toujours déserte d'un boulevard Myriam

tristement similaire sur toute sa longueur, identique à l'ensemble des rues côtoyées durant la matinée.

Toutes semblaient aménagées selon un même schéma répété ad nauseam sur des kilomètres. Elles offraient pour seul paysage une architecture froide et simplifiée : deux rangées de prismes sombres aux proportions similaires – des monstres de béton et d'acier. Pire encore, ce phénomène d'itération se manifestait à même les commerces, tous atrocement familiers. Chacun d'eux lui donnait l'impression d'exister en plusieurs versions, certaines aperçues quelques coins de rue plus loin, d'autres à deux pas de chez elle. Et du moment qu'elle s'attachait à traduire concrètement cette impression (mais sur quelle rue exactement? Était-ce vraiment la même enseigne?), celle-ci s'évaporait comme de la glace sèche, comme un rêve qu'on cherche en vain à fixer dans sa mémoire en s'éveillant. Il en allait de même des rares cafés croisés ici et là. L'affiche du café Bulle, par exemple, avait évoqué à Annie le souvenir très concret d'un latté infect ingéré dans un bistrot, peut-être celui-ci, mais pas forcément. Dans le doute, elle s'était abstenue d'y mettre les pieds.

Et s'il n'y avait que les commerces ou l'architecture. Même les fragrances flottant dans l'air puaient le déjà senti.

« À quoi bon me traîner sur des kilomètres par ce temps de chien battu si c'est pour aboutir dans une copie conforme de mon quartier? »

La flâneuse jeta un regard anxieux vers la façade supérieure des édifices, comme à la recherche d'une porte de sortie. L'opacité du blizzard ne permettait pas de suivre le parcours vertical des gratte-ciels au-delà d'une cinquantaine de mètres d'altitude. Comme chaque

immeuble des environs se hissait sans problème à cette hauteur, Annie pouvait facilement se figurer qu'ils tendaient vers l'infini, victorieux dans leur lutte contre la force de gravitation.

Étouffée par la toute-puissance de l'acier et du béton, cernée par une familiarité tentaculaire, elle passa graduellement de la marche rapide à une course effrénée. L'adrénaline la porta sur quelques kilomètres jusqu'à l'intersection du boulevard Maurier qu'elle croisa comme elle aurait croisé un mur de briques surgi de nulle part. Elle décéléra subitement, s'immobilisa pile à la jonction des deux trottoirs. L'air hébété, elle contempla le panneau latéral sur lequel s'affichait en lettres majuscules le nom de la rue; nom qu'elle tenta de faire disparaître, d'abord en clignant des yeux – toujours là –, puis en essuyant les lentilles embuées de ses lunettes. Loin de s'être effacée, l'écriture paraissait plus nette. Annie demeura immobile un long moment, anéantie par la vision cauchemardesque de cette damnée rue Maurier qui ne se laissait pas semer.

« Il y a les gens normaux, tourmentés pas des mauvais souvenirs, des spectres imaginaires, des squelettes dans le placard, des monstres sous le lit, des araignées au plafond. Et puis il y a moi, traquée par un boulevard. »

À rester immobile de la sorte, elle ne tarderait pas à se cristalliser sur place. Après avoir soupesé le pour (finis les emmerdes, fini Ernest, au diable cette garce de medinilla magnifica, aux poubelles cette pourriture de Cyrus Félicien, terminés les reniflements) et le contre (...) d'une destinée aussi funeste, Annie laissa son instinct de survie prendre le relais. Quelques minutes plus tard, elle se voyait franchir la porte du Café Guignol : établissement discret, bordé (étranglé) par deux magasins grande-surface.

Le décor était si décevant qu'on se contentera de préciser qu'il y faisait sombre, que les trois tables en plastique bon marché du bistrot n'accueillaient pas le moindre client et qu'il y régnait une odeur de toile d'araignée.

Derrière le comptoir se dressait le tenancier : gros homme d'âge mûr au visage ratatiné. Tout en fixant Annie d'un œil brillant, il souriait – façon gentille de dire qu'il exhibait une dentition dégradée où plusieurs dents manquaient à l'appel, où l'état des quelques rescapées était un gage de nausée. Bouche nécrosée responsable à elle seule du surmenage d'au moins quatre dentistes et du suicide subséquent de l'un d'eux.

Heureusement pour Annie, l'établissement était mal éclairé et ses lunettes, à nouveau couvertes de buée.

– Elle prend quoi, la rouquine? questionna le tenancier après quelques secondes de tableau figé.

– Café, bredouilla Annie, la mâchoire ankylosée par la morsure du froid.

– On ne sert pas de ça ici.

– C'est écrit « café » sur l'enseigne! s'indigna la cliente.

– Sur l'enseigne, peut-être. Pas sur la carte. Je vous sers un cognac?

Après avoir soupesé le pour (euphorie, chaleur, détente, flottement) et le contre (migraine, hoquet, cirrhose, culpabilité) de l'offre, Annie la déclina sèchement. L'instant d'après, elle désertait le Café guignol, poursuivie par les injures du tenancier : « C'est ça! Va te geler le fion dehors, morue! » Dehors, le ciel s'était obscurci et la neige se disputait le peu d'espace disponible dans l'air.

Rues, commerces, édifices, atmosphère, tenancier... tout allait de travers. Nordamont se montrait détestable sous toutes ses facettes, dans ses moindres recoins. Cédant une

nouvelle fois à la panique, Annie héla le premier taxi croisé sur sa route. En d'autres circonstances, peut-être eût-elle remarqué l'aisance prodigieuse avec laquelle le véhicule manœuvrait sur la chaussée enneigée en allant à sa rencontre. Une fois le taxi à sa hauteur, elle s'y faufila en hâte.

– Sortez-moi de là! supplia-t-elle en tremblant de toutes ses fibres.

– Vous dites?

– Je dois quitter la ville! Sortez-moi d'ici!

– C'est vague. Moi, avec des indications comme ça, je peux sans problème vous emmener dans l'hémisphère su...

– M'en fiche! À l'extérieur de la ville, c'est tout. Au pôle Nord, à l'Équateur, dans la toundra, sur une île déserte, dans la galaxie d'Andromède; ce que vous voudrez! Surprenez-moi, mais faites vite!

– On relaxe, hein. Il n'y a pas le feu.

En dehors de Nordamont... En vitesse... Et en plus, elle voulait être surprise! Annie en demandait beaucoup, mais ce chauffeur connaissait son métier. L'instant d'après, il déposait sa passagère en plein cœur de la ville, au pied du mont Nordat.

Chapitre VIII

Non sans une certaine violence, il pressa son majeur contre la touche d’effacement du clavier. À l’écran, des tas de lettres, des mots, de la ponctuation, des phrases entières furent bannis de la réalité. Ce *graphicide* se répandit à toute vitesse sur la page virtuelle du roman de Théo, exterminant en moins de dix secondes le fruit d’un éprouvant quart d’heure d’acharnement. Le curseur noir, arme de destruction massive, prenait les mots par-derrière, décimant d’abord leur terminaison pour ensuite les annihiler une lettre à la fois – spectacle à glacer le sang, frisant les limites du supportable. Âmes sensibles, ne lisez pas ce qui précède.

Cette vague d’éradication déferla à rebours du sens convenu de la création. Comme ceci :

.engapmoc ellevuon as ed esueruoma tmemellof àjéd ,sunéV allievremé’s » ! uaenna euqifingam leuQ «

.sémilbus xuairétam ses ed ééutitsnoc éércan ééniart enu ,etibro nos ed engil al rus ,écart tiava nelleH ,snoitulovér seuqleuq ed emret uA

En procédant de la sorte, le curseur pouvait froidement mener son œuvre de néantisation, niant la valeur sémantique des mots.

Véritable cerveau de l’opération, Théo eut un geste d’humanité à l’endroit des défuntes lettres à qui il présenta des excuses :

« Navré. Vraiment, ce n’est rien contre vous. Individuellement, vous êtes irréprochables. C’est, comment dire... collectivement que ça ne collait pas. Au fond, tout est de ma faute. C’est l’ordre dans lequel je vous ai agencées qui posait problème. Et pour être

parfaitement honnête (je vous dois bien cela), ce passage n'était pas si médiocre. Seulement, la fin de mon roman mérite, vous en conviendrez, un épilogue magistral, puissant. Ces quelques phrases manquaient de mordant. Il aurait fallu faire un peu mieux sur le plan stylistique. J'aurais dû... Enfin, vous me pardonnez, n'est-ce pas? »

Il porta à ses lèvres une coupe remplie à ras bord d'un vin rouge abominable – son élixir d'inspiration – et ingurgita trois ambitieuses lampées. Il entamait son deuxième verre de la soirée. Pas de soucis, il tenait bien l'alcool. Autre bonne nouvelle, il était un néophyte en matière de vin. De ce fait, malgré une robe trouble de mauvais augure, malgré des arômes primaires peu avenants, des arômes fermentaires rebutants, une attaque molle en bouche, des tanins vulgaires (ressenti de farine sur la langue et le palais), un goût d'eau de vaisselle, un arrière-goût plus préoccupant d'eau de javel, malgré tout cela, Théo demeura logé dans le confort du déni, persuadé qu'il dégustait un produit haut de gamme.

Un quart d'heure et une troisième coupe plus tard, son cerveau donnait l'impression de flotter en apesanteur dans sa boîte crânienne, pivotant sereinement sur son axe. Au fond, c'était tout ce que Théo demandait au vin : procurer à son esprit la légèreté propice à la créativité, à l'élévation vers sa muse cosmique. Cet état optimal atteint, ses doigts se posèrent docilement sur les touches collantes de son clavier, et ces quelques phrases s'écrivirent presque toutes seules :

Hellen glissait gracieusement sur une orbite excentrique, laquelle l'amenait très près de Vénus pour ensuite l'en éloigner. Cette technique affriolante de séduction ne tarda pas à

faire son œuvre. Après seulement deux ellipses, la planète ardente se laissait peu à peu envoûter par les charmes de son nouveau satellite.

En s'étalant sur la ligne de son orbite, la chevelure de Hellen eut tôt fait de dessiner une boucle scintillante autour de Vénus. Apercevant le joyau, l'Étoile du berger fut secouée par une myriade d'orages qui déchirèrent sa dense atmosphère – coups de foudre à profusion.

– Une demande en mariage! jubila l'astre émerveillé. Oh! Et quel magnifique anneau!

– Forgé à même mon être sublimé, précisa Hellen, fiévreuse de concupiscence.

– Je suis la plus chanceuse des planètes! Nous serons heureuses toutes les deux!

Leur union scellée par la gravitation, elles écoulerent doucement les milliards d'années suivantes en valsant autour d'Hélios, dont elles excitèrent la jalousie non sans une certaine satisfaction.

FIN

Théo adopta la contenance des pommes de terre en purée. Il exprima un soupir de contentement et s'affaissa mollement sur sa chaise, lourd et informe, les yeux dans le vague, la mine béate. Après quelques minutes d'avachissement, il considéra l'éventualité d'une quatrième coupe, question de célébrer adéquatement cette touche finale à son œuvre.

Quatrième coupe ou pas, Théo nageait en pleine euphorie, convaincu d'avoir trouvé la pièce manquante tant recherchée. Demandez-lui de commenter ces quelques paragraphes. Il prendra un air suffisant et vous assurera qu'il la tient enfin, sa finale miraculeuse, son inaccessible étoile. Il ajoutera, l'œil brillant, que cette nouvelle version déjoue habilement

l'aporie rencontrée durant son parcours créatif. Cette aporie, il vous la décrira, à peu de choses près, en ces termes :

Comment un roman – objet défini, fixé par la rigueur d'un processus éditorial, scellé dans les fibres du papier, refermé sur lui-même – peut-il avoir pour fondement une réalité mouvante, sur le seuil d'un perpétuel à venir; une réalité insaisissable, voire imprévisible dans le cas de Hellen-Freischmann?

Cette énigme n'avait eu de cesse d'entraver le parcours créatif de Théo. Plus d'une fois, la progression de son œuvre s'était vue compromise par les aléas de la comète, tantôt prometteuse, tantôt condamnée, ensuite miraculée, et puis quoi encore?

Faux problème? Fabulation? Délire schizophrène? Qu'importe, Théo en avait fait des cauchemars. Il avait maintes fois redéfini, saccagé, voire renié son projet. Et comble de malheur, il avait pris un sacré coup de vieux. Il était bon pour une ou deux rides supplémentaires, sans compter l'apparition subite de six ou sept cheveux blancs, bien visibles à travers sa tignasse noire.

Mais tout cela était derrière lui, n'est-ce pas? En offrant à sa Hellen une finale fleur bleue, un destin surréel digne d'une romance hollywoodienne, il estimait s'être affranchi du paradoxe. La comète réelle pouvait, si cela lui chantait, poursuivre ad vitam æternam son errance solitaire dont l'intérêt n'irait plus qu'en s'atténuant. Théo n'en avait plus rien à cirer. Désormais bouclée sur l'orbite vénusienne, sa protagoniste chevelue serait heureuse, accomplie. À jamais sublime.

« Ne m'en tiens pas rigueur, ma chère Hellen, mais je crois bien t'avoir dépassée cette fois », lança-t-il en levant sa coupe vers une fenêtre sans rideaux située à sa droite, centrée sur le mur nord de la minuscule pièce où il avait aménagé son espace de travail.

Vieux modèle à guillotine dépourvu de calfeutrage – catastrophe en matière d'isolation thermique –, cette fenêtre par laquelle Théo jetait beaucoup d'argent en frais superflu de chauffage offrait, cette nuit-là, un spectacle rarissime. À travers la vitre limpide s'exhibait une pleine Lune rougeoyante – Lune dite de sang perçue en deux exemplaires par l'écrivain qui entama fébrilement sa quatrième coupe, celle de la victoire.

Chapitre IX

Durant près d'une heure et demie, la Lune de sang erra lugubrement dans le ciel de Nordamont, donnant à ce début de nuit des airs de sans lendemain. Il y avait quelque chose de précaire dans sa suspension. Sorte d'épée de Damoclès ou d'astre maudit, cette Lune paraissait à bout de souffle, comme fatiguée de décrire la même orbite depuis des milliards d'années, sur le point de capituler et de s'abandonner à la gravité terrestre. Sa seule présence devait inspirer à quelques illuminés d'inquiétantes prophéties : pluies de sauterelles ruinant les moissons, naissance de l'Antéchrist, cinq mille ans de ténèbres ou raz-de-marée de lave déferlant sur les continents.

De la foutaise, tout cela; un peu de sérieux. La Lune de sang n'a de sinistre que cette appellation spectaculaire que lui vaut sa robe éteinte couleur terre d'ombre – robe pouvant rappeler celle d'une planète Mars crépusculaire. L'origine du phénomène n'est pas plus effrayante qu'un passage nuageux. Notre satellite adopte cette teinte d'hémoglobine lorsque la Terre lui fait ombrage en glissant devant le soleil. Vraiment, il n'y a pas de quoi écrire une bible ou implorer la clémence du Malin.

Deux jours plus tard, en milieu de soirée, la Lune était à peu près aussi captivante qu'un lampadaire. Ni sanglante, ni préapocalyptique, ni même pleine, elle n'était plus qu'un insipide croissant gris – demi-portion cosmique juste assez brillante pour éteindre quelques étoiles, juste bonne à emmerder les astronomes dans leur examen du ciel.

De ces astronomes qui se seraient volontiers passés de sa lueur en cette soirée du 25 février, il en était un du nom de Dreyfus Gamov. Retrouvons-le sans plus tarder à mille trois

cents mètres d'altitude, sous la grande coupole de l'Observatoire du mont Nordat. Quelque chose déraillait chez lui; il était en proie à une forte agitation.

Vingt-et-une heures douze. Dreyfus Gamov était en nage, couvert de sueur froide. Depuis bientôt une heure, il s'enlisait dans une séquence itérative effrénée, futile et peu recommandée pour l'octogénaire qu'il deviendrait trois jours plus tard. Il mettait moins d'une minute pour faire les cent pas, accourait au poste d'observation, plaquait son œil droit contre la lunette et scrutait la voûte céleste en grommelant son indignation :

« Il y avait consensus! C'est inconcevable. Un consensus scientifique, bon sang! C'est une aberration. C'est même... c'est une hérésie, et je pèse mon mot! Tu trouves ça marrant? Petite sottise! Ça t'amuse de bafouer notre intelligence? Et ma dignité, qu'est-ce que tu en fais? Ma dignité, enfin! Crois-moi, tu n'auras pas le dernier mot! Je percerai ton énigme! Je te percerai, c'est promis! C'est prouvé. »

Et il recommençait : les cent pas, le télescope, le marmottage.

Vingt-et-une heures trente-huit. Au soixante-douzième pas de la huitième série de cent, le pied du scientifique glissa sur une bouteille de triple sec couchée sur les tuiles poussiéreuses du plancher. Le docteur Gamov ne tarda pas à rejoindre ladite bouteille à l'horizontale en s'écroulant de tout son poids – un famélique soixante kilos. La chute semblait vilaine, mais finalement, plus de peur que de mal. Le temps de cligner des yeux et le savant maladroit était de retour à la verticale; il avait, en quelque sorte, rebondi.

Il négligea les vingt-huit derniers pas de sa centaine, pressé d'atteindre l'échelle menant au poste d'observation. Pour une énième fois, il déposa son œil sur le tube porte-oculaire. Trois secondes plus tard, il poussa une plainte stridente, un vagissement en bonne

et due forme. Ce cri primaire s'étira quelques secondes avant de buter contre divers organes de l'appareil phonatoire : luvette, palais, langue, dents et lèvres, qui le découpèrent en syllabes :

« Je t'en prie, sois raisonnable! Allez, voilà ce qu'on va faire! Écoute-moi, tu veux? Je ferme les yeux, disons, euh... trois secondes. Une fois qu'ils seront ouverts, tout sera rentré dans l'ordre. On fera comme si rien ne s'était passé. On est d'accord? Bien, j'y vais... Hrmf! Toujours pas raisonnable! Au fond, tu sais quoi? Je m'en moque! De toute façon, tu ne devrais plus exister à l'heure qu'il est. Et je ne donne pas cher de ta peau si tu persistes sur la voie de la dissidence. Tu aimes l'enfer? Fort bien! Restes-y et disparaïs! »

Il retira son œil de la lunette et s'empara d'une bouteille d'hydromel, un quart pleine, traînant à ses pieds. Il s'enfila quatre gorgées rapides et maladroites – si rapides, si maladroites que sa barbe hirsute, jaune-paille sous les narines, s'imbiba de liqueur collante. Indifférent au gâchis, il agrippa le contenant, désormais vide, par le goulot et le brandit avec véhémence : « Tiens, ça, c'est pour ta gueule! » Une mise en orbite fut tentée, qui se solda par un écrasement. Les mille et quelques morceaux de verre issus du cataclysme s'éparpillèrent parmi d'autres débris épars sur le plancher. Dans sa lancée, l'astronome donna libre cours au flot de jurons qui se bouscuaient dans son pharynx : « Nigaude! Patate! Grognasse! Enflure! Allumeuse! Givrée! » Tandis qu'il s'époumonait dans le vide, la porte principale de l'établissement s'ouvrit dans un grincement soutenu. En pivotant, elle percuta une bouteille de Grand Marnier, qui se mit à rouler bruyamment vers la base du télescope – base qu'elle heurta dans un choc retentissant.

Dreyfus Gamov sursauta au point d'en perdre pied. Se raccrochant in extremis à la grille de sécurité clôturant le poste d'observation, il parvint à tuer cette nouvelle chute dans l'œuf. Après avoir replacé ses épaisses lunettes rondes, il balaya la pièce du regard.

Dans l'embrasure de la porte se tenait un court jeune homme – fin vingtaine, cinq pieds, huit pouces – vêtu d'un manteau en feutre bourgogne trop grand pour lui et passablement usé, voire rapiécé. Sur sa tête reposait un enchevêtrement infernal de cheveux noirs et d'une minorité visible de cheveux blancs. Comme le manteau, la chevelure paraissait trop grande pour lui.

Ce petit homme fixait Gamov avec insistance. Son regard était interdit, son impassibilité, déroutante.

*

Théodore Norès ne s'attarda qu'un bref instant sur l'aspect négligé du vieillard qu'il scrutait posément depuis son irruption sous la grande voûte de l'observatoire. L'expression tout à fait déconcertante qu'affichait le visage de l'énergumène l'intéressait davantage. En plongeant ses yeux dans les siens, Théo dénota tout de suite ce qu'il vous décrirait comme une asymétrie du regard. Il y avait, dans l'œil gauche, quelque chose d'amorphe, de paresseux. La paupière, presque close, laissait entrevoir une pupille éteinte, décalée vers l'extérieur. Selon toute vraisemblance, cet œil-là avait désappris à voir, n'avait plus d'intérêt pour la lumière. Tout le contraire de son homologue droit, caractérisé, lui, par un important degré d'ouverture. La prunelle était parfaitement centrée, légèrement dilatée. Et le plus inquiétant n'était pas là.

En scrutant les profondeurs abyssales de cet œil, Théo éprouva une vague, mais désagréable impression :

« Cet œil a beau être braqué sur moi, c'est comme s'il ne me regardait pas, comme s'il cherchait à voir derrière moi, très loin derrière. »

Les deux hommes s'étudièrent quelques secondes après quoi le docteur Gamov toisa le nouveau venu.

– Qu'est-ce que vous venez faire ici? pesta le vieil astronome.

– Ce qu'il est prévu de faire dans un observatoire, expliqua calmement Théo.

– Les installations ne sont plus accessibles au grand public, rétorqua Gamov. L'observatoire a fermé ses portes le mois dernier. Vous ne lisez pas les journaux?

– Pas tous. Et jamais au complet. Le plus souvent, je me limite aux rubriques politiques et culturelles. Avec le temps, j'ai appris à faire preuve de sélectivité. Je ne vois pas d'autres façons de lutter contre l'omnipotence des empires médiatiques, de maintenir une part de libre arbitre dans...

– M'en fiche, m'en fiche, m'en fiche! Bon Dieu, vous allez la boucler, oui? Il faut vraiment que je vous le répète : nous sommes fermés. Close! No vacancy! Pas de colporteurs! Pas d'emmerdeurs! Pas de nabots abrutis. FERMÉS! Maintenant, tirez-vous!

Se tirer? « Non merci, je préfère rester », déclina courtoisement Théo. Il amorça un mouvement vers l'échelle, question de placer son interlocuteur à distance conviviale. Pris de court, assiégé, le docteur Gamov commença par se statufier, allant même jusqu'à retenir son souffle. Il mettait à l'épreuve une version revisitée – posture debout – de la célèbre technique du mort. « Si je reste immobile, si je ne dis mot, peut-être qu'il s'en ira. » Cette

hypothèse tardant à se vérifier, le vieil homme recula en catastrophe et se retrouva acculé à la grille de sécurité. Son œil droit, plus exorbité que jamais, entreprit d'explorer les alentours. Que cherchait-il? Sans nul doute un projectile improvisé, une agrafeuse, par exemple, ou une tasse de café; n'importe quoi lui permettant de bombarder ce casse-pied, ce freluquet ahuri, cette petite teigne qui, bon sang, se rapprochait dangereusement. Gamov repéra une bouteille vide à sa portée. Il eut un début de geste pour la saisir, mais se ravisa, découragé par l'éventualité d'une poursuite civile ou pire, celle d'un cadavre à évacuer. Il n'avait plus qu'à rester sur place en fulminant, émettant un grommèlement continu, style bateau à moteur : hgrrrmgggrrmm. Théo venait d'atteindre le pied de l'échelle.

« Non, il ne va tout de même pas... grimper! », s'énerva l'astronome.

Tout de même pas. Le nouveau venu laissa son regard s'éparpiller dans la pièce, où il put apprécier une diversité remarquable d'immondices jonchant toutes les surfaces, un fatras frisant le sinistre qui investissait chaque recoin du laboratoire. Des feuilles de papier chiffonnées côtoyaient une vaste collection de bouteilles (intactes ou en morceaux), certaines trempant dans une flaque semi-visqueuse de fermentation – tache collante en devenir. Ajoutez à tout ce bordel quelques vestiges de casse-croûtes : coulisses de yaourt en phase de transition, résidus de sandwichs recyclés en mégapoles bactériennes, salade préemballée issue d'une obscure machine distributrice, rejetée par Gamov après une seule bouchée, et d'autres abominations trop informes pour être identifiées. Et l'odeur... Peut-être vaut-il mieux ne rien en dire. L'un des trois tubes au néon assurant l'éclairage de la voûte avait des ratés. La lumière oscillait dangereusement, menaçant de s'éteindre pour de bon. Tableau résolument glauque qu'une ou deux colonies de drosophiles compléteraient à merveille. Bien entendu, elles y étaient.

Théo ramena son regard sur le scientifique. Une réflexion ludique lui arracha un demi-sourire : « Voici un astronome bien assorti à son observatoire. » Il eut la décence de taire cette observation et s'adressa au docteur Gamov avec toute la chaleur – somme toute, assez peu – dont il pouvait parer sa voix.

– Si vous voulez mon avis, cet établissement n'aurait jamais dû fermer ses portes. Un télescope de cette notoriété mérite certains égards. Où en serait notre connaissance du cosmos aujourd'hui sans la découverte des galaxies, sans l'étude de leur mouvement? Notre regard serait confiné aux limites de la Voie lactée. L'univers connu n'aurait qu'une fraction de sa dimension actuelle. On le croirait statique et dépourvu d'histoire, sans origine ni évolution. Or, vous savez aussi bien que moi à quel instrument l'humanité doit ces avancées.

Théo posa affectueusement sa main sur la monture en bronze du télescope qu'il tapota en douceur, comme on tapote l'épaule d'un ami chagriné.

– Je trouve insensé qu'un tel monument ne puisse plus profiter au grand public. Ne croyez-vous pas?

Les traits du visage de Gamov se dénouèrent aussitôt. Sa mine renfrognée se tassa, laissant place à l'expression d'une affliction amère. Il cligna des yeux dans le but plausible de prévenir une fuite lacrymale gênante.

– Je suis de votre avis, naturellement. Seulement, nos bien-aimés politicards eux n'en ont rien à foutre de tout ça. Vous parlez de prestige historique, de notoriété, de notre compréhension du cosmos. Vous ne parlez pas leur langue. Parlez-leur de rentabilité. Là, ils vous écouteront. Ce télescope a connu son heure de gloire; c'était il y a soixante ans.

Depuis, de nombreuses avancées dans le domaine de l'optique l'ont laissé loin derrière. Et attendez, je ne vous ai pas encore parlé de la ville! Ah, la ville! Je me souviens; lorsque cet observatoire et son télescope furent construits, Nordamont n'était rien de plus qu'une agglomération rurale située à des kilomètres de la montagne. Personne ne pouvait prévoir une prolifération urbaine aussi virulente. En quelques décennies, pourtant, Nordamont s'est répandue comme la peste, dévorant des milliers d'hectares de prairie sauvage. Le mont Nordat, réserve naturelle d'obscurité, a rapidement été cerné. De nos jours, l'éclat de la métropole limite l'observation du ciel profond. Durant plusieurs années, le tourisme a justifié les maigres subventions que l'État continuait de nous allouer malgré tout. Seulement, voilà... La fréquentation a chuté au cours des dernières années. C'est triste, mais il faut se faire une raison.

– Le ciel profond... Vous parlez des étoiles lointaines, des amas globulaires et des galaxies, c'est ça? Mais, qu'en est-il de la comète?

La figure blafarde et criblée de Gamov vira cramoisie. Le film de la Lune de sang repassait en accéléré sur ce visage ombragé par l'évocation de Hellen-Freischmann.

– Ne me parlez pas de cette... bourrique démoniaque! Je... je ne veux plus en entendre parler! Maintenant, laissez-moi tranquille. Combien de fois dois-je vous le répéter? Nous sommes fermés! Qu'est-ce que vous faites encore ici?

– Soyez chic! insista Théo. Je me suis déplacé de loin pour elle. Je ne vous demande qu'un coup d'œil. Cinq minutes et je m'en vais! Comprenez. J'ai été – vous ne pouvez pas comprendre – en connexion étroite avec Hellen-Freischmann ces derniers mois.

– Bien, vous serez navré d'apprendre qu'elle nous pose un lapin.

– Plaît-il?

– Je dis que Hellen-Freischmann a un rencart imprévu avec Vénus! aboya le docteur Gamov. Ne me demandez pas comment c’est arrivé. Je l’ignore. D’ailleurs, je m’en moque. Elle se désiste. Autant l’oublier.

– Attendez... quoi? Un rencart avec Vénus? Qu’est-ce que ça veut dire? C’est une blague?

– Une farce grotesque, oui. Je vous explique. Vingt heures, ce soir. La comète disparaît, occultée par la Lune. Jusqu’ici, tout va bien, tout est prévu. Mais le temps passe. Hellen, censée reparaître après huit minutes, loupe son rendez-vous. Dix minutes et toujours rien. Inspiration poétique : Hellen-Freischmann vient d’être avalée par la Lune. Finalement, non. Quinze minutes, et la voilà qui émerge enfin. Petite excroissance du croissant de Lune, qui s’en détache tout doucement. Hellen-Freischmann dérive en tournoyant comme une toupie. Sa vitesse a diminué de moitié durant l’occultation. Sa trajectoire, elle, a dévié d’environ vingt degrés. Pour l’heure, tout indique qu’elle sera capturée par le champ d’attraction de Vénus. Un truc pareil, c’est à peine croyable! On en saura plus au cours de la nuit. Il faut dire que... Hé bien, qu’est-ce qui vous prend? Vous vous sentez bien?

– Un rencart avec Vénus, répéta Théo, le teint livide, une main moite plaquée contre son visage. C’est... c’est dingue.

– À qui le dites-vous?!

– Non, vous ne comprenez pas. C’est impossible. Vous vous moquez de moi!

– Ah, vous croyez? Allons donc! C’est cette garce de Hellen-Freischmann qui se moque de nous! Vous ne voyez pas ce qui se passe? Elle n’en fait qu’à sa tête! C’est la deuxième fois en quelques jours, la énième fois en à peine quelques mois qu’elle tourne la communauté scientifique en ridicule!

– Non, c’est vous qui me faites marcher! s’énerva Théo. Vous qui vous êtes introduit chez moi, qui... qui m’avez dérobé mon manuscrit, qui vous payez ma tête!

– Oh! Mais bouclez-la! Vous délirez. Vous êtes cinglé; ça ne fait aucun doute. Et vous commencez sérieusement à me casser les couilles! Maintenant, sortez d’ici! Je ne vous le répéterai pas! Je ne rigole pas! Est-ce que j’ai l’air de rigoler?

Le docteur Gamov s’empara d’une bouteille d’absinthe qu’il leva en l’air. Lui-même hors de ses gonds, Théo largua un morpion consistant sur le sol. La seconde d’après, il effectua un pas de côté et vit le projectile en verre qui venait de le cibler s’écraser à sa gauche. Il s’empressa de regagner la porte de l’observatoire qu’il referma dans un *big bang* assourdissant.

On ne l’avait jamais vu s’emporter de la sorte.

« Un rencart avec Vénus! Ça ne se passera pas comme ça! Tu m’entends? Ça ne se passera pas comme ça! »

Chapitre X

– Cyrus Félicien, dans la salle de réunion.

Pour seule réaction, Annie Mèvre aspira une lampée de thé vert qu'elle fit remuer dans sa bouche en fermant les yeux. Dans l'embrasure de la porte, la réceptionniste du Mistral se racla la gorge, peut-être pour y déloger un chat, sans doute pour exprimer un début d'impatience. Annie rouvrit les yeux, dégagea une mèche frisottée de son visage, avala bruyamment son infusion – léger claquement de langue contre le palais – et poussa un soupir de contentement. Enfin, elle dirigea lentement son regard vers le cadre de porte où se tenait, raide et fulminante, la préposée à l'accueil : dame d'âge mur s'appelant Cécile Valade – traits tirés, yeux pochés, mâchoire constamment serrée. Comme Annie la fixait en silence, tout sourire, elle fronça les sourcils et reformula :

– Cyrus Félicien! Il vous attend depuis un quart d'heure dans la salle de réunion! Vous aviez rendez-vous, non?

– Il est à mon agenda, assura Annie. Dites-lui de patienter. Cinq minutes et je suis à lui. Merci, Cécile.

– Il est déjà en rogne; vous ne devriez pas le faire attendre davantage, recommanda sèchement Cécile avant de tourner les talons.

Douze minutes plus tard, Annie ouvrit brusquement la porte donnant sur la salle de réunion, faisant sursauter le lauréat de quatre prix littéraires notoires, auteur du roman de langue française le mieux vendu de la décennie, président d'un organisme à son nom

œuvrant contre le syndrome d'alcoolisation fœtale, détenteur de huit diplômes honorifiques, porte-parole à temps plein, fêru de vins biologiques et de cuisine moléculaire, heureux propriétaire d'une Lamborghini Aventador et d'une moustache à l'impériale religieusement brossée tous les matins, vache à lait des éditions du Mistral sur qui reposait l'indépendance et la liberté intellectuelle de la maison, l'inestimable, l'indispensable Cyrus Félicien.

La figure aspergée par son café expresso, l'indispensable Cyrus porta à sa bouche une main tremblante de rage et s'essuya d'un geste ample tout en parant son visage d'une expression outrée mille fois répétée devant la glace. Sous le poids du liquide absorbé, sa moustache pendouillait en dégouttant sur la table, nuisant à l'efficacité de cette mise en scène. L'écrivain sortit de sa poche un mouchoir blanc à pois rouges duquel il se servit pour éponger le problème et redonner à sa pilosité faciale sa splendeur d'avant le déluge.

Entretemps, Annie avait refermé la porte et s'était mise à contourner la table, passant derrière l'écrivain sans lui porter un regard. Cyrus, au contraire, la dévisagea tandis qu'elle cheminait, sans se presser, vers le siège situé devant lui. Sa contrariété se teinta alors d'ébahissement. L'Annie Mèvre qu'il avait sous les yeux contrastait en tout point avec celle qu'il avait côtoyée deux ans plus tôt dans le cadre du processus éditorial de *Des Espérances*, son dernier livre publié.

Elle n'avait rien non plus de cette jeune femme excédée qui, quelques jours plus tôt, maudissait une plante, maudissait son asservissement, son balourd de patron et transpirait abondamment sur une pile de manuscrits dont elle exécrait la médiocrité comme les auteurs. Ce matin-là, Annie Mèvre avait redéfini les paramètres de son existence et se présentait comme une version revisitée d'elle-même.

Sa garde-robe en disait déjà long sur l'ampleur de la subversion. L'éditrice revêtit un surprenant blazer sans manches en satin noir. L'échancrure laissait voir un débardeur col en V d'un rouge intense – décolleté discret, mais tout de suite remarqué par Cyrus, qui avait l'œil fin pour ce genre de détails. Du reste, Annie avait délaissé l'habituelle jupe drapée au profit d'une jupe portefeuille noire un peu plus courte portée par-dessus des bas longs en dentelle de couleur pourpre. Une paire de mocassins noirs en cuir verni complétait l'ensemble.

Blazer, débardeur, jupe, collants et mocassins... Cyrus se les repassa en sens inverse pour (finalement) aboutir à la tête, où la métamorphose n'était pas moins spectaculaire. La vache à lait du Mistral fut happée par un rouge à lèvres vermillon grossièrement appliqué, contrastant avec le teint diaphane du visage. Le front se dérobait partiellement derrière une frange courte effilée. Le reste de la chevelure était comme d'habitude : déstructurée, longue, électrifiée.

– Si bien mise et si désagréable, commenta Cyrus, l'air goguenard, en finissant d'essorer sa moustache.

Annie fit mine ne pas avoir entendu. Une fois assise, elle plongea la main dans sa serviette, en retira un volumineux document qu'elle jeta sans délicatesse sur la table, faisant tressaillir l'écrivain.

– Je serai honnête avec vous; je ne l'ai pas lu, annonça-t-elle en offrant à Cyrus son sourire le plus étincelant.

La moustache de l'écrivain s'affaissa de nouveau, tractée, cette fois, par les muscles de sa mâchoire qui dessinèrent une moue à la fois contrariée et dubitative.

– Vous me faites marcher!

– Vous croyez?

– Ce n'est pas drôle, vous saurez!

– Mais si, rétorqua Annie. Entendez-moi bien. Je n'ai pas lu une seule ligne de votre manuscrit pourri. Je ne sais même pas de quoi il parle.

– Mais... mais enfin, c'est bien vous qui l'avez approuvé, non? Il a bien fallu que vous le lisiez!

– Faites-moi confiance. Vos manuscrits sont plus faciles à approuver quand on ne les lit pas.

– Et la réponse des éditions signée de votre main, qui fait l'éloge de mon travail? s'énerma Cyrus.

Annie lâcha un rire cinglant et haut perché. Crispé sur sa chaise, Cyrus devint écarlate.

– Même réponse qu'il y a deux ans, expliqua Annie, encore hilare. Un simple copié-collé. J'étais certaine que cela vous échapperait.

– Copié-collé! Mais... mais, c'est honteux! Et vous... vous dites ça, comme ça, avec détachement? C'est scandaleux!

– Ah, vous trouvez?

Sans prévenir, Annie s'empara du manuscrit et se leva de son siège. Très lentement, l'air menaçant, elle s'approcha de Cyrus, qui se cramponna d'instinct aux bras de sa chaise. Arrivée à sa hauteur, elle plaqua le document contre la table, produisant un vacarme qui tira Ernest de sa sieste un étage plus haut.

– Et ça, vous allez me dire que ce n'est pas copié-collé, peut-être? demanda mièvrément l'éditrice.

– Et comment le sauriez-vous; vous ne l’avez pas lu! s’indigna Cyrus d’une voix chevrotante – indice de larmes en chemin.

– J’ai subi vos quatre premiers romans. J’ai compris la recette. Pas besoin de m’infliger le cinquième pour savoir de quoi il en retourne. Mon temps est trop précieux pour être investi à perte dans des banalités. Vous faites du surplace en écrivant; j’ai besoin de progresser en lisant.

– Au diable vos besoins, au diable vos convictions! Vous aviez des obligations professionnelles! Attendez que la presse spécialisée soit mise au parfum de cette infamie! Une demi-heure à languir dans cette salle surchauffée qui sent le moisi, tout ça pour me faire humilier, ridiculiser par une feignasse habillée en... enfin, par une harpie qui a disjoncté! Attendez que le monde entier sache comment on traite les grands auteurs aux éditions du Mistral! Attendez!

À son tour, Cyrus s’éjecta de sa chaise, mais demeura sur place, haletant comme un buffle sur le point de charger, nez à nez avec Annie qui souriait en le regardant – bras croisés, menton légèrement relevé, des flammèches dans les yeux.

– J’attends. Mais vous, qu’est-ce que vous attendez? La presse spécialisée, elle, n’attend que vous. Allez hop, faites vite! Vous ne voudriez pas qu’ils s’impatientent.

Cyrus hésita. Annie le sentit cogiter; cela semblait douloureux. Elle présuma, avec justesse, qu’il cherchait une réplique incisive et fracassante pour théâtraliser sa sortie. Il dut se contenter d’un regard courroucé, mais inoffensif, trop appuyé pour être intimidant. Il fit mine de cracher au sol et quitta la salle de réunion, furax, claquant la porte avec toute la force – somme toute, assez peu – dont il disposait.

*

– Et là... qu'est-ce que tu lui as répondu?

L'ex-éditrice du Mistral, fraîchement démise de ses fonctions, leva les yeux vers son ancien collègue, Jérôme Astier, à qui elle adressa un sourire enjoué.

– Qu'il me gonflait et qu'il pouvait s'insérer ses remontrances quelque part à sa discrétion.

– Et c'est là qu'il t'a congédiée?

Annie porta les mains à ses hanches, fronça les sourcils à outrance et se bomba le torse.

– « J'ai été très patient avec toi, Annie, mais là, tu vas trop loin. Tu réalises l'ampleur que ça pourrait prendre? Et ce pauvre Cyrus! Enfin, qu'est-ce qui t'a pris? Ne réponds pas. Je ne veux plus rien entendre. Tu as dix minutes pour prendre tes cliques et tes claques! Du balai! » À quelques mots près.

– Belle imitation, reconnut Jérôme, un sourire amusé aux lèvres. Et Cyrus, il a dit quelque chose?

– Muet comme une carpe. Il est demeuré debout à côté d'Ernest, le regard fouillant le sol à ses pieds. Je crois qu'il était encore sous le choc. Avec ce qu'il s'est pris dans la gueule, ça n'a rien d'étonnant. Pauvre têtard. Ça lui pendait au nez.

– Tu veux un coup de main avec tes affaires? offrit courtoisement le vieil homme.

– Ne te fatigue pas. Ernest m’a donné dix minutes, mais je compte bien prendre tout mon temps, profiter de ma toute dernière chance de transgresser son autorité.

– Tu es resplendissante, Annie! lança spontanément Jérôme, visiblement ému. Tu as changé, et je ne parle pas de tes atours. Tu respirez différemment. Tes yeux... je ne les avais jamais vus briller de la sorte! Et ce sourire! D’où est-ce qu’il sort, ce sourire?

– Disons que je me suis rafraîchi les idées! résuma Annie, jetant un regard en biais vers sa serviette couchée sur un secrétaire derrière Jérôme.

*

Cette serviette, Annie l’empoignait solidement lorsqu’elle s’engagea dans le long couloir menant au vestibule. Le claquement de ses pas contre le carrelage en marbre retentissait bien assez fort pour être entendu partout sur l’étage; parions que c’était voulu. Une fois dans le hall d’entrée, elle adressa à Cécile Valade un signe de main, style salut militaire, assez grotesque. Pour seule réponse, la réceptionniste leva les yeux au plafond. La jeune femme n’était qu’à trois pas de la sortie quand son regard obliqua vers sa droite – plus exactement, vers une plante qu’il est inutile de présenter. Annie s’arrêta net. Brève hésitation suivie de deux foulées vers le végétal qui encaissa un... deux... trois puissants coups de mocassin. Le pot en argile se fracassa en basculant sur le côté, déversant son contenu de terre et d’engrais fraîchement arrosé sur la moquette crème du vestibule.

– Inutile de me remercier, précisa Annie avant de claquer la porte derrière elle.

Sublimée – correction

Leur union scellée par la gravité, les deux astres écoulerent les premières heures de leur hymen en valsant doucement autour d'Hélios, dont ils excitèrent la jalousie.

Mais cette idylle ne devait pas durer.

Il ne fallut à Hellen que quelques ellipses pour mettre au grand jour la hideur qu'elle dissimulait derrière sa chevelure aux charmes trompeurs. Vénus sut alors qu'elle s'était amourachée d'une perfide passée maître dans l'art de la manipulation. La pauvre planète comprit qu'il n'y aurait pas de lune de miel avec cette lune au cœur de glace que le soleil même n'avait pu faire fondre. Ce cœur éteint ne connaîtrait jamais les feux de la passion. Confrontée à ce constat, Vénus versa quelques larmes sulfureuses. Sa tristesse fut de courte durée, vite balayée par la colère. À l'unisson, mille de ses volcans entrèrent en éruption. Ses nuages corrosifs exprimèrent son amertume sous forme de pluies acides et d'éclairs. Vénus était aussi terrifiante que majestueuse. Dante et son enfer auraient fait pâle figure devant ce monde ravagé par la souffrance.

– Pourquoi m'avoir séduite, toi qui ne m'as jamais aimée?

Hellen s'était servie de la planète ardente afin d'échapper à sa précédente orbite qui, autrement, l'aurait ramenée dans le voisinage mortifère d'Hélios. Cette liaison devait aussi lui permettre d'assouvir une soif brûlante de vengeance envers l'astre de feu. Mais Vénus n'était pas tenue de connaître ses motivations.

– Je me suis trompée à ton sujet; nous n'étions pas faites l'une pour l'autre, répondit évasivement la comète.

– C'est tout ce que tu trouves à dire? fulmina Vénus.

– Il n'y a rien à ajouter. Vois les choses en face. Le rêve est terminé. Je regrette.

– Parce que tu crois que regretter sera suffisant?

Hellen éprouva une sensation pour le moins étrange, l'impression que le tissu même de l'espace se déformait autour d'elle. Pendant un bref instant, Vénus avait enfreint les lois universelles de la gravitation, libérant son satellite de ses obligations orbitales – pied de nez monumental à Newton, à Einstein et à la physique moderne.

– Tu n'es pas censée faire ça! protesta Hellen en prenant le large.

– Je fais ce que je veux! répliqua la hors-la-loi. Va donc te perdre dans les abysses du cosmos. Et si tu t'avises de recroiser mon orbite, ne serait-ce qu'une fois, j'aurai grand plaisir à faire de toi de la purée de comète.

Ce chamboulement contenta d'abord Hellen. Sa nouvelle trajectoire impliquait une orbite quasiment circulaire autour d'Hélios, avec un périhélie de cent quarante millions de kilomètres, beaucoup plus viable que le précédent. De plus, son tracé devait la mener, quelques jours plus tard, dans le voisinage de la Terre, où elle comptait une myriade d'admirateurs.

« J'enflammerai leur ciel nocturne. Ils seront mystifiés par ma beauté, n'auront d'yeux que pour moi. Je serai leur reine, l'astre le plus brillant de la nuit, n'en déplaise à cette mocheté criblée de cratères qu'ils appellent la Lune. Et même de jour, je serai davantage admirée que ce frimeur d'Hélios! À moi la gloire, enfin! »

La mocheté criblée de cratères ne l'entendait pas ainsi.

« Tu n'aimes pas ma collection de cratères, Hellen? Considérant ce que j'ai enduré pour la réunir, j'estime avoir droit au respect! Vois-tu, chacun de ces cratères est une cicatrice témoignant d'un impact météorique. Comme tu peux voir, j'ai grandement souffert tout au long de ma vie. Et toi! Toi, tu mérites une leçon d'humilité. Qui sait? Peut-être sauras-tu apprécier ma collection à sa juste valeur une fois que tu l'auras complétée. »

La comète Hellen percuta la Lune de plein fouet. Rien de grandiose, rien de spectaculaire dans cette collision. L'impact ne généra aucun son vu l'absence d'atmosphère. Il n'eut aucun témoin, puisque localisé sur la face cachée du satellite. Hellen-Freischmann, la téméraire, l'entêtée, connut la fin pathétique et anonyme qu'elle méritait : avalée par cette Lune qu'elle espérait battre en luminosité.

Chapitre XI

1^{er} mars

Hellen-Freischmann : énigme scientifique

Basil Brazeau

Le Placotin

Un phénomène inusité était attendu cette nuit par les astronomes et astrophysiciens du monde entier. La comète Hellen-Freischmann, qui fait couler beaucoup d'encre depuis quelques semaines, devait entrer en orbite autour de la planète Vénus vers 2 h 15 du matin. L'observation directe d'une telle interaction n'a connu aucun précédent dans l'histoire de l'astronomie.

Ce rendez-vous avec notre plus proche voisine constituait déjà un imprévu de taille dans l'odyssée rocambolesque de la comète. Hellen-Freischmann devait initialement passer à quelques millions de kilomètres de la planète rocheuse sans interagir avec elle. Une déviation brusque de sa trajectoire ainsi qu'une perte de vitesse notable ont toutefois été mesurées dans la soirée du 25 février, vers 20 h 05 (heure de Nordamont). Chez les astronomes, on est à court d'explications. Le mystère est d'autant plus opaque que ces changements sont survenus alors que la comète était occultée par le disque lunaire. Si certains spécialistes ont évoqué la possibilité d'une collision avec un autre corps céleste, comme un astéroïde, la plupart se montrent sceptiques devant une telle hypothèse.

« Une collision de cette ampleur aurait laissé des indices, des traces », explique le docteur Dreyfus Gamov, directeur de l'Observatoire du mont Nordat, rencontré hier par le Placotin. « Une comète est un objet fragile composé de matériaux agglomérés. On parle d'éléments légers comme de la glace d'eau, des poussières et des composés organiques. Croyez-moi, un objet aussi peu compact se serait fragmenté s'il avait ricoché sur un astéroïde. Or, Hellen-Freischmann nous apparaît intacte. Vraiment, c'est à n'y rien comprendre. De toute ma carrière, je n'ai jamais rencontré d'astre aussi

imprévisible. Tous les scientifiques s'accordaient déjà à dire qu'elle ne survivrait pas à son passage près du soleil. Et la voilà, maintenant, qui décide comme ça, sans raison, de changer de direction, pile au moment où on ne la voit pas! C'est un peu comme si elle nous riait au nez. »

Cette nuit encore, la comète a semé l'émoi chez les astronomes, faisant une fois de plus mentir les pronostics. Dans un premier temps, tout s'est pourtant déroulé selon les plus récents calculs. Hellen-Freischmann a été capturée par le champ d'attraction de Vénus. Durant quelques heures, elle a docilement décrit l'orbite anticipée. Puis, inexplicablement, après un quart de tour, elle a été éjectée. La docteure Velma Baglin, professeure émérite de l'Université de Cambres-sur-Mer, témoigne de l'état de confusion qui règne actuellement dans le milieu : « Plus personne n'ose se prononcer. Hellen-Freischmann va à l'encontre de toutes nos prévisions. On en vient presque à douter de notre compétence, voire de notre science! Une science établie sur des théories jamais prises en défaut jusqu'ici. Cette comète-là s'en moque. C'est comme si elle refusait de jouer selon les règles! »

Si le comportement surnaturel de Hellen-Freischmann donne des rides aux scientifiques, il ne manque pas d'alimenter les rumeurs les plus folles, qui circulent allègrement sur la toile depuis quelques jours. Plusieurs postulent volontiers que la comète serait, en vérité, un vaisseau extraterrestre en visite dans notre système solaire, une théorie qui laisse de marbre le docteur Gamov : « Les adeptes d'extraterrestres sont aux aguets. Dès que quelque chose déroge un tant soit peu des modèles, c'est la faute des extraterrestres. Franchement, ce n'est pas avec un tel manque d'imagination qu'on fait progresser la science! »

Ces rumeurs pourront bientôt être vérifiées puisque la comète suit une trajectoire qui devrait l'approcher de la Terre d'ici quelques jours. La docteure Baglin explique : « Hellen-Freischmann a pu profiter de l'assistance gravitationnelle de Vénus pour gagner en vitesse. Résultat : elle devrait

croiser la Terre d'ici une semaine. Enfin, c'est ce qui se trame pour l'instant. Il est encore tôt pour déterminer avec précision à quelle distance passera la comète, mais les premières estimations donnent à penser qu'elle pourrait évoluer à l'intérieur de l'orbite Terre-Lune, offrant alors un spectacle époustouflant d'ici quelques jours. C'est à suivre. »

Les comètes sont de petits corps célestes issus des confins du système solaire. Outre la glace et les gaz gelés qui les composent, elles sont constituées d'éléments organiques complexes qui, dans les premiers âges de la Terre, ont peut-être contribué à l'apparition de la vie. Ces mêmes objets sont soupçonnés d'avoir provoqué la disparition des dinosaures, il y a près de soixante-cinq millions d'années.

*

Théo posa sa tête sur la page grise du Placotin, page qu'il mouilla d'une ou deux larmes avant de sombrer dans une léthargie presque clinique – ralentissement net du rythme cardiaque, refroidissement corporel mesurable –, qui perdura de longues minutes. Sans prévenir, il se redressa, les yeux écarquillés par une conviction aussi solide que spontanée. Il consulta l'horloge comtoise (héritage de sa grand-mère) qui amassait la poussière dans un coin crasse de sa cuisine. Il se précipita dans la pièce adjacente, martelant le plancher d'un pas déterminé.

Les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur, Théo mit un certain temps pour prendre la mesure du geste qu'il s'apprêtait à poser. Une idée fantaisiste émergea du tumulte effervescent de sa psyché. Il souhaita voir Hellen-Freischmann se matérialiser devant lui. Il

fallait qu'il la contemple, qu'il lui parle. À défaut de pouvoir convoquer la comète dans son cinq et demi – faute d'espace, faute de magie –, il dut se contenter d'une matérialisation virtuelle en haute résolution.

Théo l'observa quelques instants, oubliant qu'elle n'était qu'une reproduction pixélisée sur l'écran de son ordinateur, s'efforçant d'éradiquer toute trace de sympathie à son égard. L'image qu'il avait sélectionnée la montrait en gros plan dans toute sa magnificence. Pas facile de l'exécrer dans ces conditions, mais Théo se fit violence et lui jeta froidement le fond de sa pensée.

« Je ne suis pas le seul à te détester, tu sais. Tu as lu le journal? Évidemment pas. Mais si tu l'avais lu, tu constaterais que tout le monde en a un peu marre de tes fantaisies. Moi-même, j'ai eu tort de m'emballer. Tu ne méritais pas un roman. »

Théo ferma l'image de la comète et plaça le curseur de sa souris sur le fichier *Sublimée* qu'il supprima sans hésiter.

« Deux fois morte, Hellen. Mort fictive doublée d'une suppression virtuelle. D'aucuns diront que j'ai annulé ta première mort en tuant mon roman. Hé bien, non! Ça ne marche pas ainsi. »

Théo ouvrit le premier tiroir de sa table de travail et s'empara d'un imprimé d'une centaine de pages.

« Suppression matérielle maintenant. Triple mort. »

L'écrivain désabusé désintégra son manuscrit, le passant, une page à la fois, dans sa déchiqueteuse.

« Ça va un peu mieux. Bien sûr, je ne pourrai t'empêcher de salir le ciel – mon ciel – en venant te traîner dessus. Tant pis. Pavane-toi tant que tu veux. Je ne te verrai pas. Tu

n'auras pas un seul regard. Rien! Et ce n'est pas tout. Je vais aussi te virer de ma tête, t'oublier, tourner la page. Quadruple mort. Voilà, je crois que c'est bon maintenant. Non. Une dernière chose. »

Théo s'empara de son téléphone et composa le 543-7777. Au bout du fil, au 2310 boulevard Maurier, Cécile Valade décrocha.

– Les éditions du Mistral, bonjour. Que puis-je pour vous?

– Théo à l'appareil. Vous m'avez refusé un manuscrit récemment. Je crois que vous l'avez encore à vos bureaux.

– Tout dépend. Nous conservons les manuscrits pour une période de dix jours ouvrables suivant la réception de la lettre de refus. C'est à quel nom?

– Théo.

– Nom complet, je vous prie, exigea Cécile.

– Théodore William Chandre Dumarais Norès, abrégé Théodore Norès sur le document. Vous l'avez?

– Je vous mets en attente deux minutes le temps de vérifier.

Les deux minutes de Cécile Valade se multiplièrent sur fond d'une musique d'ascenseur enjolivée de friture. Théo y ajouta une percussion de son cru, tapant du pied sur le contretemps, de plus en plus fort. Finalement...

– Navrée pour ce délai.

– Pas de problème, répondit Théo entre ses dents.

– J'ai bien peur que nous ayons un pépin. Votre manuscrit était sous la responsabilité d'une employée qui ne travaille plus ici. J'ai cherché partout. Pas moyen de mettre la main dessus.

– Alors quoi, vous l’avez perdu?

– En principe, nous devons le conserver jusqu’à vendredi. Je serais donc surprise qu’elle s’en soit débarrassée. Remarquez, on ne sait jamais.

– Que comptez-vous faire?

– Nous tenterons par tous les moyens de communiquer avec la dame et nous vous contacterons dès que cette démarche aura abouti.

– Donnez-moi son numéro. Je l’appellerai moi-même.

– Je ne suis pas autorisée à vous livrer cette information, expliqua sèchement Cécile.

– Son adresse, alors?

– Navrée.

– Adresse électronique?

– Si cela peut vous faire plaisir, je puis vous donner son adresse institutionnelle. Vous pouvez toujours lui écrire, mais ne vous faites pas d’illusions. Vous avez de quoi noter? Annie point mevre arrobase editions mistral en un mot, sans accent, point com. Je serais surprise qu’elle consulte ses messages sur cette adresse, mais ça ne vous coûte rien d’essayer. Seulement, il faut vous dépêcher. Le compte sera désactivé d’ici la fin de la semaine. Notez bien que...

Théo écrasa le combiné sur sa base avant que Cécile n’ait pu indiquer ce qu’il fallait noter. Une seconde d’hésitation plus tard, il retourna à son ordinateur, ouvrit une page de messagerie et laissa couler les mots.

Madame,

Je me présente. Théodore Norès. Ce nom vous évoque-t-il quelque chose? Question rhétorique. Il vous rappelle sans doute un manuscrit, Sublimée, que vous avez en votre possession, selon ce qui m'a été rapporté. Ce manuscrit m'appartient; je souhaite le récupérer. Vous n'êtes plus employée au Mistral. Vous n'avez aucune raison de le conserver.

Je ne vous laisse pas mon adresse. Soit vous me donnez la vôtre, soit nous nous retrouvons quelque part, où vous voudrez, m'en fiche.

J'attends votre réponse.

Théo

Chapitre XII

– Vous ne pourriez pas regarder devant vous, espèce de timbré?

Avec précaution, Théo leva les yeux. Partant des bottes, son regard longea l'imposante silhouette postée devant lui, celle-là même qu'il venait d'emboutir sur le trottoir d'un boulevard Maurier anormalement bondé en cette soirée du 7 mars. Il monta jusqu'au plexus solaire, loin de la tête, qui culminait à plus de six pieds et demi au-dessus du trottoir. Pas question de se risquer plus haut.

– Oui, c'est à vous que je cause! Ça vous prend souvent de vous trimballer la tête entre les deux jambes?

– C'est un peu compliqué, expliqua vaguement Théo sans quitter des yeux l'abdomen de son vis-à-vis.

– Un peu compliqué? Vous mériteriez que je vous flanque une avoine!

– Sans façon, j'ai déjà soupé.

Théo se dépêcha de contourner le colosse : quatrième type de la soirée qu'il côtoyait d'un peu trop près. Parions qu'il n'apprendrait pas davantage de cette collision que des précédentes. Parions qu'il retrouverait vite fait la démarche casse-gueule – tête baissée, grande vitesse – qu'il adoptait depuis son départ de chez lui.

Fidèle à sa promesse, Théo suait sang et eau pour ne pas accorder le moindre regard à Hellen-Freischmann. Pas de bol, la comète se donnait en spectacle. Sa chevelure et ses queues emplissaient une portion considérable du ciel. C'était une nuit sans Lune, sans nuage,

sans rien pour venir contester la suprématie de la comète. Tout regard porté au-dessus de la ligne d'horizon était donc proscrit.

« Elle ne pouvait pas me donner rendez-vous un autre soir, celle-là? »

Cette promenade n'allait pas tarder à l'indisposer. L'anxiété qui l'étranglait depuis quelques heures n'était qu'à deux doigts de dégénérer au stade critique de la crise. Fort heureusement, le bistrot *Le Trou normand*, où il était attendu, n'était plus qu'à deux coins de rue. Tout irait mieux une fois à l'intérieur.

Une nouvelle inquiétude le prit d'assaut devant la porte d'entrée. Comment allait-il procéder pour identifier l'éditrice du *Mistral*? « Quand même, elle aurait pu se décrire un peu ou mieux, m'envoyer une photo! » Il se voyait déjà faire le tour des tables, demandant à chaque cliente si elle s'appelait Annie Mèvre. Cette perspective le fit hésiter, puis il se résigna : « Tant pis. Passer pour un con n'a jamais tué personne. »

Le Trou normand accueillait une clientèle réduite laissant peu de place à l'ambiguïté. Avachi dans un coin sombre du bistrot, un chauve obèse buvait à grands traits sa pinte de bière noire, émettant trois rots entre deux hoquets – candidat discutable au titre d'Annie. Assise près d'une fenêtre à l'autre bout de la salle, en revanche, une jeune femme coiffée d'un béret rouge avait le nez plongé dans un document relié. Sous son couvre-chef s'ébouriffait une crinière dont le pigment tirait sur le cuivré – tignasse rebelle dissimulant une bonne partie de son visage. Sans hésiter, Théo alla s'asseoir devant elle.

La présumée Annie demeura d'abord immobile et silencieuse, ne quittant pas des yeux le document posé sur la table.

– Il n’y a jamais personne ici, dit-elle sans lever la tête. J’ai pensé que cela vous plairait, que ce serait bien pour discuter, tranquille.

Discuter tranquille? Théo resta de marbre, pris de court par cette éventualité. Il était là pour récupérer son manuscrit, merci bonsoir.

– Qu’est-ce que vous buvez?

– Au risque de vous paraître inconvenant, je ne prévoyais pas m’éterniser.

– Qui parle de s’éterniser? On prend un verre ou deux, on bavarde une petite heure ou le temps que vous voudrez, c’est tout. Allez, c’est ma tournée!

– D’accord pour un scotch, mais c’est bien parce que vous insistez.

– Votre meilleur scotch pour mon ami le râleur! lança Annie à la tenancière. Et un grog pour moi. Tâchez de ne pas oublier le citron cette fois.

Annie riva finalement les yeux sur Théo; ils prirent quelques secondes pour s’étudier. Un pâle sourire se dessina sur les lèvres gercées de l’éditrice. Fidèle à ses vieilles habitudes, elle renifla discrètement avant de reprendre.

– C’est marrant. Je vous regarde et vous correspondez parfaitement à l’image mentale que je m’étais construite en vous lisant.

Théo fronça les sourcils. On comprend aisément l’opération par laquelle son esprit venait d’associer les commentaires peu élogieux de la lettre du Mistral à l’image mentale évoquée par Annie. « Vu ce qu’elle a pensé de mon manuscrit, elle me trouve hideux; c’est certain. » Malaise naissant – l’arrivée des consommations tomba à point nommé.

– Alors, à quoi trinquons-nous? À notre rencontre? Au passage de la comète? Vous l’avez vue, je suppose?

– On trinque à ce que vous voulez, sauf à la comète, bougonna Théo.

– À votre manuscrit alors!

Nouveau froncement de sourcils de Théo, plus prononcé que le précédent. « Idée saugrenue, presque insultante » vous dirait-il. Mettons-nous un peu à sa place. Faisons fi de ce nous savons du parcours d’Annie, question de s’accorder à la perception de Théo. Et voilà que cette proposition de toast s’entend tout autrement – comme si l’éditrice l’invitait à célébrer son fiasco.

« Mais c’est absurde! », pensa-t-il. « Personne n’est aussi indélicat. Enfin, ce n’est pas la délicatesse qui l’a étouffée au moment d’écrire sa lettre. »

Voyant s’étirer le silence et se distendre les traits de Théo, Annie s’empara de son grog, attendit d’être imitée par son voisin de table, ne le fut pas – tant pis –, choqua délicatement son verre contre le sien.

– À votre manuscrit! Croyez-moi, il le mérite.

– De quel manuscrit parlez-vous?

– Vous n’en avez pas soumis cinquante?

– Un seul, justement; celui que vous avez lu, confirma Théo. Bref, rien qui vaille le coup d’être célébré. J’avais plutôt en tête de le mettre au recyclage après l’avoir réduit en fines lanières; première chose que je fais en rentrant chez moi. Vu l’aversion qu’il vous a inspirée, je suis sûr que vous approuverez ce projet.

– C’est donc pour vous en débarrasser que vous tenez mordicus à ce que je vous le rende?

– C’est compliqué à expliquer, marmonna Théo en baissant les yeux sur sa consommation.

Complicé? Absolument pas. Mais Théo n'était pas enclin à admettre qu'il souhaitait lui-même assurer la destruction de son manuscrit : seul rescapé du carnage entrepris quelques jours plus tôt.

– De toute façon, ça ne regarde que vous, concéda Annie. Je m'en voudrais toutefois d'avoir contribué à cette lassitude que vous manifestez. C'est ma lettre qui vous a découragé?

– Vous n'y êtes pour rien, assura Théo après une rasade de scotch qui lui chatouilla l'intérieur du nez. Ce projet était voué à l'échec de toute façon. J'ai eu tort de m'acharner. J'aimerais juste pouvoir en finir.

– Vous savez, les projets voués à l'échec, je les connais par cœur. Durant des années, ils ont saturé mon quotidien. Avec le temps, j'ai appris à les identifier, souvent dès la première page. Or, il me semble l'avoir précisé dans ma réponse, je vous ai lu in extenso, de A à Z. Vous croyez que c'est courant dans le métier? Vous croyez que les manuscrits voués à l'échec méritent autant d'égards? Vous croyez qu'ils sont dignes d'une réponse personnalisée comme celle que je vous ai vous adressée? Certes, je ne vous le cache pas, votre manuscrit m'a mise en rogne. D'accord. Mais, il ne m'a pas laissée indifférente, ce qui le distingue déjà du lot. Vraiment, c'est tout à votre honneur. Vous ne voulez toujours pas célébrer?

– Ça vous a plu ou non?

– Vous pensez bien qu'avec la charge de travail sous laquelle je croulais au moment de traiter votre manuscrit, je ne l'aurais pas lu au complet si une partie de moi n'y avait pas perçu un potentiel. Comme je vous l'explique dans la lettre, c'est avant tout la fin qui serait à revoir.

Théo porta son verre à ses lèvres et l'inclina brusquement vers son gosier. L'absence de scotch en bouche lui rappela qu'il avait déjà tout bu. Il n'avait plus qu'à faire semblant d'avaler.

– J'ai trouvé ça dommage, poursuivit l'éditrice en réprimant un fou rire. Vous étiez parti sur une bonne lancée. Cette histoire de comète, moi, j'aimais bien. C'est insolite; c'est très d'actualité en plus. Seulement, voilà. Vous vous êtes égaré en cours de route. Ce n'est pas la fin du monde.

– Égaré, oui, marmonna Théo, le regard trouble. Vous avez bien raison. Je me suis épuisé à noircir des pages et me voilà enlisé dans une impasse. Ça risque de vous paraître dingue, mais je suis persuadé que c'est la faute de la comète. C'est elle, depuis le début, qui s'amuse à me fourvoyer!

– D'après ce que j'ai lu, la comète dont vous vous inspirez déconcerte et terrifie un peu tout le monde. Il n'y a pas que vous qui galérez. Je présume que vous lisez les journaux. C'est rebondissement sur rebondissement. Un véritable feuilleton! Vraiment, vous avez bien choisi votre comète. D'un point de vue romanesque, vous tenez là un sujet hors du commun!

– Ça semble impossible; et pourtant, je vous jure qu'elle fait exprès! Exprès de faire son intéressante, d'en mettre plein la vue, tout ça pour faire ombrage à mes idées. Les différentes fins que j'ai rédigées suite à votre lettre ont toutes eu droit à une réplique cinglante, presque immédiate, de la comète. Je vous passe le détail.

– Comme si la réalité refusait de se laisser dépasser par la fiction, évoqua Annie dont le regard se troubla à son tour.

– Du coup, vous me croyez?

– On ne peut rien prouver ni infirmer. Quoi qu'il en soit, l'idée me plaît!

– Dites carrément que mes problèmes vous amusent! s’énerva Théo.

– Je le dis carrément. Vos problèmes sortent de l’ordinaire. En cela, ils sont divertissants.

Soudainement pressé de couper court à cet entretien, Théo laissa son regard dériver vers la porte de sortie (si loin!), puis vers la fenêtre contigüe à leur table. Un vague projet d’autodéfense lui traversa l’esprit; velléité tout de suite balayée, moins par l’épaisseur de la vitre que par la phobie de se retrouver à nouveau accablé par la comète.

– Vous savez ce que je pense? lança Annie sans s’inquiéter de l’agitation soudaine de son compagnon de table.

Théo n’étant pas initié à l’art ésotérique de la télépathie, Annie fut contrainte de répondre à sa propre question. Et si la pénurie d’inspiration qui accablait l’écrivain avait pour fondement le rapport conflictuel qu’il entretenait avec Hellen-Freischmann?

– C’est votre source d’inspiration, celle qui sous-tend votre projet! Si vous souhaitez parachever votre œuvre, vous devriez d’abord tenter une réconciliation. Ne croyez-vous pas?

– Et qui vous dit que j’en suis encore là? rétorqua Théo. Qui vous dit que je ne suis pas en paix avec mon échec?

– Qui espérez-vous convaincre, en ce moment? Vous êtes amer et désespéré; ça se voit tout de suite. Et faites-moi confiance, vous le resterez tant et aussi longtemps que vous n’aurez pas remédié à votre soi-disant échec.

– De toute façon, je n’y arrive pas. Et ce n’est pas faute d’avoir essayé.

– Je vous rappelle que vous avez devant vous une éditrice de profession. Or, figurez-vous qu’elle s’est donné la peine de vous lire, deux fois plutôt qu’une, et qu’elle vous offre un coup de main. Après, c’est à vous de voir.

Théo scruta le visage de la jeune femme, comme s'il appréhendait la chute d'une mauvaise blague. D'un hochement de tête hésitant, il donna son accord. Annie adressa un signe de main à la tenancière du *Trou normand*, qui vaquait à son oisiveté.

– L'addition, je vous prie! Une seule facture!

– Vous partez déjà? s' alarma Théo. Et l'aide que vous m'avez promise?

– Mettez votre manteau! Vous ne croyez quand même pas qu'on va rester cloîtrés à l'intérieur! Il y a dehors un magnifique clair de comète dont nous devrions plutôt profiter.

Épilogue

– Vous ne voulez vraiment pas regarder?

– Pas vraiment, non.

– Un coup d’œil, allez!

La mauvaise foi de Théo risquait de lui coûter cher. Dans la sphère céleste se jouait un spectacle envoûtant et surréel qu’il n’aurait pas l’occasion de voir deux fois; le genre d’évènement qui sème dans l’esprit de chaque témoin l’intime conviction qu’il peut mourir comblé. Voilà donc ce que cet abruti de Théo était en voie de manquer à force de vaine obstination.

Le tableau que brossait la comète dans le ciel est indescriptible. Pourtant, il faut bien tenter quelque chose, quitte à ne livrer qu’une pâle et indigne image, quitte à effleurer la vérité du bout des mots, quitte encore à se buter à l’insuffisance du langage, à en explorer les limites, à les repousser peut-être.

Hellen-Freischmann donnait à cette nuit du 7 mars une luminosité hors norme, égale à celle du crépuscule – crépuscule bleuté et exotique, plutôt inquiétant. Le noyau de la comète était invisible depuis la Terre, se déroband sous le voile flamboyant et opaque de sa chevelure. Deux mots sur cette chevelure qui, bien sûr, mériterait un chapitre entier. Disque imposant (trois fois le diamètre apparent du soleil) situé à quelques degrés du zénith, elle constituait de loin la partie la plus spectaculaire de la comète. Dépassant les attentes les plus déraisonnables, sa luminosité aurait fait pâlir la Lune si elle avait osé se montrer.

Moins éclatantes, mais plus vastes, les queues (une bleu azur en plasma, l'autre blanche comme neige composée de poussières) s'étalaient jusqu'au nadir, couvrant à elles seules la portion méridionale de la voûte céleste. Effleurant les hautes couches de l'atmosphère terrestre, ces trainées diffuses y abandonnaient des myriades de particules fines, donnant lieu à une pluie d'étoiles filantes d'une intensité jamais observée. En vue d'étendre son empire rutilant, la comète pouvait compter sur l'apport d'un précieux complice établi sur la terre ferme. La neige, toujours abondante à cette latitude, chatoyait en réfléchissant les jeux de lumières célestes. De cette connivence entre ciel et terre découlaient des paysages kaléidoscopiques, particulièrement brasillants sur le versant ouest du mont Nordat vers lequel l'éditrice et l'auteur cheminaient tranquillement, échangeant de courtes phrases par intermittence.

La Promenade Grondines qu'ils foulaient de leurs pas butait contre le pied de la montagne un kilomètre plus loin. Exclusive à la circulation piétonne, fertile au foisonnement d'une variété appréciable de commerces indépendants – restaurants huppés, microbrasseries, cafés-spectacles, marchés artisanaux –, cette avenue au pavage dallé connaissait, ce soir-là, une affluence inhabituelle, comparable à celle que Théo avait endurée sur le boulevard Maurier plus tôt dans la soirée. L'ambiance générale, elle, n'avait rien de comparable. L'air, déjà lourd d'une bonne dose d'humidité due à la fonte des neiges, s'était chargé d'une fébrilité électrique – malaise décelable dans la démarche empressée des uns, les murmures tremblés des autres, les regards frénétiques et inquiets lancés vers le ciel par presque tout le monde, les effluves de sueurs froides dans l'air.

Annie et Théo marchaient à contre-courant, déconnectés de l'agitation ambiante – lui, morose et abattu, elle, sereine et solennelle, tous deux lents et méditatifs dans leur progression.

– Elle vous effraie, n'est-ce pas?

Pris de court, Théo leva les yeux vers ceux d'Annie. Les iris de la jeune femme lui imposèrent un aperçu de l'éclat bleuté de la comète. Il lui sembla alors déceler le transit furtif d'une tache obscure. Un frisson dégringola le long de sa nuque avant de parcourir son échine. « Elle a peut-être raison. », songea-t-il en rabattant son regard vers le sentier. Touchant le sol, ce regard eut tôt fait de rebondir. Prenant la question d'Annie pour un défi, Théo pointa enfin les yeux vers le firmament.

– Finalement, vous vous décidez!

– Je pensais qu'elle serait plus grosse, mentit Théo sans une once de crédibilité.

– Ah! vous pensiez ça! le taquina Annie.

Bien malgré lui, Théo se laissa obnubiler par le spectacle grisant que donnait l'astre éthéré en glissant sur la toile céleste dans un mouvement à peine perceptible. Mais cette fascination s'estompa presque aussitôt, balayée par une conviction amère : la comète s'exhibait exprès pour le narguer, comme pour le punir d'avoir voulu la circonscrire sur le papier, d'avoir tenté de l'étouffer dans un carcan narratif. Peut-être en avait-elle aussi après tous ces astronomes qui, armés d'une risible poignée de symboles mathématiques, avaient eu la prétention de déterminer sa ligne de conduite.

Les rumeurs de conversations passèrent petit à petit au niveau supérieur. Ce fut bientôt un brouhaha ponctué d'éclats de voix, de rires fiévreux, voire de sanglots étouffés. Au loin, divers timbres de sirènes se relayaient pour charger le paysage sonore d'une

impression d'urgence. Dans le ciel, Hellen-Freischmann semblait s'être immobilisée; idem pour les deux marcheurs qui venaient d'investir le banc public d'un square offrant une vue dégagée, à la fois sur le ciel et sur le versant ouest du mont Nordat.

Voyant Théo s'égarer dans un réseau de pensées manifestement décousues, Annie posa avec délicatesse la main sur son épaule – épaule sitôt agitée d'un tressaillement.

– Faites un effort de lucidité. Cette comète n'a jamais cherché à éclipser votre récit. C'est le contraire. Elle a tout fait pour demeurer votre phare. Voyez-la pour ce qu'elle est. Une merveille de l'univers pour laquelle les mots n'ont peut-être pas encore été inventés. Convenez donc de sa grandeur. Laissez-la être sublime. Vous verrez. Sa démesure propulsera votre roman vers des hauteurs inespérées, lui permettra de trouver son mouvement, son rythme, la finale qui lui fait tant défaut.

Perplexe, Théo leva la tête vers le ciel, peut-être pour accorder une petite chance à l'hypothèse d'Annie de se vérifier – une toute petite chance à Hellen-Freischmann d'apporter un début de réponse à sa confusion. Il cligna des yeux et frissonna une nouvelle fois, se demandant s'il hallucinait ou si la comète n'avait pas légèrement enflé depuis tout à l'heure.

*

On l'a assez répété, le noyau solide de Hellen-Freischmann ne pouvait être vu depuis la Terre. On aurait beau s'acharner sur son cas, déshabiller la comète du regard pendant des heures, cette coquille glacée garderait jalousement son voile de mystères. Mais qui sait, peut-être qu'en s'approchant d'un poil... Non, cela ne suffirait pas. Il faudrait se faufiler à travers son interminable chevelure, franchir ses nuages de gaz et de poussière, éviter

quelques débris plus imposants dans l'espoir d'atteindre un point de vue privilégié. Que verrait-on alors? Derrière son panache iridescent, Hellen-Freischmann dissimulait une surface irrégulière, déchirée ici et là par de puissantes gerbes de vapeur – surface obscurcie et goudronneuse, plus noire que du charbon.

Bibliographie

Corpus principal

ECHENOZ, Jean. *Nous trois*, Paris, Éditions de Minuit, 1992, 192 p.

Corpus critique

A) Sur l'œuvre d'Echenoz

JÉRUSALEM, Christine. *Jean Echenoz*, Paris, éd. ADPF, Ministère des affaires étrangères, 2006, 77 p.

En ligne

LEPAPE, Pierre, « Une esthétique du malaise », *Le Monde* (Paris), 28 Août 1992, consulté en ligne au mois de juillet 2015 au :

http://www.leseditionsdeminuit.eu/f/index.php?sp=liv&livre_id=1634

B) Théorie générale

CALVINO, Italo. *La Machine Littérature : essais*, traduit de l'italien par Michel Orcel et François Whal, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierres Vives », 1984, 250 p.

GENETTE, Gérard. *Nouveau discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1983, 118 p.

GOURDEAU, Gabrielle. *Analyse du discours narratif*, Boucherville, Gaëtan Morin éditeur, 1993, 129 p.

VIART, Dominique et VERCIER, Bruno. *La littérature française au présent*, 2^e édition augmentée, Paris, Bordas, 2008 [2005], 543 p.

En ligne

LOFFLER-LAURIAN, Anne-Marie, « Réflexions sur la métaphore dans le discours scientifique de vulgarisation », *Langue française*, n°101, 1994, p.72-73, consulté en ligne au mois de juillet 2016 au : http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1994_num_101_1_5844